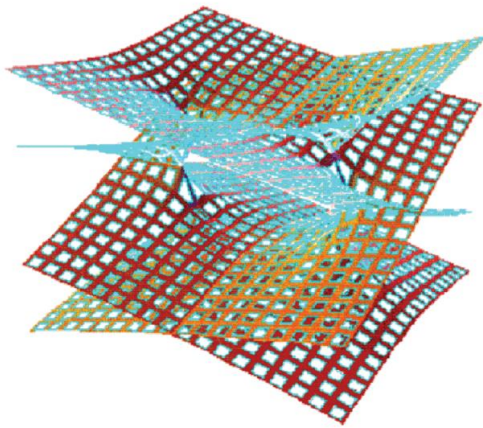


# WUNSCH 24

BULLETIN INTERNATIONAL  
DE L'ÉCOLE DE PSYCHANALYSE DES FORUMS DU CHAMP LACANIEN

Mars 2024





**WUNSCH**

Numéro 24, Mars 2024

« **SINGULARITÉ, PASSE ET LIEN SOCIAL** »  
V JOURNÉE INTERAMERICAINE DE  
L'EPFCL  
*23 juin 2023, Puerto Rico*

« **L'IMPERATIF DU LIEN SOCIAL** »  
JOURNÉE D'ÉCOLE DE LA III  
CONVENTION EUROPEENNE DE L'EPFCL  
*14 juillet 2023, Madrid*

**BULLETIN INTERNATIONAL  
DE L'ÉCOLE DE PSYCHANALYSE DES FORUMS DU CHAMP LACANIEN**

**ÉDITORIAL**

Dans ce numéro 24 de Wunsch, nous avons rassemblé les contributions aux Journées École de l'EPFCL qui se sont déroulées à San Juan (Porto Rico) et à Madrid (Espagne), respectivement au cours des mois de juin et juillet 2023.

Vous y trouverez, d'une part, la série de textes issus de la Conférence École interaméricaine de l'EPFCL "Singularité, passe et lien social" dans le cadre du 5ème Symposium interaméricain de l'IF-EPFCL, et d'autre part, la série des textes issus de la Journée École de l'EPFCL "L'impératif du lien social" dans le cadre de la 3ème Convention européenne de l'IF-EPFCL.

Notre travail au CIG 2023-2024 a été de compiler, de coordonner le travail des traducteurs et d'ordonner le matériel dont nous disposons afin d'en élargir la diffusion dans la communauté de l'IF-EPFCL. Nous présentons ici ce Bulletin qui pourra devenir, avec votre participation, un instrument efficace d'échange et de débat.

Que peut dire la psychanalyse sur les liens sociaux ? Question qui gravite dans une grande partie des textes qui composent cette nouvelle publication, occasion d'honorer les liens de travail entre des collègues de tant de zones et langues différentes qui composent notre École.

Sans plus attendre, bonne lecture !

Carolina Zaffore  
CIG 2023-2024  
Secrétaire pour l'Amérique



V JOURNÉE INTERAMÉRICAINE  
DE L'EPFCL  
« SINGULARITÉ, PASSE ET LIEN SOCIAL »  
*23 juin 2023, Puerto Rico*



## PRÉSENTATION

### SINGULARITÉ, PASSE ET LIEN SOCIAL

*Ana Laura Prates et Alejandro Rostagnotto*

Le langage, condition d'être de tout humain, aliène, crée l'altérité, impose de manière intrusive un avant et un après, établit l'*Ichspaltung*, comme dirait Freud, ou le clivage subjectif comme l'exprime Lacan. Mais cette généralité qui nous définit comme des êtres parlants habités par le langage ne dit rien de la singularité comme non répétable, hors de la répétition, et hors de la réitération des principes (d'action et d'identification, par exemple), et est donc de l'ordre de l'Un, de l'imprévisible, de l'incertitude. C'est une dimension inédite, elle n'est pas prévisible car il n'y a pas de modèle pour le faire ; le modèle précédent, qu'on l'appelle fantasme ou symptôme, n'est plus le principe de réalité.

Si singularité et incertitude sont si étroitement liées, comment imaginer une politique si la politique par définition renvoie au bien commun, au général, comment la transmission de l'expérience singulière d'une analyse peut-elle être possible dans la mesure où chacun, chaque singulier réinvente la psychanalyse ? Assumer ce paradoxe est essentiel et constitue un point de départ problématique qui laisse ouverte toute conclusion ou affirmation universelle. Ce qui est nécessaire pour une psychanalyse, c'est une politique qui s'accommode de ce pas-tout.

L'invention de la passe met au cœur de la formation des psychanalystes le défi de témoigner précisément de ce qu'il y a de plus singulier dans une analyse et de son articulation avec le désir de l'analyste. D'autre part, la passe implique de soutenir le lien social de l'École - ce pas-tout, fait d'épars désassortis qui ne peuvent se compter qu'un par un. De l'intime de la passe clinique à la passe d'École, il y a des effets qui affectent et impliquent la responsabilité de la communauté analytique de l'École : les AME, les passeurs et les passants, ainsi que ceux qui occupent des positions dans le DEL et le CIG. Ces effets deviennent publics, surtout lorsqu'une transmission extraite du témoignage permet de nommer un AE.

Notre Journée Ecole du Symposium interaméricain nous invite à réfléchir à la contingence d'un lien social "nettoyé de la nécessité du groupe" à travers ce lien original que nous appelons la passe. Pour ce faire, nous disposons des contributions de Beatriz Oliveira, représentante du CLGAL, notre DEL interaméricain. Le travail de Glaucia Nagem, membre actuel du CIG, apporte son expérience du cartel de la passe. Maria Victoria García et Stella Casanova parlent de leur fonction de passeur. Enfin, nous avons les témoignages des AE Elynes Barros et Constanza Lobos.

*Traduction Anne-Marie Combres*

1<sup>ÈRE</sup> TABLE

## DESACONTECIMENTO (UN ÉVÈNEMENT QUI S'EST DÉFAIT)

Elynes Barros Lima

*"La psychanalyse est une chance, une chance de repartir"*.

Lacan

Selon un dictionnaire, le hasard est "Une situation qui, indépendamment de toute autre chose, est favorable à ce que quelque chose arrive ou se réalise. Signe qu'un désir peut se réaliser ou que les conditions sont réunies pour le faire"<sup>2</sup>.

En termes mathématiques, le concept de hasard est similaire à celui de probabilité. "Le mot probabilité vient du latin *probare* (prouver ou tester). Probable est l'un des nombreux mots utilisés pour désigner des événements incertains ou inconnus, et il est également remplacé par des mots tels que "chance", "risque", "malchance", "hasard", "incertitude", "douteux", selon le contexte dans lequel ils sont insérés"<sup>3</sup> En mathématiques, "Le calcul de la probabilité d'un événement est similaire à la notion de hasard".

En mathématiques, "Le calcul des probabilités associe l'occurrence d'un résultat à une valeur qui varie de 0 à 1, et plus le résultat est proche de 1, plus la certitude de son occurrence est grande. Le calcul de la probabilité est une division entre le nombre de cas favorables à la réalisation de l'événement et le nombre total de cas possibles"<sup>4</sup>.

Je suis en train de lire le livre de Georges Bataille, *L'expérience intérieure*<sup>5</sup>, et je me suis arrêtée à la préface, à une explication du traducteur, Fernando Scheibe, sur le choix de traduire le mot "chance" en français par "hasard", qui pourrait être traduit par « bonne fortune » ; mais il garde chance parce que chez Bataille la chance est une notion liée au hasard. « La volonté de chance », concept de Bataille, est une volonté de se mettre entièrement dans le jeu, et pas de vouloir gagner, autrement dit, une volonté de jouer le jeu sans se soucier de savoir si l'on gagne ou si l'on perd.

Dans sa conférence *Place, origine et fin de mon enseignement*, Lacan observe que ce ne serait pas une mauvaise préparation pour les psychanalystes que de pratiquer un peu de mathématiques, car là le sujet est fluide et pur. Ce qui est en jeu, c'est la notion de sujet, que Lacan appelle la "fonction sujet", arguant que la fin, le but de son enseignement serait de faire des psychanalystes à la hauteur de cette fonction : "des psychanalystes à la hauteur du sujet"<sup>6</sup>, qui savent jouer le jeu avec le sujet.

Quel serait donc ce "sujet" ? Lacan l'explique : c'est un sujet selon le langage qui se purifie "si élégamment dans la logique mathématique"<sup>7</sup>. Mais pour que cette purification ait lieu, il est nécessaire d'établir le transfert - de jouer le jeu.

<sup>1</sup> - Lacan J. – « *Sa nature et ses fins* » – in *Mon enseignement*, Seuil 2005, p. 97

<sup>2</sup> - En : Chance - *Dicio, Dicionário Online de Português* consultado el 01/06/2023.

<sup>3</sup> - En : *Probabilidade – Wikipédia, a enciclopédia livre* (wikipedia.org), consultado el 01/06/2023

<sup>4</sup> - En : *Conceito e Cálculo da Probabilidade* - Toda Matéria (todamateria.com.br), consultado el 01/06/2023.

<sup>5</sup> - Bataille, Georges. *L'expérience intérieure*, Gallimard, Paris, 1978.

<sup>6</sup> - Lacan, Jacques. *Place, origine et fin de mon enseignement*, in *Mon enseignement*, Seuil, Paris 2005, p. 59

<sup>7</sup> - Idem



Dans le *Séminaire 11 - Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse* - Lacan appelle " présence de l'analyste " la manifestation de l'inconscient sous la forme d'une pulsation temporelle provoquée par l'insertion du signifiant ; mais pas seulement, puisque cette présence, en même temps qu'elle favorise une ouverture, présente aussi la fermeture de l'inconscient, nous dit Lacan, " toujours au moment précis de la bonne rencontre " <sup>8</sup>.

"Le transfert est la mise en acte de la réalité de l'inconscient et la réalité de l'inconscient est la réalité sexuelle. Le point nodal de cette relation entre la réalité sexuelle et l'inconscient est le désir, qui articulé à la demande en termes signifiants laisse un reste indéterminé qui insiste, insatisfait, impossible, inconnu." <sup>9</sup>

Dans son article *La dynamique du transfert*, Freud s'interroge sur les causes du transfert au cours de l'analyse et sur le rôle qu'il joue. Freud dit que le transfert s'établit "non seulement par les idées anticipatrices conscientes, mais aussi par celles qui ont été retenues ou qui sont inconscientes". Ces "idées retenues inconscientes", Freud les appelle refoulement et traumatisme.

L'établissement du transfert, que la "présence de l'analyste actualise", fait remonter à la surface le traumatisme originel.

Lacan dit : "Je suis tout à fait frappé par une chose : c'est que le psychanalyste ne se rend pas compte de la position décisive qu'il a en articulant, « *nachträglich* » comme s'exprime Freud, un « après coup » qui fonde la vérité de ce qui a précédé. Il ne le sait pas vraiment ce qu'il fait en faisant ça » <sup>10</sup>.

Lacan reprend le *nachträglich* freudien pour montrer non seulement la temporalité de l'inconscient actualisée par la présence de l'analyste, mais aussi la responsabilité des analystes face à elle. Dans *Fonction et champ de la parole et du langage*, il souligne les effets de cette présence, y compris pour discerner ce qu'il en est de l'expérience psychanalytique : " il ne s'agit pas dans l'anamnèse psychanalytique de réalité, mais de vérité, parce que c'est l'effet d'une parole pleine de réordonner les contingences passées en leur donnant le sens des nécessités à venir, telles que les constitue le peu de liberté par où le sujet les fait présentes".

C'est le psychanalyste, par sa présence, qui met en lumière, par l'effet *nachträglich*, toute la dialectique inconsciente "celle qui fonde la vérité qui l'a précédée", selon ce que Freud a décrit dans le cas de l'Homme aux loups.

Ce qui frappe Lacan, c'est la précision avec laquelle Freud situe la scène traumatique dans le *cas de l'Homme aux loups*, reconstruite à partir de la date de sa naissance - le jour de Noël - et de sa première crise d'angoisse entre l'âge de 3 ans et 3 mois et 4 ans. Ce qui se passe dans cette période, la construction de la névrose infantile, c'est la même chose que la psychanalyse, nous dit Lacan, "dans la mesure où elle opère la réintégration du passé et met en fonction le jeu des symboles, la *Prägung* même qui n'est là atteinte qu'à la limite, par un jeu rétroactif, *nachträglich* » <sup>11</sup>.

Lacan dit que "Freud exige une objectivation totale de la preuve quand il s'agit de dater la scène primaire", mais sans la scène primaire, il assume toutes les resubjectivations de l'événement qui sont nécessaires pour expliquer ses effets à chaque tour où le sujet se restructure, c'est-à-dire autant de restructurations de l'événement qu'il y a de *nachträglich, a posteriori*".

Lacan dit que "l'événement Freud" a été sa découverte de la fonction de l'inconscient et non seulement cela, mais aussi la suspension de la rotation céleste, décentrant radicalement l'axe à partir duquel les choses tournent.

On peut dire que c'est un "événement" qui inaugure la psychanalyse, en imprimant un temps fortement subjectif dans l'histoire du sujet. L'événement reste latent dans le sujet, nous dit Lacan, il annule les temps

<sup>8</sup> - Lacan, Jacques. *Le séminaire, livre XI, Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1973, p. 133

<sup>9</sup> - Lacan, Jacques. *Le séminaire, livre XI, Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1973, p.141

<sup>10</sup> - Lacan Lacan J. - « *Sa nature et ses fins* » - in *Mon enseignement*, Seuil 2005, p.62

<sup>11</sup> - Lacan *Le séminaire, livre I, Les Ecrits techniques de Freud*, Seuil, Paris 1975, p. 215

pour comprendre au profit des moments pour conclure, qui précipitent la méditation du sujet vers le sens à décider de l'événement originel. Lacan souligne que le temps pour comprendre et le moment pour conclure sont des fonctions logiques.

Mon événement s'est déroulé en deux temps, mais étant donné que le premier temps originel était inaccessible, j'appellerai le deuxième temps ce qui s'est passé vers l'âge de 5 ans, et le troisième temps un événement à l'âge de 7 ans, qui a re-signifié ce qui s'est passé à l'âge de 5 ans, où l'angoisse, l'inhibition et les symptômes ont fait irruption - dans cet ordre pour moi. C'est du moins ainsi que j'articule ce qui s'est passé.

Je considère le deuxième temps comme la marque de cet événement car c'est à travers l'angoisse vécue dans le troisième temps que j'ai vécu la séparation d'avec l'Autre qui s'était déjà présentée dans le deuxième temps. Cependant, ce n'est que bien des années plus tard, en analyse, que j'ai nommé ce sentiment de mort imminente comme étant de l'angoisse. Ce qui m'est arrivé dans ce deuxième temps, je l'ai nommé : abus, péché, en conséquence de ce qui s'est passé dans le troisième temps avec ma sœur.

Adulte, j'ai cherché de l'aide, d'abord à cause d'un défaut, une faille chez l'autre, et maintenant, seulement plus tard, à cause d'une "vacillation chez la sœur", car à la faute, la faille révélée, par la rencontre sexuelle traumatique de l'enfance, j'ai répondu par "sœur Elynes" ; c'est ainsi que j'ai essayé de me représenter et de réaliser ma division subjective.

Sœur Elynes" (sœur/ *irmã*) a supporté de diverses manières cette brèche ouverte par le traumatisme. J'étais la « mana » (frangine), <sup>12</sup> nom donné par l'Autre pour accueillir sa sœur de deux ans sa cadette. La sœur inaugurait donc ce lien familial et me donnait en même temps une place. Ce nom avait aussi une signification religieuse, puisque je suis née dans une famille protestante.

Je dis que j'ai " cherché de l'aide " parce que je ne savais pas que la personne à qui j'adressais cette demande était analyste. J'ai donc pris rendez-vous avec celle qui allait être ma première analyste - il y en a eu trois - mais avant d'aller la voir, j'ai appris qu'elle allait parler dans une table ronde et je suis allée l'écouter pour avoir un minimum de référence. En réalité, je ne me souviens de rien de ce qui a été dit cet après-midi-là, je ne me souviens même pas du thème de la conférence, mais au milieu de son exposé, elle fait un lapsus : "Freud parlait de.... du sexe ; excusez-moi, j'allais dire... Mais si, Freud parlait de sexe".

Dès cette première période de l'analyse, le traumatisme sexuel s'actualise dans le transfert et par l'effet du *nachträglich*, le passé est rendu présent par ce lapsus de l'analyste, mettant en lumière l'échec ; et l'échec portait sur ceci : le sexuel.

Un rêve qui a marqué mon entrée en analyse a fourni les coordonnées de ce qui était en jeu :

*Je rêve qu'une jeune fille marche seule dans la rue. Elle se rend compte qu'un homme et une femme - qui semblent être ses parents - la poursuivent avec des bâtons pour la battre. La jeune fille entre dans une maison pour se cacher, mais soudain elle commence à accoucher. Une bête est née, une sorte de crevette.*

Ce rêve a également marqué mon déménagement de Petrolina (ville de l'intérieur du Pernambouc) à Fortaleza et le début de ma deuxième période d'analyse avec une autre analyste : un collègue qui l'avait recommandée avait dit : "Elle est freudienne", donc la sexualité était toujours à l'ordre du jour.

Ce n'est qu'au cours de ma troisième période d'analyse avec une autre analyste, une analyste "décollée" (détachée - "cool"), ou comme elle a elle-même interprété ma demande : "D'Escola", que j'ai pu localiser la question. Cela était dû à la présence de l'analyste comme "un dire que non", s'écartant de la réponse attendue : là où je demandais "d'être cool", une "fille cool", elle répondait : d'Escola.

La façon dont l'analyste a répondu, au fil des années, a provoqué la construction d'un frayage sonore ; a été créé à partir de l'inverse assonant de "décollée", décanté des tours et détours autour des dits : *destroços*

<sup>12</sup> - *Mana* comme diminutif de « *irmã* » = sœur en français

(débris), *descaminho* (déviation), *desentoada* (celle qui chante faux) *dissident* (dissidente), *descrente* (incroyante), *descompleta* (incomplète).

Je me suis demandé, dans un état second, étourdie/ *aturdida* - "*Aturdito*" - ce que signifiait cette interprétation signifiante. Sur quoi insistait-elle ? Quelle orientation ? En même temps que je me posais ces questions, une certaine histoire que je croyais être La vraie commençait à vaciller : la version de la vérité racontée par l'Autre...

*Je rêve que Rede Globo diffuse un reportage : une scène d'abus dans la rue est transmise en temps réel dans le reportage. Dans le coin gauche de l'écran, un mendiant vêtu de haillons est appuyé derrière une colonne où se se trouve quelqu'un ; je me demande alors : les gens, peuvent-ils dire qu'il s'agit d'un abus ?*

Par l'opération du signifiant - le renversement assonantique - l'in audible peut être entendu. Dans le *Séminaire XVII - L'envers de la psychanalyse*, Lacan dit qu'il va "démontrer ce qu'est un envers". L'envers est assonant de la vérité".

En faisant une recherche rapide sur internet<sup>13</sup>, je suis tombée sur cette définition de l'assonance : "L'assonance (nom féminin) vient du latin *adsonare* ("répondre à un son par un autre son") est une figure de style qui consiste en la répétition d'un même son (phonème) dans plusieurs mots très proches".

Il y a ensuite un passage de La version/aversion aux versions, de la recherche de la vérité à la vérité comme savoir, et une question est posée : "Puis-je savoir ? Le mot « sans queue ni tête », le pas-de-sens, fait que la vérité s'envole au moment même où vous ne vouliez plus la saisir"<sup>14</sup>.

Je crois que ce passage de la version vraie racontée par l'autre aux versions marque le premier "*desacontecimento*". Et il est très curieux de voir ce que Lacan dit dans le *Séminaire 17, L'envers de la psychanalyse*, que « la caractéristique de notre science n'est pas d'avoir introduit une connaissance du monde meilleure et plus étendue, mais d'avoir fait surgir au monde des choses qui n'y existaient d'aucune façon au niveau de notre perception. <sup>15</sup>

Mais il y avait encore un noyau qui bouchait le trou du savoir. Dans *Les-non-dupes*, Lacan nous dit que « nous *savons* tous, parce que tous nous inventons un truc pour combler le trou dans le Réel. Là où il n'y a pas de rapport sexuel, ça fait « *troumatisme* ». On invente ! On invente ce qu'on peut, bien sûr »<sup>16</sup>.

Comme je vous l'ai dit tout à l'heure, j'ai inventé ma réponse à ce trou, à cette faille : " sœur Elynes ".

Un jour en séance, où je parlais de cette première mésaventure, l'analyste a interrompu la séance et m'a dit à la porte : " Sœur Elynes ". J'ai été prise de malaise ; la coupure dans l'interprétation a provoqué un retournement, localisant la jouissance en jeu dans ce signifiant " sœur " : " la vérité est la sœur de la jouissance ". Ce "sœur Elynes" prononcé avec l'accent français semblait déplacé, décalé ! Mais parce qu'elle était si familière, elle résonnait en moi ! Peut-être pourrais-je dire, topologiquement, que cette interprétation a traversé le tore névrotique, révélant son intérieur, montrant ce que j'essayais de cacher. Il est vrai que ce n'était pas caché, c'était à la surface du le la langue, glissant et se déplaçant dans le discours.

J'ai fait le rêve suivant :

*Je rêve que je franchis la porte d'entrée d'une maison et que je marche sur le côté. Il y a un trou dans le mur de la maison qui s'ouvre sur une chambre, comme si elle avait été impactée par une bombe. Je regarde par le trou et je vois trois enfants allongés sur un lit, les corps à vif. Je pouvais voir leurs cœurs battre et leurs tripes bouger. Terrifiée, je me demande : qui a fait ça ?! Je regarde la porte arrière de la maison et je vois le Grand Méchant Loup ; je suppose que c'était lui. Je cours vers la voiture pour m'échapper, mais quand je passe tout près du portail où il se trouve je vois que derrière le Grand Méchant Loup se trouve Mamie. Je pense qu'ils sont ensemble dans le coup ! Je monte dans la voiture et vois mon mari assis, insouciant, sur le balcon de la maison, je lui fais signe de s'en fuir, j'essaie de lui expliquer que le Grand Méchant Loup et Mamie sont là, mais il rit et ignore ce que j'essaie de lui dire.*

<sup>13</sup> - Site: <https://www.portugues.com.br> - pesquisado em 23 de março de 2023.

<sup>14</sup> - Lacan, J. *Séminaire livre XVII, L'envers de la psychanalyse*, Paris Seuil 1991, p.64

<sup>15</sup> - Lacan, Jacques, *Le Séminaire, livre XVII, L'envers de la psychanalyse*, p.184

<sup>16</sup> - Lacan, Jacques. *Les-non-dupes*. Leçon du 19/02/1974.

"Ce qui se dit reste oublié derrière ce qui se dit dans ce qui s'entend", c'est ce qu'a produit l'opération du dire sur le dit.

La révélation de ce qu'il y avait dans le trou (*trou/ fouro*) : l'horreur, les trois enfants en chair et en os ! Mais aussi l'horreur de la révélation de la jouissance, car " les trois enfants " sont les trois frères. Le signifiant vivant est apparu, "la sœur" et avec lui, toute la construction faite pour le garder. La peur du mal apparaît sous la forme d'animaux et de bêtes terrifiantes, dans les rêves ou même dans la vie quotidienne, et dans le rêve, elle a son expression unique dans le méchant loup... Qui, enfant, n'a jamais eu peur du méchant loup ? Preuve que la névrose est toujours infantile...

Dans le rêve, le méchant loup était aussi un partenaire accompagnant Mamie (Mamie/abuelita) ; Mamie qui aimait davantage la sœur cadette "la sainte", selon elle. Et c'est parce que je l'ai entendue appeler ma sœur "la sainte" que j'ai supposé que le contraire m'était réservé. Comme dans la chanson de Chico Buarque, *Cálice (Taza/Calice)* (que l'on peut écouter par homophonie, "Cale-se" - cállate/ tais-toi) : "A quoi bon être le fils de la sainte ? Il vaudrait mieux être le fils de l'autre..."

Le contraire qui se déduit du frayage signifiant – répondrait peut-être à une position éthique, le passage de l'éthique à la « *po-étique* »

Ce n'est pas en affirmant le contraire que l'on sort de ce que l'événement a produit ; le contraire pourrait également se déduire du frayage signifiant : *destrócos – troço; descaminho – caminho; desentoadada – entoada; dissidente – condescendente; descrente – crente; descompleta – completa*. Cette solution serait peut-être une réponse à une position éthique, mais serait-elle une réponse « *po-étique* » ?<sup>17</sup> Par position poétique, j'entends une position qui touche au plus particulier de chaque sujet, qui ne peut se vérifier que un par un, qui prend en compte l'éthique de la psychanalyse formulée par Lacan dans le Séminaire XX, *Encore*, où il dit que " le signifiant est la cause de la jouissance "

Et c'est dans l'écoute de l'inouï que s'est ouverte cette possibilité de sortie de ce qui s'était passé. Dans l'Ouverture de la section clinique, Lacan dit que "La langue, à peu près quelle qu'elle soit, c'est du chewing-gum. L'inouï, c'est qu'elle garde ses trucs. Ils sont rendus indéfinissables du fait de ce qu'on appelle le langage, et c'est pourquoi je me suis permis de dire que l'inconscient était structuré comme un langage ».

### **Qu'est-ce qui s'est défait (*desaconteceu*)?**

Les fictions formulées en réponse au traumatisme, et avec elles la consistance de l'Autre se défait. La recherche de la "vérité" se défait aussi, et ce qui reste, c'est le savoir que l'on peut soustraire à la vérité.

L'événement qui s'est défait (*o desacontecimento*) s'est accompagné d'une période de deuil ; deuil de la position et de la place qui m'avaient été attribuées dans l'organisation familiale : exilée (*desterro*).

Je me souviens que pendant cette période, entre une séance et l'autre, ressentant une énorme envie de pleurer, je suis allée dans un cimetière près du cabinet de l'analyste (un très beau cimetière d'ailleurs !) et j'ai beaucoup pleuré sur la tombe d'une famille quelconque...

En fin de compte, après l'événement qui s'est défait (*o desacontecimento*), il ne restait que cela : une famille quelconque. Et la gratitude d'avoir eu la chance de rencontrer une analyste qui a joué le jeu, afin que de nouveaux jeux puissent se faire et se défaire.

*Traduction Anne-Marie Combres – révision Elynes Barros Lima*

<sup>17</sup> Nous avons choisi de conserver les mots en portugais en raison de l'assonance sonore qui se perd lors de la traduction.

## UN SIGNIFIANT NOUVEAU QUI OUVRE AU RÉEL

Costanza Lobos

*Esperando que un mundo sea desenterrado por el lenguaje, alguien canta el lugar en que se forma el silencio. Luego comprobará que no porque se muestre furioso existe el mar, ni tampoco el mundo. Por eso cada palabra dice lo que dice y además más y otra cosa.*  
Alejandra Pizarnik 1971<sup>1</sup> \*

Je choisis de commencer par ce poème qui me permet d'évoquer la parole et ses effets et de le relier à la question fondamentale que Lacan n'a jamais cessé de se poser sur la manière dont fonctionne la psychanalyse, comment cette pratique opère au travers de la parole.

L'orientation de notre pratique vise vers le réel, vers le fait que quelque chose ne peut pas s'écrire. Lacan, dans *L'insu*<sup>2</sup> propose un troisième état de la parole atteint par ce qu'il qualifie de « *tour de force* » du poète ; (...) « *Il s'agit de la parole qui est capable de produire un effet de trou...sans introduire de sens*<sup>3</sup> ». Dans ce même séminaire, Lacan, à la fin, nous parle d'un « signifiant nouveau », précisant que dire un « signifiant nouveau » n'équivaut pas à un néologisme ni à inventer un signifiant. « Ça consiste à se servir d'un mot pour un autre usage ». « Un signifiant nouveau, celui qui n'aurait aucune espèce de sens, ça serait peut-être ça qui nous ouvrirait à ce que, de mes pas patauds, j'appelle le Réel » ... « *Un signifiant par exemple qui n'aurait, comme le Réel, aucune espèce de sens. On ne sait pas, ça serait peut-être fécond*<sup>4</sup> ».

Je décide d'écrire sur cette « fécondité » obtenue, le mot et son effet de trou, de vidage de sens et, de là, une sortie et la possibilité d'un choix, un désir d'occuper la place de semblant d'objet cause du désir. Il ne s'agit pas d'un automatisme de la fin... La fin ne programme rien sur l'avènement du désir de l'analyste.

Je souhaite témoigner d'un événement du réel et de ses conséquences. J'étais en analyse depuis un certain temps, lorsque se produit une circonstance contingente. Un événement inattendu, celui d'un état de santé précaire pour mon fils à sa naissance pour lequel la science médicale reste sans réponse. Cependant, je ne suis habitée par aucun sentiment dramatique mais plutôt par une position de travail. Sans ressources apparentes, j'ai fait appel à la seule chose que j'avais : les mots. Je choisis d'être à ses côtés, dans la solitude, en travaillant avec la parole. Un travail avec les mots, avec des silences, ajusté à l'instant. Je construis une fiction avec des mots, une étoffe qui a un effet de vie. Un nouage singulier entre les mots, le corps et le réel jusque-là jamais traversé.

Rencontre avec une position inédite : une position d'assurance, vidée de suppositions, de références à l'Autre. Là, une position sans protestation, sans questionnement, sans calcul. Une position différente de celle que j'avais auparavant, où les contingences de la vie me laissaient paralysée et où parler générerait en moi de la peur. Le silence était compris comme la possibilité de la vie. Ceci, lié à l'expérience vécue par mes parents à l'époque du terrorisme d'État en Argentine. Expérience restée sous silence depuis plus de quarante ans. La rencontre avec l'espace analytique a été la rencontre avec un lieu unique, un lieu où je pouvais parler sans peur.

1 Alejandra Pizarnik. Escritora argentina (1936-1972). Poema «*La palabra que sand*».

\*\*Dans l'espoir qu'un monde soit exhumé par le langage, quelqu'un chante le lieu où se forme le silence. Ensuite il découvrira que ce n'est pas parce qu'elle montre sa fureur que la mer existe, le monde non plus. C'est pourquoi chaque mot dit ce qu'il dit et en outre, plus, et autre chose. Traduction du poème «*Le mot qui guérit*» par Jacques Ancet, dans *L'enfer musical* de Alejandra Pizarnik, Ypsilon éditeur.

<sup>2</sup> J. Lacan, *Le Séminaire, L'insu que sait de l'une-bévue s'aile à la mourre*, 1976-1977, inédit, leçon du 19 avril 1977.

<sup>3</sup> Rithée Cevasco con la colaboración de Jorge Chapuis. *Paso a paso... (3) hacia una clínica borrona*. Centro de Investigación Psicoanálisis & Sociedad. Documento interno. Barcelona, julio 2020. P. 121. (Traduction de la citation par Sophie Rolland-Manas).

<sup>4</sup> J. Lacan, *Le Séminaire, L'insu que sait de l'une-bévue s'aile a mourre*, 1976-1977, inédit, leçon du 17 mai 1977.

Dans cette contingence, quelque chose a été rencontré. Un sentiment d'être réduite à un corps<sup>5</sup>. Il a fallu un long temps d'analyse pour dégager, détacher et obtenir un reste précieux de cette expérience. Ce qui a été traversé a provoqué une rupture. C'est un point à partir duquel je ne pouvais plus continuer dans la direction où j'étais. Je choisis un nouveau chemin. *Je veux me consacrer au cabinet*, c'est ainsi que je peux exprimer, à ce moment-là, cet autre chemin que je voulais construire. Je voulais me consacrer à la pratique psychanalytique, à la clinique ; projet qui n'avait jamais été présent auparavant. J'ai pris plusieurs décisions : chercher un lieu où je pourrais travailler depuis l'éthique de la psychanalyse et abandonner certains emplois dans le domaine éducatif. Également une décision concernant ma formation. Jusqu'alors, j'étais participante au Collège Clinique de la *Fundación Foro Psicoanálisis NOA* mais en même temps j'allais vers d'autres institutions psychanalytiques, glissant de l'une à l'autre, guidée par le thème des enseignements ou séminaires qu'elles proposaient, avec une position extérieure sans m'engager. Après cette expérience, j'ai décidé de choisir le Forum comme espace de formation, une institution qui a subverti l'idée de formation que j'avais et qui, dès le début, m'a invitée à m'interroger et à une position de travail.

Ensuite, d'autres franchissements en relation au Forum et à l'École. En un instant, une rencontre avec le réel vivant se lie avec deux événements inattendus et a des effets sur mon corps, faisant émerger un nouveau symptôme. J'avais vérifié que la psychanalyse, le travail par la parole, avait des effets sur le symptôme, c'est pourquoi j'ai décidé de me consacrer à ce travail tant dans l'analyse personnelle que dans le lien à l'École. Je décide de faire la demande d'admission à l'École. Ces étapes permettent une conduite soutenue qui a des effets vivifiants dans le corps.

Le travail d'analyse a permis de ne pas céder à ce qui a été rencontré. Même s'il y a eu un passage de l'indétermination à la détermination, il a fallu du temps pour accepter cette détermination et renoncer aux illusions d'autre chose. Même si ces décisions s'orientaient dans une direction et sur une voie, la lourdeur de la vie continuait à apparaître principalement en lien avec une position dans la famille. Il était nécessaire d'arriver à la fin de l'analyse, à la destitution programmée dans le discours analytique<sup>6</sup>.

Je raconte un rêve en séance : « *Je suis à Tafí del Valle et je me réunis avec d'autres pour travailler. Ils parlent différentes langues que je ne connais pas* ». Fin du rêve.

La première association de ce rêve m'amène à le relier avec notre communauté analytique, avec la dimension internationale de notre École et la présence de différentes langues. C'est le lieu qui fait énigme, pourquoi travailler là-bas ? Tafí del Valle est une ville de ma province.

L'analyste fait deux interventions qui ont leurs effets. Dans la première, elle souligne le lien avec le lieu qui porte mon prénom : María Constanza del Valle. Je suis surprise parce que c'était quelque chose qui semblait si évident mais je ne l'avais pas remarqué. Ce « *del Valle* », (du *Valle*), était si éloigné, il me paraissait si étrange que je ne l'ai pas inscrit comme mien, ni perçu comme un prénom, c'est pourquoi très peu de gens le connaissent. Mes parents m'ont donné ce prénom parce que ma naissance devait avoir lieu à la mi-décembre et, à ce moment-là, comme je n'étais pas née, ils promettent à la Vierge *del Valle* que si je naissais vivante, je porterais son nom.

Je commence, une fois encore, à faire tourner le disque répété par rapport au malaise de ce prénom qui était condensé dans un souvenir de son écriture : c'est à l'école que je me retrouve avec ce prénom face à la tâche indiquée par la maîtresse : « *Écrire sur une ligne le prénom complet* ». Je découvre ce « *del Valle* » et l'impossibilité de pouvoir l'écrire selon les règles établies, « ça ne rentrait pas dans la ligne ». Quelque chose restait au dehors, une partie ne pouvait pas s'y loger. Symptôme, marque d'un malaise de ne pas entrer dans ce qui était établi, ce qui était attendu, d'être hors du temps, qui m'a amenée à chercher ce qui me manquait pour m'intégrer. Cela s'est accompagné de la construction du fait de ne pas avoir de place. L'analyste intervient et dit : « *valle* ». Surprise, ça me dérange. Je pensais, l'erreur ! Cette interprétation de

<sup>5</sup> Colette Soler. *¿Qué se espera del psicoanálisis y del psicoanalista?* Conferencias y Seminarios en Argentina. 2ª Edición. Buenos Aires. Letra Viva, 2009. P. 78. (Traduction de la citation par Sophie Rolland-Manas)

<sup>6</sup> Colette Soler. *¿Qué se espera del psicoanálisis y del psicoanalista?* Conferencias y Seminarios en Argentina. 2ª ed. Buenos Aires. Letra Viva, 2009. P. 78. \*ces textes ne sont pas traduits en français

l'analyste me semble être une équivoque. « *Del Valle* » faisait allusion au catholicisme, au nom de la vierge, un mot plein de sens. L'analyste supprime le « de-el » (de-lui), le « del » (du) ; dans son interprétation, elle dit uniquement « *valle* », apportant d'autres résonances. Elle force le mot et porte un coup au sens en le vidant. Mot qui produit une opération de trouage, hors du sens. Passage de « *del Valle a valle* », (du Valle à valle), mouvement du particulier du symptôme au singulier de la jouissance. Un autre travail commence, fin du disque répété qui nourrissait le fantasme et le symptôme.

Cette équivoque va continuer à résonner, comme le montrent les rêves qui se déchaînent, qui ont une valeur déterminante et permettent de saisir les étapes du travail analytique. Un rêve montre la chute du fantasme et des fictions qui s'y articulent. Puis, une série de rêves dans lesquels apparaît à nouveau comme énigmatique le lieu ainsi que la position au bord – littoral d'une cavité – trou. « Il n'y a qu'une psychanalyse (...), ce qui veut dire une psychanalyse qui a bouclé cette boucle jusqu'à son terme. La boucle doit être parcourue plusieurs fois <sup>7</sup> ». Je parcours un tour à travers des rêves où par le dire silencieux de l'analyste, « *valle* » résonne à nouveau. Rire ! C'est comme une blague qui dit quelque chose qui n'a aucun sens, qui se soutient d'une équivoque<sup>8</sup>. Allègement. Fin du glissement permanent. Un arrêt qui opère comme limite à la jouissance du travail de déchiffrement. Interprétation qui satisfait en rendant possible une limite. L'exprimer comme « un signifiant nouveau » me ramène à la blague ; J'espérais trouver un S2, je trouve un trou, aucun signifiant qui assure mon être. Il n'y a pas de dernier mot, négativité de la structure. J'y consens.

Après une coupure pendant les vacances, je reviens au cabinet de l'analyste et je suis surprise, il n'y avait plus rien à dire. « Je veux écrire » lui dis-je. Elle accompagne cette décision. Je fais un autre tour par l'écriture. Deux écrits, au cours de ces mois, que je lui ai envoyés par mail. Ensuite, je demande une séance pour parler d'une identification dans laquelle j'étais soutenue et d'une position qui me consumait. Je conclus là. Fin des amours avec la vérité.

L'expression « je veux écrire » se réduit à « je veux ». Transformation de la jouissance. Une expérience, traversée dans ce temps-là, où le corps était présent mais non pas avec un symptôme d'impuissance, comme au début, mais à partir du registre de l'impossible, depuis une expérience qui était de l'ordre de l'indicible. Traitement non via la parole. Réduction de la jouissance phallique et ouverture à une autre position.

Une fois l'analyse terminée, commence une autre période où le travail de l'École se fait nécessaire et produit ses effets. Un rêve apporte la paix, montre la marge de liberté et un choix. Dans le rêve « l'amour intervient dans sa fonction, ici révélée comme essentielle, dans sa fonction de tromperie <sup>9</sup> ». Passer une porte. Un circuit ascendant et descendant, une chute du corps et une satisfaction qui ne vient pas des mots. La sortie du sens fonde la possibilité de liberté. Un savoir avec quoi opère dans l'analyse. Vérification d'un inconscient irréductible. « Reste alors son être d'objet, objet indicible, qu'aucun signifiant ne représente, qui fait un trou dans le langage<sup>10</sup> ». Seulement un trou, pas de vérité qui comble. De cette béance, un désir ; un désir d'opérer comme cause.

Puis un autre rêve : une voix sort de mon oreille, la mienne, qui dit « Ja », (Ha). Ça me réveille, je me demande si c'était un rêve. J'essaie de situer le « Ja », (Ha). Est-ce que c'est le « Ja », (Ha), du rire ? le « Ja », (Ha) pour bonjour ? qui peut résonner ainsi, en guise de salutation dans une certaine langue. Je ne suis pas parvenue à le localiser.

La passe, la décision d'effectuer la demande, a pris du temps. Tout comme la fin, il a été nécessaire de ne pas se précipiter et penser sur le pour quoi témoigner. Une réponse : pour la psychanalyse ! En considérant aussi que la mise en fonctionnement du dispositif de la passe crée cause et enthousiasme non seulement pour le passant mais aussi pour le secrétaire de la passe, les passeurs, le cartel de la passe et

<sup>7</sup> J. Lacan, *Le Séminaire, livre XI, Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Seuil, Paris, 1973, p. 246.

<sup>8</sup> J. Lacan, *Le Séminaire, L'insu que sait de l'une-bévue s'aile a mourre*, 1976-1977, inédit, leçon du 19 avril 1977.

<sup>9</sup> J. Lacan, *Le Séminaire, livre XI, Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Seuil, Paris, 1973, p. 229.

<sup>10</sup> C. Soler, *Retour sur la « fonction de la parole »*, ENCL, Collection études, Paris, 2019, p.66.



produit des effets au-delà de l'expérience de chacun qui est impliqué dans le dispositif, des effets dans la communauté ? Prendre en compte qu'il y a l'impossible à savoir a fait que la passe s'est vidée de tout poids. Elle est apparue comme une manière de soutenir et donner lieu à ce qui s'est rencontré, fondamentalement, comme une manière de renouveler le lien avec l'École, un engagement pour le discours analytique. Un pari qui ne se conclue pas dans la passe sinon qu'il se renouvelle en permanence et relance le travail d'École.

### Références bibliographiques \* nous laissons les références globales dans leurs textes d'origine

- Jacques Lacan. El seminario de Jacques Lacan. Libro 11. Los cuatro conceptos fundamentales del psicoanálisis 1964. Ediciones Paidós. Buenos Aires, 2015.
- Jacques Lacan. El seminario de Jacques Lacan. Libro 10. La angustia 1962-1963. Editorial Paidós. Buenos Aires, 2012.
- Colette Soler. Retorno a la "función de la palabra". Colegio Clínico de París. Curso 2018-2019. Ediciones de Foros Hispanohablantes. Buenos Aires, 2021.
- Colette Soler. ¿Qué se espera del psicoanálisis y del psicoanalista? Conferencias y Seminarios en Argentina. 2ª ed. Buenos Aires. Letra Viva, 2009.
- Rithée Cevasco con la colaboración de Jorge Chapuis. Paso a paso...(3) hacia una clínica borrona. Centro de investigación Psicoanálisis & Sociedad. Documento interno. Barcelona, julio 2020.
- Ariel Dillon y otros. El fracaso del Un desliz es el amor. A la manera del seminario oral de Jacques Lacan 1976-1977. Ortega y Ortiz editores. D.R México, 2008.

*Traduction Sophie Rolland-Manas, relecture Anne-Marie Combres*

## 2<sup>EME</sup> TABLE

### LE PASSEUR : LES AFFECTS DANS L'EXPÉRIENCE

*Stella Casanova*

Dans le cadre de la Vème Journée interaméricaine d'École, « Singularité, passe et lien social », organisée à Puerto Rico, j'avais reçu l'invitation de Ricardo Rojas, membre du CIG de l'AALN, me proposant de présenter un travail dans lequel je parlerai de mon expérience en tant que passeuse, en lien avec le thème de la journée. J'ai accueilli la proposition avec beaucoup de joie. En effet, c'était la première opportunité que j'avais de partager dans notre communauté ce que j'avais pu extraire de cette expérience. Dès ce moment, je commençais à penser à un titre qui orienterait mes élaborations. En quelques jours s'est imposé un signifiant, affect, mais sans parvenir à y articuler une quelconque idée. Jusqu'à ce que j'arrive à capter que c'était l'intranquillité et la sensation d'angoisse qui m'en empêchaient. Les mêmes affects qui avaient été présents à certains moments de la traversée en tant que passeuse.

De cette façon a surgi le titre qui m'a permis de décanter et d'ordonner quelque chose de ce qui s'est passé un an avant lorsque j'occupais cette fonction. Néanmoins, comme c'est une expérience qui toujours se renouvelle, il m'a semblé important d'ajouter au travail que j'ai partagé à Puerto Rico quelque chose de

---

\*



nouveau qui a émergé comme effet de la présentation de mon travail lors de la Journée d'École. Ainsi, je peux maintenant apporter quelques points de précision de mon expérience, comme je la présente dans ce qui suit.

C'était tôt le matin lorsque mon téléphone a sonné. Je conduisais pour aller au travail. Le téléphone a sonné plusieurs fois et ça insistait tant que je l'ai interprété comme étant une urgence. Je décidais alors de répondre. À l'autre bout du fil, une voix me demandait, *vous êtes Stella Casanova ?* Je répondais que oui et immédiatement la personne qui était en ligne me dit son nom et que j'avais été tirée au sort pour être sa passeuse. Dans cet instant, je restais muette, perplexe. Grâce au fait que l'appel a été interrompu et que le véhicule qui arrivait derrière s'est mis à klaxonner, j'ai pu faire les manœuvres nécessaires pour ne pas entrer en collision. Je m'étais effacée, j'ai dû me déplacer sur le bord de la route, je ne savais pas si j'allais ou je venais au travail. Le téléphone s'est remis à sonner, c'était à nouveau la passante. Je lui répondais et avec des paroles entrecoupées, je parvenais à lui dire que j'étais en train de manœuvrer, que je la rappellerai plus tard. Je suis arrivée comme j'ai pu jusqu'à l'endroit vers lequel je me dirigeais mais encore égarée. Assise face à l'ordinateur, j'avais besoin de quelques mots pour sortir de l'état de suspension dans lequel je me trouvais. Je me souviens avoir écrit sur le moteur de recherche *google*, le passeur. Un article a surgi et sa lecture m'a permis de sortir de l'état dans lequel j'étais. Cet état n'était pas produit par une méconnaissance sur les fonctions du passeur dans le dispositif de la passe puisque depuis un certain temps j'en lisais quelque chose dans la revue *Wunsch* et dans les textes, *Ce qui passe dans la Passe* n°1 et 2. Cet état était plutôt lié à la surprise d'avoir été choisie au hasard par la passante. Cette contingence qui a fait que je prenne la position d'être sa passeuse.

Je reprends l'article de Colette Soler, intitulé *Le passeur*. Ici, à partir du terme « turbulence », Colette Soler le décrit comme « ce temps où se développent les affects de la conclusion en suspens, à savoir le tourment, le deuil, ou la jouissance inquiète de la phase finale pas encore finie<sup>1</sup> ». Elle dit aussi dans son écrit que dans ce moment de turbulence que traverse le passeur, il faudrait lui dire, « Attachez votre ceinture<sup>2</sup> », tant c'est lui, le passeur qui est secoué dans ce temps particulier où il se trouve au bord, en suspens de ce qui sera la propre solution de son analyse.

Dans ce moment pendant lequel je lisais les mots de Colette Soler, je sentais que je revenais d'un voyage, que j'atterrissais. Il s'était produit un certain apaisement de ce dont j'avais fait l'expérience. Cet effacement, cet égarement comme effet de la rencontre avec un réel s'était dissipé pour envisager ce qui allait venir, franchir le pas pour me prêter à écouter et espérer que, dans ce que livre le passant, apparaîtrait quelque chose de sa singularité. Aussi, ce qu'il était parvenu à extraire des dits de son analyse pour hystoriser son parcours et rendre compte de ce qui avait pu se transformer, et si s'était produit le désir d'École.

Le jour prévu est arrivé pour réaliser avec la passante notre première rencontre. Atterrée et très angoissée devant la responsabilité d'être face à quelqu'un qui s'apprêtait à partager ce qu'avait été son parcours et, d'y être, l'inquiétude et l'angoisse se sont installées. Ces affects étaient animés par des questions incessantes qui émergeaient. Que transmettre ? Que choisir pour transmettre ? Ecouter quoi ? Au milieu de mes pensées, la passante commence à parler. Elle se présente et me demande comment j'ai accueilli son appel téléphonique lorsqu'elle m'annonçait que je serai sa passeuse. Je lui ai décrit d'un ton sérieux ce qu'il m'était arrivé ; comment son appel m'avait déstabilisée. Au terme de ces détails, un silence se produit et soudain nous commençons à rire. Une joie jaillit comme si chacune nous savions d'où provenait mon égarement. Ceci a permis pour un instant que cessent la crainte et l'angoisse que je ressentais. Mais la passante reprit la parole et moi mes interrogations et avec elles la sensation d'inconfort et de chavirement.

La passante poursuit et commence à parler de ce qui l'avait conduit à demander une analyse. À un moment apparaît un point associé au signifiant « souffrance » qui me surprend tellement que les pensées, la crainte et l'angoisse se sont arrêtées. À partir de là, je commençais à entendre quelque chose au-delà de ses

<sup>1</sup> C. Soler, « *Le passeur* », dans, *Lacan, psychanalyste. Témoignages*. Champ Lacanien. Revue de psychanalyse, n°11, EPFCL-France, mai 2012, p. 139.

<sup>2</sup> *Ibid.*

paroles. Dans les rencontres suivantes ce que je commençais à expérimenter était comme un effet de joie, comme si à entendre ce parcours se révélait quelque chose de l'efficacité du dispositif analytique et ses conséquences, celles qui avaient affectée la passante. Ceci me parvenait à travers son humour. Un humour dissocié de son dire pour s'historiser. En effet, cet humour, malgré le dramatique des propos, rendait ses paroles drôles et même jusqu'à prendre la forme d'une blague. C'est comme si elle avait pris une certaine distance avec le vécu, avec ce qu'elle était et comment elle s'était offerte à l'Autre, passant de ne pas pouvoir vivre sans souffrir à vivre avec un peu plus de joie sans rester muette devant un Autre. Comme un effet aussi d'avoir pu cerner dans son analyse quelque chose du savoir fantasmatique qui dirigeait sa vie et pour mettre une certaine limite à la jouissance mortifère qui s'imposait et l'empêchait de dire non à l'Autre.

Cette joie aussi venait par le fait d'entendre comment dans son travail d'analyse elle commence à lire. Pas seulement dans les rêves mais aussi dans le corps. Ce qui fût inscrit comme la marque de la détresse, celle qui faisait signe sous la forme d'un froid logé dans le corps, un corps qui ne se voyait ni se touchait, un corps parmi un « tas » de frères, change à un moment de l'analyse. Il vire à un corps qui se voit, auquel on est attentif, qui peut se parer des insignes du féminin, et s'en amuser.

Il y a d'autres effets que j'ai recueilli de son travail. Sa rencontre avec le mirage de la vérité, du fait qu'il n'y a plus de sens à chercher, la perte de l'intérêt pour le déchiffrement. En effet quelque chose avait perdu consistance pour elle avec l'apparition de la dimension du trou, de l'incomplétude que sa traversée lui avait laissée. Ceci l'amène à ce temps de la fin, pour conclure que l'on peut vivre avec l'incurable, que l'on peut sortir de ce lien spécial qu'est celui du transfert, pour en faire un nouveau, le lien avec l'École. Être Un mais pas sans les autres en cessant d'être invisible et en silence. Pour produire à partir de la propre expérience analytique un savoir qui contribue à élucider ce qui peut se réaliser et ce qui toujours échappe. Travailler pour maintenir vif le désir de savoir, mais pas celui sur sa propre névrose, sinon celui sur les problèmes qui concernent la psychanalyse et l'École.

Aujourd'hui, après avoir fait l'expérience de la fonction de passeur et d'avoir présenté mon travail à la Journée d'École, je peux entre-voir que cet instant d'égarement, cet effacement comme effet de l'appel de la passante, était lié à mes propres questions sur la fin de l'analyse et sa relation avec l'École. Des questions qui depuis un certain temps me concernaient mais que je n'avais pas pu franchir. Et bien, j'ai capté qu'elles se sont éclipsées par ma recherche de réponses dans les textes et dans le dire des autres. Alors, cet appel à occuper la fonction de passeur, pointe juste là, le vide, la page blanche qui est pour être écrite par chacun, sur ce que sera sa propre fin d'analyse et sur le désir d'École. C'est ce qui se passe à l'endroit du passeur où il n'y a aucun guide, pas de modèles ni un savoir préétabli qui dirait comment exercer cette fonction.

Cet effet de secousse dont parle Colette Soler dans son article, où le tourment et l'angoisse sont présents est en relation avec cet instant d'effacement. Celui où il n'y a pas de signifiants ni de sens venus de l'Autre qui pourraient rendre compte de la propre traversée jusqu'à la fin, ni par le désir qui anime à faire partie de l'ensemble des épars désassortis pour faire École. Comme il n'y en a pas non plus pour assumer la place du passeur où il reste à découvrir comment prendre place là et s'offrir pour écouter, attendre que la surprise survienne et pour que de là se laisse passer quelque chose dans la transmission au cartel de la passe.

En faisant encore un tour par mon expérience de passeure, je peux relever que quelque chose de cet affect vécu a touché le vide devant lequel se retrouve le passeur, de n'avoir pas une idée très claire de ce qui s'extrait pour la transmission, là où justement se trouve la possibilité de laisser passer quelque chose de ce qui est passé.

Avoir eu l'opportunité d'occuper la position de passeure dans le dispositif de la passe, introduite par le génie de Lacan, m'a laissé quelques restes : avoir expérimenté de près le manque de garantie de l'Autre, que l'acte analytique, lorsqu'il est orienté vers le champ de la jouissance révèle des transformations qui permettent de faire quelque chose de nouveau avec ce qu'il y a. Ce qui m'anime pour parvenir à ma propre solution de l'analyse pour la transmettre comme expérience inédite et singulière. C'est ce qui fait École,

une communauté d'expériences, dont, comme le dit Lacan dans son *Acte de fondation*, « ...à chacun d'en découvrir les promesses et les écueils <sup>3</sup>».

*Traduction : Sophie Rolland-Manas*

## EFFET D'ÉCOLE : FRATERNEL, MAIS AVEC UN TRAIT DISCRET.

*Beatriz Oliveira*

Pour cette table que je partage avec Stella Casanova, j'aimerais reprendre le passage suivant de l'argumentaire que les collègues de la CIG ont présenté pour cette journée :

*"De l'intimité de la passe clinique à la passe de l'École, il y a des effets qui affectent et impliquent la responsabilité de la communauté analytique de l'École : les AME, les passeurs et les passants, ainsi que ceux qui occupent des positions dans la DEL et le CIG. Ces effets deviennent publics, notamment lorsqu'une transmission est extraite du témoignage qui permet de nommer un AE".*

J'aimerais donc parler de ces effets, dans la mesure où ils affectent non seulement chacun des membres de notre communauté qui y sont engagés, mais aussi l'orientation même que nous voulons soutenir. Je comprends que le dispositif de la passe pose une question au cœur de notre travail : comment un sujet devient-il analyste ? Cette question me semble fondamentale car elle implique que le trou dans le savoir est donné d'emblée et devient la cause de l'orientation de l'École. De plus, même s'il y a nomination, les réponses étant toujours singulières, cette question restera ouverte au travail de notre communauté. Et même s'il n'y a pas de nomination, nous ne saurons pas exactement pourquoi quelque chose de cette passe n'a pas été transmis, ce qui maintient la question ouverte de la même manière. Je veux dire que ce qui n'est souvent pas transmis, c'est précisément le passage analysant/analyste, bien que beaucoup d'autres choses soient transmises, y compris ce qui nous permet de ne pas nommer un AE. Mais pourquoi ce passage n'est-il pas perçu, c'est ce que nous ignorons souvent : qu'il s'agisse du passeur, de la fonction du passeur ou du cartel de la passe. Comme je l'ai écrit récemment dans le texte paru dans le dernier WUNCH 23 :

*« Qu'un passant dise qu'il a terminé son analyse et vienne témoigner comment il a réussi à « sortir de sa névrose », comme le dira Lacan en 1978, ne suffit pas à un cartel pour extraire le moment du passage d'analysant à analyste. Cela ne veut pas dire que ce passage n'a pas eu lieu, mais qu'il n'a pas été transmis. Il y a plusieurs raisons pour lesquelles ce passage n'a pas été transmis : soit parce que le passant ne l'a pas réellement traversé ; ou parce que le passeur n'a pas pu exécuter la fonction comme prévu ; ou parce que le cartel n'était pas sensible à ce qui a été transmis »*

Ainsi, je comprends que la contingence de la transmission présente dans le dispositif de la passe est radicale et c'est pour cette raison même qu'elle devient l'élément principal de cet engrenage si cher à l'École. Je crois que sa force réside dans le fait que tous ceux qui y participent sont engagés dans le discours analytique en tant qu'opérateur, et qu'elle se vérifie toujours a posteriori : que ce soit pour une nomination, pour la désignation des passeurs, pour la nomination des AME, ou pour le travail de chaque instance collégiale ou dispositif local de l'École.

J'ai été invitée à participer à ce panel depuis mon poste actuel au CLGAL. Cependant, je n'interviens pas seulement en raison de cette fonction actuelle, mais aussi en raison de quelque chose à quoi j'ai réfléchi à partir des fonctions que j'ai pu remplir d'autres années, tant au sein du CIG que dans d'autres DEL : la manière dont nous soutenons nos fonctions détermine le type de lien que nous établissons entre nous. Cela signifie que lorsque nous soutenons nos fonctions d'une manière orientée par le discours analytique,

<sup>3</sup> J. Lacan, « *Acte de fondation* », dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 236.

nous avons les conditions de possibilité pour que nos liens de travail supportent cette dimension de pari et de contingence. Évidemment, sans garantie et de manière insuffisante.

En ce sens, outre les effets de la passe, qui se produisent au un par un, je veux soutenir qu'il y a aussi un autre effet qui se répand dans notre communauté : un effet d'École. L'effet d'École serait de l'ordre de la contingence, de l'événement, lorsqu'un "discret"<sup>1</sup> se produit. Il peut s'agir d'une nomination, d'un passant, d'une fonction qui noue.

Récemment, suite à une invitation du Forum du Champ Lacanien à Salvador - Brésil, pour un Espace École, j'ai présenté un article dans lequel j'ai nommé « Lien collégial » cette façon de nous organiser dans notre communauté pour travailler à partir de nos fonctions - pas seulement les fonctions de l'École - car je crois que les forums devraient être orientés de la même façon. Travailler en tant que « collègue » est la manière dont notre Charte de l'IF l'envisage. Dans un organe collégial, les pouvoirs sont les mêmes pour tous ceux qui le composent.

Dans mon texte pour cette réunion interaméricaine, je me réfère à une proposition de Milner<sup>2</sup> concernant les liens paradoxaux. Il propose qu'il existe des classes de groupements paradoxaux qui ne sont pas liés par une propriété semblable à toutes - le lien imaginaire - ni par un signifiant convenu - le lien symbolique. Il prendra ainsi l'exemple des trois prisonniers, dans le sophisme présenté par Lacan dans le texte sur le " temps logique "<sup>3</sup>, comme une forme de nouage paradoxal : ils restent noués alors qu'ils doivent résoudre leur question, mais non pas parce qu'ils travaillent en groupe, mais parce que la présence de chacun est nécessaire à tous pour résoudre le problème (MILNER, 2006, p. 89).

Selon Milner, les classes paradoxales sont des ensembles inconsistants<sup>4</sup> ce n'est qu'a posteriori - par leur conclusion - que la consistance est vérifiée : " Les prisonniers forment un tout inconsistent, qu'il est impossible d'actualiser dans la simultanéité de ses parties. Enfin, la propriété - la couleur du rond (la couleur du rond que chacun porte) - ne préexiste pas à la multiplicité pour les prisonniers ; elle ne doit consister que par rétroaction, au moment même où chacun des trois conclut avec certitude " (p.90) " En somme, l'instance même qui les fait se rassembler et se mélanger est ce qui les disjoint ; ce qui les disjoint est ce qui les fait se référer l'un à l'autre, alors même qu'ils ne se ressemblent ni ne se relie " (p.91). Ainsi, Milner dit : "C'est par un nouage réel - à savoir un désir - que la multiplicité doit se constituer. Il faudrait donc maintenir à la fois que le mythe (des prisonniers) est celui des multiplicités des sujets désirants et que les noms de la psychanalyse ne valent que par ces voies" (91).

Je comprends que la proposition de Milner est cohérente avec une boucle dans laquelle les discrets sont noués par leurs différentes fonctions, pour un temps limité. Cela me semble être un lien cohérent avec ce que j'ai appelé l'effet d'École, dans la mesure où c'est par un pari - et non une certitude ou un savoir préalable - que le nouage a lieu pour soutenir les conditions de possibilité d'une réponse à la question de la passe à l'analyste : qu'il s'agisse des passants, des passeurs, de l'AME, des Cartels de la Passe ou même des autres fonctions qui sont proposées pour soutenir l'orientation de l'École. De même qu'un analyste se compte un par un, dans nos instances collégiales, se compter un par un semble également fondamental pour que ces fonctions soient cohérentes avec ce que nous voulons soutenir.

On peut considérer qu'un organe collégial est la manière la plus cohérente pour maintenir la gestion de nos tâches, en pensant à sa dissolution. En d'autres termes, les personnes qui y siègent se « font des nœuds » alors qu'elles doivent exercer leurs fonctions. Il ne s'agit pas d'accumuler des positions hiérarchiques, encore moins du prestige. Je crois que chaque fois que nous occupons ces postes, nous devons garder à l'esprit ce qui nous guide vers l'École : le discours analytique. Et en ce sens, la prise en

<sup>1</sup> - Je me réfère ici au terme "discret" utilisé en mathématiques, qui fait référence à des éléments différentiels et déconnectés qui sont comptés. Lacan fait référence à ce terme lorsqu'il parle d'une "fraternité discrète" dans le texte *L'agressivité en psychanalyse*.

<sup>2</sup> Milner, J-C. – *Os Nomes indistintos*. Editor: José Nazar – Rio de Janeiro: Companhia de Freud, 2006.

<sup>3</sup> Lacan, J. – (1945) *O tempo lógico e a asserção de certeza antecipada*. In: Escritos. Rio de Janeiro: Jorge Zahar Ed., 1998, p. 212

<sup>4</sup> Na lógica clássica dedutiva, uma teoria é chamada de consistente se não contém contradição.

compte du trou dans le savoir fera toute la différence et permettra au type de lien d'inclure l'inconsistance, la contradiction, la dimension du pari et de la contingence. Fraternel, mais chacun avec son trait discret.

Or, je comprends que cette dimension de la contingence est présente dans chacune des décisions que nous avons à prendre dans les différentes fonctions au sein des instances collégiales : qu'il s'agisse de la désignation d'un passeur, de la nomination d'un AME ou encore de l'ensemble du dispositif de la passe. En définitive, cela signifie que la transmission du discours analytique se fait toujours a posteriori.

Cela dit, je voudrais reprendre quelques exemples de mon expérience au dernier collège international de la garantie, qui m'a amenée à proposer de faire partie du dispositif local de l'école pour l'Amérique latine. Ces exemples pourront peut-être illustrer les propos que j'ai tenus plus haut.

Comme je faisais partie de la CAI (Commission Internationale d'Agrément), qui reçoit les propositions d'AME provenant des différents dispositifs d'École, j'ai été confrontée à la question suivante : comment parler à des collègues d'autres régions, dans d'autres langues, du travail et de la formation analytique d'un autre analyste ? C'est une question que je me posais déjà depuis que je travaillais à une autre époque dans les dispositifs d'école, avant même la formation du CLGAL. Pour ce faire, nous avons défini quelques axes qui nous semblaient intéressants en tant que principes directeurs : l'axe de l'intention proprement dit - analyse, supervision - qui nous semblait le plus important ; l'axe politique - en référence à la politique de l'École (quelles fonctions de l'École étaient déjà soutenues par cet analyste) ; et, enfin, l'axe épistémique, notamment la participation à des Rencontres internationales, des cartels, etc...

En d'autres termes, tous les collègues, de différentes manières, ont essayé de " faire la preuve " que l'un ou l'autre collègue pouvait être nommé AME. Au-delà de ce que les preuves peuvent montrer, il y a toujours la dimension d'un pari, d'une décision qui ne se vérifie qu'a posteriori. De plus, lorsqu'il s'agit de collègues d'autres organisations que la nôtre, il est encore plus important que quelque chose soit transmis au-delà des preuves. En ce sens, le rôle de chaque DEL dans la construction de son argumentaire devient fondamental. Nous avons vu que le mode de fonctionnement de chaque DEL est très différent de celui des autres. Faut-il établir une méthode de travail qui se rapproche de celle de tous ? Ou bien la particularité de chaque DEL dans sa manière de travailler est-elle plus intéressante pour cet effet de transmission et d'école ?

Un autre point qui m'a semblé très important, et qui concerne à la fois le CIG et le DEL, concerne les entretiens de demande de passe, une autre des fonctions principales du CLGAL. Notre CLGAL commence à discuter de cette question qui nous semble assez délicate : comment écouter une demande de passe sans que le passeur parle de son analyse ? Quels sont les points importants à écouter ? On sait que le rôle de l'AE concerne l'école... Dans quelle mesure les candidats au dispositif sont-ils conscients de la relation entre la passe et cette fonction ?

Il n'est pas nouveau que d'autres collègues aient soulevé la question de savoir ce qu'il faut écouter, jusqu'où il faut écouter, lors d'un entretien avec un candidat à la passe. Dans notre CIG, nous avons beaucoup discuté de la question de savoir s'il serait intéressant que seuls les collègues ayant déjà participé à la CIG puissent faire partie des dispositifs locaux d'École. Cette question a fait l'objet d'un débat ouvert au sein de notre Assemblée et, au CIG même, il n'y a pas eu d'unanimité en faveur d'une telle proposition. Maintenant que je suis dans le CLGAL et que j'ai été dans deux autres CLEAG auparavant, je continue à penser que le plus intéressant est cette différence dans la manière de remplir nos rôles : il n'y a pas de savoir ou de réponse univoque, ce qui me semble assez fertile pour que le lien ne se fasse pas par l'identification.

Enfin, je voudrais dire que l'expérience multilingue de notre communauté, qui se manifeste dans le travail commun des organes collégiaux, est un autre facteur qui me semble assez intéressant pour rendre ces liens plus paradoxaux : la communication y est souvent difficile, mais ce n'est pas pour cela que quelque chose ne se transmet pas.

Qu'est-ce qui fait que cet effet d'École se manifeste ?

Eh bien, je comprends que le dispositif de la passe peut être à l'origine d'un effet d'École qui se répercute dans notre façon d'exercer les fonctions de l'École, précisément à cause du trou dans le savoir qui la soutient, caractérisant un type de lien cohérent avec cet effet. Ainsi, ce n'est qu'au terme d'une fonction que nous saurons si nous avons pu la soutenir. De même que dans une analyse, où l'acte de l'analyste ne se vérifie qu'a posteriori, dans toutes les autres fonctions, nous ne saurons qu'a posteriori si nous avons tenu notre pari.

*Traduction Anne-Marie Combres, révision : Beatriz Oliveira*

### 3<sup>EME</sup> TABLE

## UNE TENTATIVE IDIOTE POUR DIRE

*María Victoria García Cingolani*

« *Sa propre naïveté le terrassa tel un accès de folie<sup>1</sup>* »  
Jane Harper

« *Folle comme l'Un de l'unique* »  
J. Derrida, dans,  
*Le monolinguisme de l'autre, ou, la prothèse d'origine*

« *Había escapado a no sé qué ley de gravedad<sup>2</sup>* »  
« *J'avais échappé à je ne sais quelle loi de gravité<sup>\*</sup>* »  
Victoria Ocampo  
*Récitante dans Perséphone sous la baguette de Stravinsky*

Dans sa Proposition du 9 octobre, Lacan pose la question de la naïveté, « si elle doit être tenue pour une garantie dans le passage au désir d'être analyste<sup>3</sup> ». Que dire de cette association entre la naïveté, la garantie et le désir d'"être" psychanalyste que propose Lacan ? Comment aborder ces restes de l'infantile qui conduisent le psychanalyste, en tant qu'adulte, à demander, établir ou offrir une garantie ? Retenue par cette question de la naïveté, je découvre que les principales Académies de Lettres d'Espagne, d'Italie, de France et d'Allemagne s'accordent toutes à dire que le mot naïveté, vient du mot latin *ingenuitas*, et le définissent comme la condition propre de l'*ingenuus*, de l'homme né libre et non esclave, de l'homme de bonne lignée, candide et sincère. Cependant, Lacan, dans son texte, utilise le terme de "naïveté" en français et, dans sa langue maternelle, il se réfère également à la poésie qui nomme ce qui est dessiné dans les nœuds. Je m'explique.

Dans son poème "Au cabaret vert", A. Rimbaud parle de la joie du havre d'une rencontre, où il voit des dessins "naïfs" dans les nœuds d'une tapisserie accrochée au mur. De l'utilisation par Rimbaud du terme

<sup>1</sup> J. Harper, *Canicule*, tome I, 2016, Le livre de poche, 2017, Traduit de l'anglais par R. Bombard, 2017.

<sup>2</sup> V. Ocampo, dans, *Testimonios*, serie sexta a decima, Selección, prólogo y notas de E. Paz Leston, Buenos Aires : Sudamericana, 2000, p. 142.

\*Traduction de Sophie Rolland-Manas.

<sup>3</sup> J. Lacan, « *Proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'École* », dans, *Autres écrits*, Seuil, Paris, 2001, p. 255.

"naïf" dans son poème, un autre grand poète français, G. Apollinaire, en arrive à nommer l'art de H. Rousseau, un type d'art associé au simple, au primitif et au naturel. Il s'agit de l'Art Naïf dont H. Rousseau est considéré comme le précurseur.

***Au Cabaret Vert, cinq heures du soir***

Arthur Rimbaud.

Depuis huit jours, j'avais déchiré mes bottines  
Aux cailloux des chemins. J'entrais à  
Charleroi.

-Au Cabaret Vert : je demandai des tartines  
De beurre et du jambon qui fût à moitié  
froid

Bienheureux, j'allongeais les jambes  
sous la table

Verte : je contemplai les sujets très  
**naïfs**

De la tapisserie. - Et ce fut adorable,



Vous trouverez ici le début du poème de Rimbaud et une image du dernier tableau peint par Rousseau. Le titre du tableau est "Le Rêve", daté de 1910. Rousseau y a peint sa maîtresse polonaise allongée sur un divan rouge en pleine nature, au milieu d'animaux sauvages qui nous apparaissent comme enchantés. À l'arrière-plan du tableau, presque imperceptible, on aperçoit la silhouette d'un Afro-Américain ou d'un indigène, dont le corps n'est couvert que d'un voile coloré. Cet homme a un instrument dans la bouche, d'où semblent sortir des sons. Peut-être la musique qui « charme » les animaux, le serpent ? Sur le divan rouge, la maîtresse du peintre tend-elle la main vers cet homme ou vers son instrument ? Nous ne le savons pas, mais je propose de penser qu'il y a là quelque chose de l'art de nommer ce qui se dessine dans les nœuds, avec lequel Lacan, dans sa langue maternelle, invente le dispositif de la passe.

Pour ce dispositif, Lacan invente la fonction de passeur. Dans sa *Proposition*, il écrit que le passeur " est " la passe, qui, au moment de son désêtre, en deuil, dans une position dépressive et encore lié à son expérience personnelle, tentera d'accueillir " le vif même de son propre passé<sup>4</sup> ". Or, comment aborder cet " être " que Lacan accorde à celui qui est dans un moment de " désêtre ", de deuil ? Que dire à partir de là de sa place dans l'École ? De quelle place s'agit-il et quelle est la position de l'École face au deuil « sachant comme tout autre en fonction de didacticien, qu'à eux aussi ça leur passera<sup>5</sup> " dit Lacan ? Le deuil passera-t-il ? Passe-t-il ? Et à partir de là, comment penser que ce sont ceux qui ont décidé de se mettre en route et d'apporter leur témoignage qui convoquent le passeur à leur bricolage inédit surtout dans le cas où le passant est quelqu'un qui vient de " toute sorte de marges " de celles qui sont proches de l'École ou dans l'École.

Dans mon cas, bien qu'ayant entendu et lu quelques témoignages de passe, avant de recevoir le message vocal de celui qui a décidé d'offrir son témoignage de " son inconscient à ciel ouvert " je cite, j'ignorais les caractéristiques particulières de ce dispositif. Sans être membre de l'École, je considérais la passe comme un dispositif audacieux : comment rendre compte de l'ineffable d'un désir qui se transmet en actes ? Ses effets ne suffiraient-ils pas ? Que dire de l'audace de se déplacer pour faire des entretiens pour témoigner ? Obtenir des visas, des billets, des réservations d'hôtel, organiser la famille et le cabinet... Juste pour quelques heures d'entretiens, pour être écouté ?

Dans mon cas, il s'agit de s'aventurer, pour ce que j'assume de la fonction de passeur. Je coordonne les entretiens pour entendre le témoignage en présentiel à Buenos Aires, où je me rends au Rendez-vous International. Ceci après avoir contacté une collègue du Forum portoricain, membre de l'École, qui m'a

<sup>4</sup> *Ibid.*

<sup>5</sup> *Ibid.*

informée que la fonction de passeur à laquelle je suis convoquée, découle d'une désignation de mon analyste, et que c'est le hasard qui lui donne l'élan. On peut y renoncer, mais je choisis ce qui me cause, la psychanalyse, à laquelle j'ai choisi de me consacrer, avec pas mal de résistance, je dirais plutôt beaucoup, à cause de ses questions institutionnelles ou institutionnalisées. Cela m'amène à entrer dans ce que je définirais comme une certaine opacité des membres de l'École pour traiter des questions de la passe. Cette opacité sert-elle à soutenir les surprises que l'on cherche dans le dispositif de la passe ?

Qu'est-ce qui rend les débats sur la passe et les questions qui y sont liées si passionnés ? - Je m'interroge.

Depuis le jour où j'ai reçu le message vocal du passant, je relis plusieurs fois attentivement les textes fondamentaux de l'École. La *Proposition* de Lacan me surprend par l'inédit de sa puissance du changement de l'organisation des communautés analytiques existantes. Le soutien du " contrôle ", de la " critique " et de la " mise à l'épreuve " de la question *qu'est-ce que la psychanalyse ?* qui n'a pas à être une expérience " ineffable " comme l'enseigne Lacan. Sa proposition de garantir l'éthique qui se révèle de cette question, une fois qu'elle est sérieusement formulée et posée. Sa secousse des structures figées de la psychanalyse didactique, la liberté donnée à chaque analyste de choisir avec qui aller au terme de son analyse, le mouvement donné à " l'ancien ", la mise en échec de la question des hiérarchies en préférant parler de " gradus ", la proposition d'une forme de transmission qui opère d'arrière en avant... L'invention par Lacan du dispositif de la passe ébranle !

Entre la détermination du passant et la surprise d'être convoqué à la fonction de passeuse, l'"isolement" de l'École pose question. Cinq mois après avoir entendu le témoignage de la passe, le plus un du cartel prendra contact pour fixer un rendez-vous à Paris. Je dois dire que cette rencontre à Paris n'est pas une mince surprise. Entre-temps, j'ai participé aux manifestations ouvertes de l'École sur le thème de la passe, organisées dans ce temps là encore par Zoom. J'y découvre un sujet de débat qui concerne certains qui exercent la fonction de passeur et qui n'appartiennent pas à l'École. Que le passant vienne de l'extérieur et demande à témoigner, tout comme les passeurs venus d'ailleurs est quelque chose dont Lacan avait déjà parlé mais les propositions de Lacan font toujours débat. Sans le vouloir, je suis au milieu d'eux, et il n'y a pas moyen ! Une École qui admet des passeurs et des passants qui n'appartiennent pas à l'École ou qui ont un parcours de formation dans l'École, me semble témoigner de son ouverture et de son soutien à l'invention lacanienne. Conjointement, je candidate comme déléguée du *Foro Psicoanalítico de Puerto Rico* et je fais la demande d'admission dans l'École, pendant que ne cesse de résonner ce que j'ai entendu dans le témoignage de passe et que je relis les notes des entretiens réalisés à Buenos Aires.

Je suis élue déléguée du Forum de *Puerto Rico*, dont j'assume bientôt les fonctions, en attendant l'entretien correspondant à ma demande d'admission à l'École. Cela prend du temps, durant lequel je ne doute pas, mais je me pose des questions, surtout après l'entretien d'admission pour lequel j'ai expérimenté ma consternation de passer devant un jury, comme quand j'étais à l'Université. L'admission à l'École ne se fait pas attendre, ce qui me permet, non sans obstacles, d'élaborer sur mon désarroi face à ce que j'essaie de dire avec le mot opacité. C'est de cette manière que j'entre en faisant partie de cette communauté « d'épars désassortis »

A partir de là, de ce que j'ai entendu dans les entretiens de passe, se détache une référence à la " folie " qui, dans mon écoute, résonne avec le datisme. Je m'y attarde. Dans ce que j'essaie de dire, il ne s'agit pas d'une donnée<sup>6</sup>, mais d'un datisme, un mot qui renvoie à un nom propre, celui de Datis. Ce satrape perse, qui eut son heure de gloire à la bataille de Marathon en 500 avant J.-C. Bien qu'impitoyable, il était pieux, et dans sa tentative d'utiliser la langue maternelle de ceux qu'il cherchait à envahir, il a commis des erreurs ou des fautes dans l'utilisation de mots grecs. À Athènes, où la culture était monolingue, cet étranger qui parlait grec avec un accent, des fautes ou des inflexions épurées, était mal apprécié. De là, le datisme est défini dans le Dictionnaire de la *Real Academia Española* comme « *empleo inmotivado de palabras cuyo significado se repite o esta implicito, como entrar dentro* », ("l'usage immotivé de mots dont le sens est répété

<sup>6</sup> Nous soulignons ici la différence avec le dataïsme, sur lequel Yuri Harari écrit massivement aujourd'hui dans l'actualité en référence à l'ère de l'information et aussi le philosophe coréen Chul Han, pour qui « le dataïsme est l'envers du nihilisme ».



ou sous-entendu, comme entrer dedans<sup>6</sup>).

Que dire sur le fait que la « folie » dit quelque chose de donquichottesque et de prétendre donner une fin à l'analyse en ce 21<sup>ème</sup> siècle ? Que dire de la folie de celui qui décide d'offrir un témoignage de son désir d'analyste ? Et de la folie de ceux qui prétendent l'entendre, le transmettre et le juger à partir de ce qu'ils considèrent comme étant propre au désir de l'analyste ? Comment aborder le silence de l'École, qui fait effet d'interprétation, quand il est lié à sa façon d'écouter des témoignages qui sont associés à la folie quand on la suppose une donnée, plutôt qu'un datisme ?

Dans cette logique de concepts qui nous viennent des débuts de la civilisation, je voudrais aussi m'arrêter sur le mot idiot que j'utilise dans mon titre. Dans la Grèce Antique, *-ides* renvoie au propre et *-tu* à l'action et à ses effets. En Grèce, *les idiots* étaient ceux qui ne participaient pas à la politique et aux affaires publiques, qui se consacraient à leurs propres affaires. Certains par choix- abstention, d'autres par indifférence, d'autres encore parce qu'ils se consacraient à l'*oikos* - aux affaires du foyer et à son économie, comme c'était le cas des femmes. Pour Aristote, l'homme, animal social, vivant dans *la polis*, doit participer à la démocratie, faire entendre sa voix dans l'espace public en tant que citoyen. L'*idiot*, dans la Grèce antique, posait la question de savoir si se vouer aux affaires de la famille était dû à un choix, à l'abstention, à l'indifférence ou à l'exclusion.

Aujourd'hui, alors que le mot idiot est aussi lié à l'ignorance, en raison de l'héritage du Moyen Âge, et peut-être en raison de questions religieuses, l'indifférence, l'abstention et l'exclusion se confondent. Comment penser cette indifférenciation dans les manières dont se donne la construction du commun ? Comment penser que cette construction du commun s'effectue entre ceux qui y participent et y apportent ce qui leur est propre, ce qui est à eux ? Et que dire de la naïveté et de la folie de ceux qui, allongés depuis des années sur un divan au centre de la nature, qu'est le Langage en analyse, tentent de dire en propre quelque chose sur leur désir de l'analyste ?

Dans son texte " Dé-fossiliser *lalangue* de la passe " Colette Soler écrit : " C'est que pour chaque parlant, locuteur, toujours pris par ailleurs dans un discours, ce qui importe c'est la langue qu'il choisit. Parler, c'est choisir sa langue, dans le grand stock de *Lalangue* maternelle. Or, c'est la langue que chacun parle qui loge, accueille et entretient les poussées du désir, les vibrations de l'achose et l'allant vital en jeu dans son rapport à la psychanalyse. Sur ce point, rien de plus nocif que le souhait de se faire entendre qui pousse à choisir la langue la plus commune au grand nombre<sup>7</sup>".

Comment penser une " langue la plus commune au grand nombre " ? Que dire du choix d'une langue dans le " grand stock de *Lalangue* maternelle " ? *Lalangue* maternelle, quelle est sa folie, les conséquences de son échec ou ce qu'elle abrite d'illisible ? S'agit-il d'une langue unique, remplaçable ou *inventoriée* ? Comment penser le *bénéfice d'inventaire* que l'analyse propose à la *lalangue* maternelle ? Et de là, comment aborder ce que la *lalangue* maternelle inclut ou exclut dans son "stock" ? Comment écouter l'ineffable et l'illisible de son " racisme ", quand celui-ci est pour Lacan inextirpable ?

Avec ces questions, restes de mon expérience de passeuse, ce que je peux dire aujourd'hui, c'est que dans le dispositif de la passe il s'agit de *causes et de rencontres*, entre un passant et un passeur, entre le passeur et les membres du cartel de la passe, entre chacun d'eux et chacun des membres de l'École. Dans mon cas, assumer la fonction de passeuse et écouter un témoignage de passe, c'était faire un saut dans le vide, se débarrasser du deuil et donner du mouvement à des désirs que je n'avais pas mis en perspective auparavant. Celui de me proposer comme déléguée du Forum, faire la demande pour devenir membre de l'École, et même de tenter de parler, d'écrire et de traduire mes élaborations dans une autre langue que la langue maternelle. De plus, dans les mois qui sont passés, j'ai participé à un cartel, une deuxième tentative après une première frustration, intitulé "La maternité et le désir de la femme", avec certaines des membres

\* Traduction de Sophie Rolland-Manas.

Dans le dictionnaire de l'Académie française, le datisme est défini comme : « Répétition ennuyeuse de synonymes pour exprimer la même chose ».

<sup>7</sup> C. Soler, « Dé-fossiliser *lalangue* de la passe », dans *Wunsch*, n° 23, mars 2023, Bulletin international de l'EPFCL, p.37.

de la table ronde intitulée "Chirurgies" lors du Rendez-vous international de Buenos Aires.

Dans cette table ronde à Buenos Aires, avec des collègues, nous avons proposé de réfléchir sur le corps, l'art, la jouissance, la maternité et le deuil. Ces travaux comprenaient des tentatives audacieuses de dire, même à propos d'un cas d'avortement, comme dans le cas de l'œuvre de Cecilia Randich, qui a écrit sur "*le chemin précaire du désir*". Corps, art, avortement, maternité, deuil, sexualité féminine. Des questions qui aujourd'hui sont abordées à ciel ouvert, mais qui posent néanmoins la question de la naïveté, de la folie ou de l'idiotie dans les paroles de celles qui tentent de dire ce qui est propre à leur expérience. Comment ces expériences sont-elles associées au désir de l'analyste ? - Je me le demande.

En ce sens, les discussions à cette table de Buenos Aires m'ont rappelé les élaborations de Canguilhem sur la *cure*. Et je pense ici à la cure non seulement comme le propre de l'expérience analytique, mais aussi de l'École, à la manière dont ce concept est utilisé dans le domaine de l'art, par le biais d'une coupure. Ainsi, Canguilhem, grand penseur, écrit que ce dont il s'agit dans la cure, c'est d'une " mise à l'abri " et "c'est payer en efforts le prix d'un retardement de la dégradation<sup>8</sup> ".

A partir de là, mon souhait est de poursuivre la réflexion sur les abîmes qui s'ouvrent entre la sexualité féminine et la langue maternelle, et ce que, d'un choix toujours forcé, il y a en eux. C'est une question que je considère également importante lorsqu'il s'agit d'aborder les choix de langue de la passe des Écoles. "Elle et l'Autre ", en citant le témoignage de passe que j'ai entendu, pour continuer à réfléchir sur " l'Un et l'Autre ", j'ajoute de " mon jardin ", en me rappelant de Lou Andreas Salomé.

Pour finir, je vous laisse avec une tentative de dire, avec un dessin naïf d'une illustratrice rencontrée dans un marché aux puces de Buenos Aires, et avec les mots de Lacan lors d'une séance extraordinaire de l'École belge de psychanalyse, le jour de ma naissance.



« ... enfin toutes les trouvailles de Freud, cette insistance d'une demande qui ne signifie absolument rien d'autre qu'une insatisfaction fondamentale. C'est à ça que l'analyse fait un sort ; l'analyse n'est pas définissable autrement. Il faut monter, imaginer, élucubrer autre chose, mais on s'en accomode fort bien. C'est ce qu'il montre, ce rapport bizarre qu'on appelle les lettres, les arts ; enfin on a bien isolé le phénomène et on vit avec. Ce n'est pas bête du tout la façon dont l'analyse a reconnu là les effets qualifiés de sublimation... Mais c'était quand même génial de s'apercevoir que c'était là un point d'exclusion »

Traduction : Sophie Rolland-Manas – relecture Anne-Marie Combres

<sup>8</sup> G. Canguilhem, *Écrits sur la médecine*, p.91.

## JUSQU'ICI, JE NE TE CONNAISSAIS QUE PAR OUI-DIRE<sup>1</sup>

*Glaucia Nagem de Souza*

C'est en guise de témoignage que je voudrais apporter ce que j'ai à dire. La structure de la passe est équivalente à celle du jeu du téléphone sans fil (aussi appelé le bouche à oreille ou le passe-parole). Je ne sais pas si mes collègues d'autres pays connaissent ce jeu d'enfants. La règle du jeu consiste en ce que les joueurs s'assoient les uns à côté des autres. Le premier joueur chuchote une phrase à l'oreille de son voisin. Ensuite, celui qui vient d'écouter la phrase, la chuchote à l'oreille du joueur suivant et ainsi de suite jusqu'au dernier qui lui, prononce la phrase à haute voix. La plupart du temps, la phrase prononcée à la fin est différente de celle chuchotée par le premier joueur. Toutefois, elle conserve sa sonorité.

Aujourd'hui, je suis ici telle une joueuse du jeu du téléphone. L'absence de fil nous enseigne qu'il n'y a pas de rapport entre l'une et l'autre phrase. C'est ce qui fait que la première est déformée jusqu'à ce que le son en soit extrait à la fin. Je viens pour témoigner en tant que cartellisante du cartel de la passe. Il s'agissait de ma première expérience. Deux passes, quatre passeurs, six cartellisants. Une nouveauté qui mérite d'être soulignée dans une expérience également inaugurale, puisque c'était la première fois que des cartels de la passe se réunissaient en dehors de Rencontres Nationales et Internationales, quelque part de ce côté de l'océan, au Brésil.

**Les rencontres avec les passeurs.** Dans le titre ci-dessus, je paraphrase le verset de Job en disant que Jusqu'ici, je ne connaissais la passe que par oui-dire. Maintenant que j'ai participé au cartel de la passe, quelque chose de nouveau est apparu. Nous parlons beaucoup du rôle du passeur, nous répétons la phrase « Le passeur est la passe » tel un mantra. Qu'est-ce que cela veut dire ? Dans cette expérience du cartel de la passe, quelque chose s'est éclairée pour moi. Les passeurs ne se sont pas présentés avec neutralité – une part d'eux-mêmes s'est introduite dans le témoignage. La manière avec laquelle chacun s'est présenté dans le témoignage a occupé une place dans la discussion même du cartel et a été incluse dans les conclusions données. Dans chacune d'elles, nous pouvions entendre ce qui était passé et ce qui n'était pas passé. La discussion qui a suivi les témoignages ne nous a pas seulement amenés à réfléchir sur le fait qu'il y ait eu nomination ou qu'il n'y ait pas eu nomination. Les propos de Lacan : « Le jury fonctionnant ne peut donc s'abstenir d'un travail de doctrine, au-delà de son fonctionnement de sélecteur<sup>2</sup> » sont apparus au présent. Certains points de discussion nous ont amenés à réfléchir sur ce que nous étions en train d'entendre de chaque passeur.

**Témoin d'un moment historique.** J'ai pu participer à une rencontre avec des collègues provenant de lieux différents, dans un pays d'Amérique Latine, en dehors d'un événement comme des Rencontres, des Journées ou un Symposium. C'était une rencontre spéciale. La plupart d'entre eux, sont venus au Brésil à partir de l'Europe et d'autres pays d'Amérique Latine simplement pour participer aux cartels de la passe. Ceci se faisait déjà pour les Latinos quand la rencontre se faisait en Europe. Ce que je voudrais souligner c'est qu'aussi bien « d'ici à là-bas » que « de là-bas à ici », nous voyons comment ce dispositif créé par Lacan déplace une Ecole. À chaque rencontre, des collègues de ce collège se déplacent pour former un cartel – de la passe. De nombreuses heures de voyage pour former un cartel. Une expérience disparate qui, pour la première fois, s'est tenue au Brésil.

**Une École internationale.** Ceci est observable du fait que le cartel rassemble des participants de langues différentes. Il n'y a pas – et heureusement il n'y aura pas – une langue dominante. À l'écoute des passeurs, l'exercice consistait à entendre ce qui passait à partir des langues qui étaient représentées. Ce qui m'a semblé très intéressant, c'est que nous « faisons entendre ». Par exemple, un mot a eu un effet

<sup>1</sup> Job 42:5

<sup>2</sup> Lacan J., « Proposition du 09 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'Ecole » in *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p.256.

d'interprétation trans-linguistique. C'était un mot apparu dans un rêve fait au moment des entretiens de la passe et qui a donné lieu à nomination.

Chaque cartellisant a écouté les témoignages dans sa langue natale, ce qui a en partie influencé la décision.

**Le cartel translinguistique/plurilingue.** Ce dispositif est une invention vraiment géniale. Même si le cartel, dans le dispositif de la passe, est constitué pour écouter les passeurs et déclarer la nomination ou la non-nomination, il suit toutefois les principes directeurs du dispositif du cartel. Dans les débats que nous avons eus au sein du cartel, quelque chose de l'écoute de chacun est entré en jeu. Chacun pouvant ajouter quelque chose de son écoute. Produire une réponse à la fin n'était pas le seul objectif. Il ne s'agissait pas seulement de nommer ou non, mais de penser ce que nous faisons à savoir comment nous écoutions, comment nous procédions dans l'élaboration des réponses. Tout cela dans un mouvement d'échanges. Il n'y avait pas d'attendu. Chaque rencontre avec les passeurs a suscité une certaine surprise et des questions ont été discutées.

**De Jury à Cartel.** Le changement de terme, de "Jury" à "Cartel", m'apparaît aujourd'hui plus clairement du fait de son fonctionnement qui dépasse le jugement. Du moins, dans le cartel où j'ai travaillé, tant avant qu'après l'écoute des témoignages, nous avons pu expérimenter, comme dit précédemment, le travail en cartel.

Comme nous pouvons lire dans D'Écolage, un point est apparu : l'idée de « poursuivre un travail »<sup>3</sup> – dans ce cas, s'agissant d'un cartel de la passe, le travail consiste à écouter les témoignages et à produire la conclusion sur la nomination. Concernant le travail de chacun, il est important que nous ayons une production commune à la fin : la nomination ou la non-nomination. Selon ce que j'ai pu expérimenter, cette production commune est le résultat du travail d'écoute des uns et des autres. Il ne s'agit pas d'un cartel tel qu'il a été proposé initialement ; toutefois, comme l'a commenté Brito, « le Cartel de la Passe est définitivement une singularité, qu'il ancre la clinique, l'épistémique et la politique en ses fondements, composant ainsi une Ecole de psychanalyse lacanienne. Il est la garantie unique qui permette de révéler la formation de l'analyste.»<sup>4</sup>

**Le rôle du Plus-un dans un cartel de la passe.** D'une part, la fonction est de garantir que la rencontre puisse advenir, depuis le lien avec la représentante du CRIF comme avec la Commission de Gestion du Forum jusqu'aux échanges (organisationnels) nécessaires pour que se tiennent les rencontres du cartel et celles avec les passeurs en présentiel. D'autre part, la fonction du plus-un prend place dans la discussion et le recueil des questions soulevées dans chaque passe, dans l'élaboration des réponses du cartel à chacun des passants.

Tel qu'il a été prévu dans les principes directeurs, nous comprenons que le cartel décide qui donne la réponse à chaque passant. Dans notre cartel, nous avons décidé que le plus-un informerait le passant nommé AE et qu'un autre collègue parlerait au passant n'ayant pas été nommé AE. Sur ce point, il s'agissait d'une décision analytique et non pratique puisqu'elle a démarré par un débat sur le propos de la réponse.

**L'enfile-aiguille.** Nous avons vu que pour « passer », il s'agit précisément de faire comme avec cet outil de couture qui permet de faire passer le fil dans le chas d'une aiguille, ce que nous appelons exactement en Portugais un « *passador* » (i.e. passeur). Cet instrument est un trou fait en métal permettant de faire passer le fil dans le chas d'une aiguille. Il s'agit d'un trou bordé qui permet de faire passer un fil flexible à travers un autre trou bordé. Un trou pour passer dans un autre trou. Ceci était effectif à l'écoute des passeurs. Même la non-nomination est le résultat d'un passage par les passeurs jusqu'au cartel de la passe. Ça passe à partir de ce que les passeurs expriment et amènent de leur subjectivité. Tant la nomination que la non-nomination a été décidée à l'unanimité.

<sup>3</sup> Lacan J., « *Lettre du 11 mars 1980 intitulée D'Écolage* » in *Dissolution*, 1979-1980.

<sup>4</sup> Brito Afonso M., « *Le cartel de la passe n'est pas un cartel comme les autres* » in *Wunsch 13*, Bulletin International de l'Ecole de Psychanalyse des Forums du Champ Lacanien, décembre 2012, p.72.

**Le temps.** Un élément que je voudrais mettre en lumière est que, peut-être parce que nous nous sommes réunis au cours d'une période sans événement National ou International, nous étions entièrement dédiés à la passe. Avoir le temps de parler, de penser, de discuter a été d'une grande importance pour le travail. Définitivement, notre cartel a fonctionné comme un cartel où chacun a pu travailler sur les questions qui lui semblaient importantes. Je ne peux imaginer comment serait ce travail sans ce temps. Il semblerait qu'en écoutant les passeurs, nous ayons expérimenté ce que Lacan appelle l'instant de voir<sup>5</sup>. Nous avons eu le temps pour comprendre et le moment de conclure<sup>6</sup> : « il y a eu nomination » et « il n'y a pas eu nomination ». Pour cela, il fallait du temps.

Je conclurai en disant que l'expérience du cartel de la passe ne convoque pas seulement sur le le trajet d'une cure et la possibilité qu'advienne le désir de l'analyste. Elle nous confronte également aux questions les plus délicates et les plus importantes de l'École.

*Traduction Magali Raynaud – relecture Anne-Marie Combres*

---

<sup>5</sup> Lacan, J., « *Le temps logique et l'assertion de certitude anticipée. Un nouveau sophisme.* » in *Écrits I*, Paris, Seuil, 1966.

<sup>6</sup> Lacan, J. *ibid*



JOURNÉE D'ÉCOLE  
III<sup>E</sup> CONVENTION EUROPÉENNE DE  
L'IF-EPFCL  
« IMPERATIF DU LIEN SOCIAL »  
Madrid juillet 2023





## OUVERTURE

*Mikel Plazaola*

Déjà le titre choisi pour ces Journées d'Ecole nous indique une série de points épistémiques qui demandent à être approfondis.

De différentes façons, dans les préludes, on a vu se profiler plusieurs réflexions.

Dans la présentation de cette rencontre, C. Soler montre comment le discours analytique met en relief qu'« il y a d'Un <sup>1</sup> » et comment l'expérience de ce discours met en évidence qu'il n'y a pas un tout seul- et c'est cela qui fonde la nécessité du lien social. C'est dire qu'il ne peut y avoir seulement l'Un ...sans d'autres.

L'intention, en évoquant un impératif au niveau du titre, est de cibler la nécessité du lien entre les êtres parlants, non pas au commandement...bien que parfois les exigences surmoïques dans la régulation des liens peuvent amener à confondre et à suggérer cet autre versant de l'impératif. Comme le remarque Marie-José Latour, l'impératif ne se conjugue pas à la première personne du singulier et se présente sous forme d'ordre ou de prière. Par conséquent, il est condition d'organisation d'un lien, du seul fait qu'il ne se conjugue pas.

De cette condition, il est facile de glisser vers ce que « tu dois faire », ou « ne dois pas faire », vers l'injonction de ce qui doit être et comment il faut être...pour l'autre, bien sûr.

C'est ce qui, si fréquemment, fait obstacle, sous forme de la dialectique du maître et de l'esclave, comme réel qui se met en travers, à un désir d'Ecole.

Parler de liens c'est parler de ce qui articule les « Uns » qu'il y a, aux autres, qu'il y a également.

Il y a, depuis Freud, et surtout depuis Lacan, une manière différente de questionner d'autres savoirs, ce qui constitue le lien et ce que celui-ci affecte au niveau des êtres parlants qui l'articulent.

Les civilisations essaient d'organiser avec leurs créations (lois, gouvernements, idéaux, religions, créations, art...) le lien entre les individus pour leur protection et leur subsistance, de façon à ce qu'il ne les détruise pas, ou qu'ils ne se détruisent pas entre eux.

Freud nous réveille de cet idéal et montre que dans ces formes-mêmes de régulation, édifiées par la civilisation humaine, se trouve l'origine de la force de destruction dont elles essaient de se défendre, du fait de devoir négocier au niveau des pulsions.

Lacan, pointant quelque chose d'essentiel à la psychanalyse, nous rappelle avec clairvoyance que les analystes ne sont pas libérés de ce même dilemme, dans la mesure où leurs associations se fondent sur un réel dans la formation des analystes, que celles-ci essaient systématiquement d'ignorer<sup>2</sup>.

Il est évident que dans le discours analytique le « lien » a au moins deux versants, comme le lien coupé et collé en travers dans une bande de *Möebius*. Il s'agit du lien transférentiel qui est au départ du discours analytique et du lien entre les sujets produits par ce discours. L'un est inséparable de l'autre. A minima : comment ne pas expérimenter dans les relations sociales et dans les relations entre analystes les effets d'un trajet analytique ? Au moins là aussi, sont mis en évidence les effets de la métamorphose opérée

<sup>1</sup> Dans PLIEGUES fut proposé et accepté le terme « hay d'l'uno » pour traduire *Y'a d'Un* de Lacan, qui n'a pas de traduction en espagnol.

<sup>2</sup> Lacan J., Proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'Ecole, in *Autres Ecrits*, Paris, Seuil 2001, p. 244

dans le sujet par son analyse. « A ses congénères leur incombe de « savoir » trouver... la marque » de ses aventures avec le désir de savoir sur le réel...<sup>3</sup>

Une forme spécifique de lien est le fondement instrumental de la formation des analystes. Même si, comme le rappelle Sophie Rolland dans son prélude, il s'agit d'une pratique qui se fonde sur un mode très particulier du lien, dans lequel l'un d'entre eux y est, sans être présent, et conduit l'autre à la solitude de la différence absolue.

Solitude absolue de laquelle, cependant, on revient pour faire des liens, peut-être d'une autre manière.

Une autre manière pour autant qu'il s'agit du produit d'une métamorphose, « transfiguration » rappelle Christophe Charles, dans laquelle transparait le plus intime de chacun, dévoilement fugace d'un réel, celui de la division subjective radicale, qui conduit à une modalité « transfigurée » de relation où le réel a été touché à un moment quelconque.

Colette Soler remarque aussi, dans le texte de présentation, que ceux qui font un trajet analytique, sauf exceptions, ne se désintéressent pas du discours analytique, ils changent seulement de place à l'intérieur de celui-ci.

En ce sens, dans plusieurs témoignages écrits d'A. E. (Wunsch) on peut lire qu'à un moment donné, vers la fin, on expérimente la possibilité de se consacrer à quelque chose qui n'a rien à voir avec la psychanalyse, mais on opte - c'est-à-dire qu'il y a un choix non exempt de la poussée d'un désir « inédit » - pour continuer dans ce discours.

Ce fait soutient et perpétue le discours analytique : on a commencé avec un lien très particulier, on opte pour continuer sur un mode très particulier dans ce lien, et on fonctionne...comme on peut.

Précisément c'est ce qui fait subsister le discours analytique. Du coup, ce qui est impératif c'est la nécessité d'un lien pour que ce discours perdure. Un lien qui puisse aller au-delà d'un discours religieux, comme le propose, sous forme de question, Bernard Toboul.

Mais, malgré la métamorphose à quoi conduit le trajet analytique, il faut supposer que nous nous ne laissons pas d'être des humains, d'être des sujets parlants, et par conséquent sujets à la limite et à l'équivoque, c'est à dire au malentendu et fréquemment au conflit.

En outre, on a signalé, à diverses occasions, l'effet dans la singularité du trajet et, par conséquent, l'effet dans le lien entre les singularités (les épars désassortis) ...c'est pourquoi il n'y a pas seulement le réel touché par chacun dans chaque cure, il y a la rencontre avec les effets du réel dans le lien avec les autres. J'entends ainsi le réel sur lequel se fondent les institutions...<sup>4</sup>

Dans cette Rencontre, nous avons la chance de compter sur quatre exposés de collègues nommés AE récemment. C'est facile, ça veut dire, il faut le rappeler bien que ce soit évident, que nous pourrions écouter quelque chose sur les conséquences produites dans les sujets qui ont fait la passe et se sont détachés des avatars d'un lien fondamental, le lien analytique. C'est ce que cette passe a produit comme effet à dire. Dire qui a été écouté dans un lien particulier avec deux passeurs, et écouté à son tour par un groupe, un cartel, dans un lien non moins particulier.

Cartel entendu, selon la proposition de Manel Rebollo, comme un instrument qui peut produire comme effet possible, une libidinisation de la transmission de la psychanalyse. C'est particulièrement imagé si

<sup>3</sup> Lacan J., Note italienne" (1973), in *Autres écrits*, Paris Seuil 2001, p.308

<sup>4</sup> Lacan J., (1967) Op. Cit. pp. 244

nous entendons la transmission comme un effet de résonance, tel que le produisent les instruments de musique à cordes, sans que nécessairement il y ait contact.

Ce qui est épistémique ne va pas sans ce qui peut se dire d'une expérience singulière et l'Ecole qui offre le dispositif, essaie de recueillir et d'apprendre, de ces expériences, ce qui peut être dit.

Expérience d'une curieuse transmission qui réussit quand, éventuellement, elle touche, fait résonner, ce qui ne peut pas se dire.

Lien transférentiel, lien avec les passeurs, lien avec le cartel de la passe, lien institutionnel, lien avec les collègues, au moins cinq formes singulières d'un lien social qui, dans notre Champ, se structurent autour du réel, ...l'impossible..., l'indicible..., le non symbolisable..., ce qui se met en travers..., ou au moins, le prend en compte et essaie de pouvoir en dire quelque chose.

Un réel qui traverse tout lien que nous sollicitons et qui a ses effets.

Quel abord de ces effets du réel ?

Si de la passe on attend que les passants rendent compte des problèmes cruciaux, aux points vifs où ils en sont pour la psychanalyse<sup>5</sup>...

L'Ecole, avec ces rencontres, cette année la troisième, met en œuvre toutes ses ressources : l'échange d'expériences, idées et débats autour des questions soulevées par la psychanalyse.

Très opportuns et bienvenus sont ces présentations et exposés des expériences de cette IIIème rencontre d'Ecole.

- Opportuns parce que, bien que ce soit habituel, nous traversons des moments de crise assez sérieuse.
- Bienvenus parce que peut-être peuvent-ils aider à ouvrir quelque voie d'abord de ce réel que nous sommes en train d'expérimenter, si intensément, dans notre contexte.

*Traduction : Lina Puig relu par Anne-Marie Combres*

---

<sup>5</sup> Lacan J., Proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'Ecole, in *Autres Ecrits*, Paris, Seuil 2001, p. 244

1<sup>ÈRE</sup> TABLE

## DÉCOLLÉE

Elynes Barros Lima  
Par la fonction AE

« Un jour, on a demandé à ma grand-mère Dezanove (Dix-Neuf) ce qu'était la poésie.  
Au début, elle resta longtemps silencieuse, puis ils pensèrent qu'elle n'avait pas de réponse.  
Mais ensuite elle a dit : la poésie n'est pas la pluie, c'est le bruit de la pluie. »  
Ondjaki

Bonjour à tous. Je tiens à remercier mes collègues français et espagnols du précédent CIG (Collège international de la garantie) de m'avoir invitée à m'adresser à vous ici, en votre présence.

J'ai rédigé une version de mon texte en français, une langue que j'étudie, afin de faciliter la compréhension de certains termes que je vais employer. Il y a pourtant des mots difficiles à traduire, vous le savez, je dis difficiles à traduire tant dans leur signification que dans leur phonétique. Quand on transpose le sens d'un mot d'une langue à une autre, on perd quelque chose soit du sens, soit de la sonorité, soit les deux à la fois. Vous suivrez donc la lecture en français, mais je parlerai en portugais, pour que quelque chose de ma langue résonne.

Il y a déjà là quelque chose de ce que je vais essayer de vous transmettre ici aujourd'hui à travers mon témoignage.

Dans le *Séminaire XXIII, Le Sinthome*, Lacan pose une question : « qu'est-ce qui se passe quand quelque chose arrive à quelqu'un par suite d'une faute ? » Il ajoute : « Ce que nous apprend en effet la psychanalyse, c'est qu'une faute ne se produit jamais par hasard. [...] S'il y a un inconscient, la faute tend à vouloir exprimer quelque chose, qui n'est pas seulement que le sujet sait, puisque le sujet réside dans cette division même que je vous ai représentée en son temps par le rapport d'un signifiant à un autre signifiant<sup>1</sup>. »

L'inconscient est fondé sur une faute.

Je ne pourrai pas, évidemment, vous parler de cette première inscription. Mais mon point de départ se situe dans un second temps, à partir d'une relecture, à l'âge de 7 ans, d'un événement survenu à l'âge de 5 ans, où ont surgi angoisse, inhibition et symptôme, dans cet ordre. C'est du moins ainsi que j'articule ce qui s'est passé dans mon cas.

Je dis que mon point de départ se situe dans un second temps, car c'est à travers l'angoisse vécue dans un troisième temps que j'ai fait l'expérience de la séparation avec l'Autre qui s'était déjà présentée dans un second temps. Mais ce n'est que bien des années plus tard, dans l'analyse, que j'ai nommé cette sensation de mort imminente comme étant de l'angoisse. Ce qui s'est passé dans cette deuxième période, je l'ai nommé « abus », « péché », comme conséquence de ce qui s'était passé avec ma sœur dans le troisième temps.

<sup>1</sup> J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XXIII, Le Sinthome*, Paris, Seuil, 2005, p. 148.

Une faute est comme un laps et, dans cet *espace de temps* où se produit la faute, le sujet tente de se faire représenter et de faire face à sa division subjective. Le point de départ de tout sujet est donc une faille et j'ai répondu à cette faille par deux noms : « sœur Elynes » (*irmã Elynes*).

« Sœur Elynes » a supporté cette faille de diverses manières. J'étais la *mana* (frangine), nom donné par l'Autre pour accueillir la sœur de deux ans ma cadette. La sœur inaugurerait donc ce lien familial et me donnait en même temps une place. Il y avait aussi un sens religieux, car je suis née dans une famille protestante. Cela a servi aussi à masquer la faille révélée par la rencontre sexuelle *trou-matisante* de l'enfance.

C'est à cause d'une faille que j'ai cherché de l'aide, d'abord une faille dans l'autre. Et je dis que « j'ai cherché de l'aide » parce que je ne savais pas que la personne à qui j'adressais cette demande était analyste. J'étais moi-même diplômée en psychologie, mais j'avais pris une autre voie que celle de la clinique à cause de l'inhibition, de l'angoisse et du symptôme.

J'ai pris rendez-vous avec celle qui allait être ma première analyste – il y en a eu trois – mais, avant de m'y rendre, j'ai appris qu'elle allait faire une conférence ; je suis allée l'écouter pour savoir un minimum sur elle. À vrai dire, je ne me souviens de rien de ce qui a été dit cet après-midi-là, je ne me souviens même pas du sujet de la conférence, mais au milieu de son exposé, elle a fait un lapsus : « Freud parlait... de sexe ; non, je suis désolée, j'allais dire... Mais si, Freud parlait de sexe. »

Dans ce premier temps de l'analyse, le traumatisme sexuel s'actualise dans le transfert. Le passé s'est rendu présent à travers ce lapsus, cette faille, et la faille concernait le sexuel.

Mais je ne savais rien de tout ça ou je ne voulais rien savoir de tout ça, malgré un rêve qui a marqué mon entrée en analyse apportant les coordonnées de ce qui était en jeu :

*Je rêve qu'une petite fille marche seule dans la rue. Elle se rend compte qu'un homme et une femme – qui semblent être ses parents – la poursuivent avec des bâtons (paus) pour la battre/frapper. Elle entre dans une maison pour se cacher, mais elle commence à accoucher. Une bête est née, une sorte de crevette.*

Ce rêve marque aussi mon déménagement de Petrolina (ville située dans le sertão de Pernambuco) à Fortaleza et le début de ma deuxième tranche d'analyse avec une autre analyste. La collègue qui me l'avait recommandée avait dit : « Elle est freudienne », le sexuel restait donc à l'ordre du jour.

C'est à cette époque que je me suis autorisée à recevoir des patients, en raison des effets de cette découverte de l'inconscient en moi. C'est aussi à cette époque que j'ai rencontré et que je suis devenue membre du Forum de Fortaleza et de l'École de Psychanalyse des Forums du Champ lacanien.

Cependant, ce n'est que dans une troisième tranche d'analyse que j'ai pu mieux situer ma question.

« **Décollée** (*descolada*) » – c'est le mot qui a inauguré une série et qui a eu un effet signifiant grâce à l'interprétation de l'analyste :

Dès les premières séances, j'avais dit : « Je voudrais être décollé, une fille décollée (*cool*). » Cette demande était liée (mais pas seulement) à une scène de mon adolescence au cours de laquelle j'avais perdu mon premier flirt pour une « fille française décollée (*cool*) ». Mais j'ignorais ce rapport, et elle, l'analyste, encore moins. À cette « rencontre ratée à l'adolescence », elle a répondu d'une manière encore plus décollée (*cool*) :

« **D'École** ? (*D'Escola* ?) », a-t-elle répondu en interprétant la demande et produisant une énigme : qu'est-ce que cela veut dire ?

Dans cette analyse, au fil des années, un frayage s'est révélé par l'insistance du dire, décanté des tours et détours autour des dits : *destroços* (débris), *descaminho* (déviation), *desentoada* (celle qui chante faux), dissidente (*dissidente*), *descrente* (incroyante), *descompleta* (incomplète) – ces mots, au-delà de la tentative d'explication par leur contraire, ont gardé une relation avec l'envers assonnant de décollée.

Dans son *Séminaire XVII*, Lacan dit qu'il démontrera ce qu'est un envers : « envers » assone avec « vérité ».

« L'assonance est une figure de style, de son ou d'harmonie, caractérisée par la répétition de voyelles, de manière à produire un son propre aux textes poétiques<sup>2</sup>. »

Je me demandais étourdie – « *L'étourdit* » –, qu'est-ce que signifiait ce frayage assonant ? Sur quoi insistait-il ? Où m'emmenait-il ? Dans quelle direction ?

Lacan commence sa *Troisième* en jouant de l'équivoque du sens et avec l'assonance ou la répétition, l'insistance, en disant que *La Troisième* revient comme un **disque**, où **dit-ce-que** le **discours de Rome** et, en injectant des onomatopées dans *lalangue*, il met en évidence le « **urdrome** ». Il saisit ainsi l'occasion pour placer la voix dans la catégorie des quatre objets dits petit *a* et, par l'opération signifiante, la vide de toute substance, et par les effets de métonymie la libère. La libérer du ronronnement qui est jouissance, la « jouissance du chat », mais qui s'applique très bien au disque rayé de la répétition.

Par l'opération du signifiant – envers assonant – quelque chose peut être entendu au-delà de l'histoire racontée et redite, pointant vers un hors-sens orienté par la névrose. Lacan dit, dans l'*Ouverture de la Section clinique*, que « La langue, à peu près quelle qu'elle soit, c'est du chewing-gum. L'inouï, c'est qu'elle garde ses trucs. Ils sont rendus indéfinissables par le fait qu'on l'appelle le langage, et c'est pourquoi je me suis permis de dire que l'inconscient était structuré comme un langage<sup>3</sup>. »

Les effets de cette désorientation sur la névrose ont produit un rêve en analyse :

*Je rêve que 'Rede Globo' (une grande chaîne de télévision brésilienne) diffuse un reportage : Une scène d'abus sexuel dans la rue est transmise en temps réel dans le reportage. Dans le coin gauche de l'écran, un mendiant vêtu de haillons est appuyé derrière une colonne où se trouve quelqu'un ; je me demande alors : les gens, peuvent-ils dire qu'il s'agit d'un abus ?*

À partir de ce rêve s'est produit pour moi un passage de *La* version, aversion aux versions, un passage de la recherche de la vérité à la vérité comme savoir, et une question se pose : Puis-je savoir ?

Parlant des conséquences de ce passage lors d'une séance, l'analyste m'interrompt et me dit en sortant : « sœur Elynes » (*irmã Elynes*).

C'était précisément la « sœur » (*irmã*) qui soutenait Elynes depuis toujours, d'aussi loin que je me souviens. Malgré les plaintes qu'elle avait formulées à l'égard de ces noms –*mana* (frangine) ou « sœur Elynes » (*irmã Elynes*), ils lui sonnaient familiers. Cependant, l'entendre de la bouche de l'analyste **d'école/décollée**, il lui semblait que ce n'était pas un nom connu, qu'il y avait une coupure, une possibilité de séparation entre « sœur » et Elynes.

Dans cet intervalle, il se passe quelque chose de semblable à ce que décrit Maurice Blanchot dans *Thomas l'Obscur* : « [...] ce qui lui sembla être un mot, mais qui ressemblait plutôt à un rat gigantesque, aux yeux perçants, aux dents pures et qui était une bête toute puissante. En la voyant à quelques pouces de son visage, il ne put échapper au désir de la dévorer, de l'amener à l'intimité la plus profonde avec soi. Il se jeta sur elle et, lui enfonçant les ongles dans les entrailles, chercha à la faire sienne. [...] Mais la lutte avec l'affreuse bête qui s'était enfin révélée d'une dignité, d'une magnificence incomparable, dura un temps qu'on ne put mesurer<sup>4</sup>. »

Cette lutte menée entre le sujet et le mot, le mot qui manque – puisqu'on ne peut pas tout dire du sujet –, mais qui insiste dans la tentative de le représenter, ce mot n'y parvient pas, tout comme dans l'ensemble de ce que nous appelons « langage ». Ce mot, désormais détaché de son lieu, séparé du sujet, acquiert ce statut effrayant.

Cette séparation a produit un rêve très curieux, révélant le sens et la jouissance dans la faille de la construction fantasmatique :

*Je rêve que je franchis la porte d'entrée d'une maison et que je marche sur le côté. Il y a un trou dans le mur de la maison qui s'ouvre sur une chambre, comme si elle avait été impactée par une bombe. Je regarde par le trou et je vois trois enfants*

<sup>2</sup> In: Assonância: o que é, exemplos, assonância X aliteração - Português (portugues.com.br), recherche du 14/05/2023, 10h.

<sup>3</sup> J. Lacan, « Ouverture de la Section clinique », *Ornicar ?*, n° 9, 1977, p. 9.

<sup>4</sup> M. Blanchot, *Thomas, l'obscur*, apud. J. Lacan, *Le Séminaire IX, L'Identification*, inédit, leçon du 27 juin 1962, éd. ALI, p. 414.

*allongés sur un lit, les corps à vif. Je pouvais voir leurs cœurs battre et leurs tripes bouger. Terrifiée, je me demande : qui a fait ça?! Je regarde la porte arrière de la maison et je vois le Grand Méchant Loup ; je suppose que c'était lui. Je cours vers la voiture pour m'échapper, mais quand je passe tout près du portail où il se trouve je vois que derrière le Grand Méchant Loup se trouve Mamie. Je pense qu'ils sont ensemble dans le coup ! Je monte dans la voiture et vois mon mari assis, insouciant, sur le balcon de la maison, je lui fais signe de s'enfuir, j'essaie de lui expliquer que le Grand Méchant Loup et Mamie sont là, mais il rit et ignore ce que j'essaie de lui dire.*

« Qu'on dise reste oublié derrière ce qui se dit dans ce qui s'entend<sup>5</sup>. » Voici ce que l'opération de dire sur le dit a produit :

La peur du mal, qui faisait apparition sous la forme d'animaux et de bêtes effrayants dans les rêves ou même dans la vie quotidienne, a trouvé son expression singulière dans le Grand Méchant Loup. Qui n'a jamais eu peur du Grand Méchant Loup ? Le mal était aussi associé à grand-mère, qui ne se souciait que de sa petite sœur, « la sainte » selon elle. C'est d'ailleurs parce qu'elle appelait ma sœur « sainte », que je supposais que le contraire m'était réservé.

Mais la sortie de l'impasse de la névrose, la séparation nécessaire, ne se ferait pas par l'affirmation du contraire. Il fallait une dépossession de l'Autre et un exorcisme de la « sœur » pour que le corps puisse faire résonner le dire : « [...] les pulsions, c'est l'écho dans le corps du fait qu'il y a un dire<sup>6</sup> ».

La « sortie par le contraire » – le contraire qui se déduit du frayage signifiant – répondrait peut-être à une position éthique, le passage de l'éthique à la « *po-étique* » – celle qui prend en compte le signifiant comme cause de jouissance – m'a fait faire un troisième tour, un tour supplémentaire pour consentir à une position de distinction, de délicatesse, de subtilité.

*Je rêve que je fais deux séances avec l'analyste, vendredi et samedi. Samedi après-midi, je vais au cabinet pour payer, mais je me rends compte que je pourrais faire un virement bancaire. L'analyste me dit (dans le rêve), pourquoi ne pas payer ce qui reste de lien avec votre analyse ?*

Ma mère s'est rompu les ligaments de l'épaule, et sans possibilité de bouger les bras, a besoin de quelqu'un pour l'aider dans ses besoins basiques. Je parle en analyse de ma difficulté avec le bassin (en portugais, *aparadeira*), l'analyste demande : « qu'est-ce que c'est ? » Je réponds : c'est un truc qu'on met (*mete*) entre les jambes pour recueillir l'urine (les déchets). Elle répond/interprète : « mettre ? »

L'effet que cette interprétation a produit en moi a provoqué une déviation de la route, un changement de destination, un passage de celle qui soutient, qui étaye – la sœur ! – à celle qui s'implique, entrevoyant une possibilité de TRANSMETTRE.

Mais j'étais en deuil, l'inconsistance du sujet supposé savoir s'était déjà manifestée dans diverses situations. J'avais déjà fait l'expérience que l'Autre faillit, qu'il y a du manque, et les pertes successives vécues à ce moment-là – le décès de ma grand-mère, le décès de mon beau-père, le deuil de mon mari pour son père et sa propre maladie (il était atteint d'une méningite) – faisaient chœur avec mon propre deuil et m'arrêtaient à ce moment-là en m'empêchant de voir cette possibilité – TRANSMETTRE. Que puis-je encore perdre ?

Il s'agissait de consentir à la solitude, la solitude du « il n'y a pas de rapport sexuel », de la faille ouverte par l'inconscient, actualisée dans mon expérience à l'âge de 7 ans, comme dans le rêve rapporté par le patient de Freud : « père, ne vois-tu pas que je brûle ? » :

« – Papa, je voulais dire... »

« – Attends, après match... »

L'Autre ne vient pas en aide, il ne répond pas. Non pas parce qu'il ne veut pas ; il y a une impossibilité logique – il ne sait pas.

<sup>5</sup> J. Lacan, « L'étourdit », *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 449.

<sup>6</sup> J. Lacan, *Le Séminaire*, Livre XXIII, *Le Sinthome*, op. cit., p. 17.

J'ai voyagé pour faire mes séances en présentiel.

J'ai trouvé un défaut, une « faille », dans les touches où l'on tape le code pour entrer dans le cabinet de l'analyste. Je n'arrivais pas à entrer et j'ai envoyé un message lui demandant de m'ouvrir la porte. Elle a appuyé sur le bouton et a ouvert la porte. Lors de la séance suivante, quelques heures plus tard, c'était à nouveau le cas. Craignant la déranger, j'ai décidé d'attendre que quelqu'un sorte.

Lors d'une autre séance, alors que j'attendais le départ de quelqu'un, un jeune homme est arrivé et s'est mis à taper le code. Avant que je puisse finir de dire que le clavier était défectueux, la porte s'est ouverte ; il m'a regardé d'un air méfiant et est entré dans le cabinet. Je suis entrée derrière lui.

Entre deux sessions, je suis allée voir l'exposition *Amazônia*, de Sebastião Salgado. Ce fut précisément là, en Amazonie, que s'était déroulée l'histoire de ma sœur, lorsque j'avais 7 ans. En me promenant parmi les photographies représentant toute l'exubérance de la forêt, je me suis rendu compte que « l'impression du négatif » de ce qui s'était passé avait effacé le reste des choses que j'avais vécues là-bas dans mon enfance. C'est alors qu'une question m'est venue à l'esprit : Qu'est-ce qui m'a fait chercher cette analyste ?

Je retourne au cabinet de l'analyste pour le lui dire, poussée par ce nouveau savoir issu du « *reste de lien avec votre analyse* », je tape le code sans réfléchir et quand le portail s'ouvre, je me mets à rire. En entrant dans la salle d'attente, elle ouvre la porte du cabinet et je lui dis : « Vous ne savez pas ce qui s'est passé, j'ai ouvert le portail toute seule ». Nous rions de ce *l'esp d'un laps*.

Dans cette séance, j'ai encore essayé de reprendre quelque chose comme "si vous saviez d'où je viens..." Mais quand je l'ai dit, cela sonnait complètement dénué de sens, sans raison

« *Quand l'esp d'un laps, soit [...] : l'espace d'un lapsus, n'a plus aucune portée de sens (ou interprétation), alors seulement on est sûr qu'on est dans l'inconscient. On le sait, soit.* »

On ne peut atteindre l'esp d'un laps qu'en expérimentant en soi cette réduction/déduction logique et en tirant de son frayage signifiant la distinction, le hors de la série.

L'expérience du réel, à travers le dire de l'interprétation qui touche le corps, a ouvert ce que, dans la topologie des nœuds, nous appelons « le vrai trou » et qui se situe entre le réel et l'imaginaire dans le nœud aplati. Le vrai trou est le lieu où se révèle qu'il n'y a pas d'Autre de l'Autre<sup>8</sup>. C'est peut-être pourquoi, à la fin de cette séance, une impressionnante légèreté s'est emparée de mon corps, comme si le vent pouvait le traverser.

Lacan demande à la fin du *Séminaire XIX*, « ...ou pire » : « [...] qu'est-ce qui nous lie à celui avec qui nous nous embarquons, franchie la première appréhension du corps ? » Avant de répondre à cette question, il en pose une autre : « de qui sommes-nous les frères ? » Le mot « frère » va présentifier le discours analytique dans la mesure où il sert à faire surgir le barda familial et à le traiter. En fait, répond Lacan, nous sommes frères dans la mesure où nous sommes « les fils du discours », dont l'effet est l'objet *a*<sup>9</sup>.

La nouveauté de cette cure a été, selon moi, d'avoir entrepris tout ce processus de séparation sans rompre les liens. Presque rien n'a changé et presque tout semble avoir changé ! Il est évident que les liens étaient à refaire, qu'il fallait nouer ces relations d'une autre manière.

Ce nouveau nouage n'a été possible qu'après avoir cerné ma cause.

L'un des effets de cette fin par l'envers, je pourrais la nommer « liberté **désorientée** », c'est-à-dire que l'orientation n'est plus au service de l'écriture fantasmatique soutenue par la sœur, ainsi que de supporter sans panique l'apparition des « bêtes effrayantes » de chaque patient sans être moi-même effrayée, c'est-à-dire d'être présente quand c'est nécessaire.

<sup>7</sup> J. Lacan, « Préface à l'édition anglaise du *Séminaire XI* », *Autres écrits*, op. cit., p. 571.

<sup>8</sup> Cf. J. Lacan, *Le Séminaire*, Livre XXIII, *Le Sinthome*, op. cit., p. 134.

<sup>9</sup> J. Lacan, *Le Séminaire*, Livre XIX, *...ou pire*, Paris, Seuil, 2011, p. 234-235.



Cette fin a également eu des conséquences sur ma relation à l'École. On est passé de « l'inhibition aliénante », qui était une tentative de relation avec les collègues comme s'ils étaient tous mes « frères dans la foi », à la reconnaissance des différences : nous sommes des « fils du discours ».

Je me suis souvenue, pour conclure, des mots de Blanchot : « la communauté n'a pas à s'extasier, ni à dissoudre les éléments qui la composent en une unité surélevée qui se supprimerait elle-même, en même temps qu'elle s'annulerait comme communauté. La communauté n'est pas pour autant la simple mise en commun [...] », mais « maintenir le partage de 'quelque chose' qui précisément semble s'être toujours déjà soustrait à la possibilité d'être considéré comme part à un partage : parole, silence<sup>10</sup>. »

Chaque nomination d'AE, je crois, est l'occasion de reprendre le dire de Freud selon Lacan – « il n'y a pas de rapport sexuel » –, de présenter l'École comme une communauté où l'on peut partager ce qui n'est pas commun.

Je vous remercie.

*Tradução: Elynes Barros Lima*

*Revisão: Elisabete Thamer*

## **« L'IMPERATIF DE LA SOLITUDE : SATISFACTIONS ÉPISTEMIQUES, ENTHOUSIASME ÉPHÉMÈRE »**

*Anastasia Tzavidopoulou*

L'être parlant est toujours seul, il s'agit de sa condition structurale. Que l'autre existe en tant que petit autre ou qu'il n'existe pas en tant que grand Autre – même si le sujet tend toujours à l'incarner –, l'affect de la solitude est sa marque en tant que marque du langage ; le malentendu en serait son expression, malentendu qui porte sur la jouissance.

« Le *je* n'est pas un être, c'est un supposé à ce qui parle. Ce qui parle n'a à faire qu'avec la solitude <sup>1</sup> », cette expression est de Lacan. Le « je » du parlêtre, le « je qui parle », « sujet du verbe <sup>2</sup> », est un « je » solitaire qui cherche désespérément l'Autre et sa garantie. L'expérience analytique témoigne de cette position propre au sujet parlant. Cette solitude est rencontrée, et je dirais même vécue, *dans* la cure. D'abord côté analysant, là où le « je » se heurte à la chute des idéaux, à l'illusion de l'amour transférentiel, au pas de rapport et au constat du « Y a de l'Un ». Mais aussi côté analyste dans la mesure où la garantie de l'acte reste suspendue et vérifiée qu'après- coup, dans la mesure où l'analyste lui-même est frappé par le « désêtre ».

Si donc l'être parlant est structurellement seul et si l'expérience analytique nous fait rencontrer ou encore vivre cette solitude – et les autres affects qui l'accompagnent en témoignent – la passe, par son dispositif même, l'incarne mais aussi la dépasse, je dirais même la sublime. Elle l'incarne dans la mesure où elle démontre sa solidité là où le sujet analysant qui se présente au dispositif à un moment temporel spécifique, se confronte, seul, à un impératif subjectif qui ne prend pas en compte les circonstances de la réalité ; et elle la dépasse car elle suppose une adresse. Cet impératif prendrait la forme d'une écriture, ou plutôt d'un écrit, je complète la phrase de Lacan : « Ce qui parle n'a à faire qu'avec la solitude, sur le point du

<sup>10</sup> M. Blanchot, *La Communauté inavouable*, Paris, Les Éditions de Minuit, 1984, p. 19.

<sup>1</sup> J. Lacan, *Le Séminaire, livre XX, Encore*, Paris, Seuil, 1975, p. 109.

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 108.

rapport que je ne puis définir qu'à dire comme je l'ai fait qu'il ne peut pas s'écrire. Cette solitude, elle, de rupture du savoir, non seulement elle peut s'écrire, mais elle est même ce qui s'écrit *par excellence*, car elle est ce qui d'une rupture de l'être laisse trace<sup>3</sup> ». Solitude de rupture de l'être et aussi de rupture du savoir, savoir *interdit* souligne Lacan à condition de l'écrire convenablement, c'est-à-dire *inter-dit*, dit entre les mots<sup>4</sup>. Ce dit entre les mots se confronte à la limite du savoir inconscient : solitude de rupture du savoir. C'est cette solitude qui s'écrit *par excellence* à l'endroit de l'absence du rapport.

Est-ce là que nous nous offrons une solution ? Quelle réponse à cet impératif de la solitude sinon l'impératif du lien social ?

Il s'agit d'un impératif qui s'impose, celui de la solitude qui « *peut s'écrire* » même si le verbe « pouvoir » ne renvoie pas à un impératif. Cette solitude qui s'écrit vient là où le savoir inconscient ne donne plus la réplique, et elle vient en tant que « trace où se lit un effet de langage<sup>5</sup> ». Je laisse l'équivoque lit/lie (du verbe lire ou du verbe lier). C'est la suite logique qui aboutit à l'impératif d'un questionnement et dont l'écrit est second mais nécessaire. « L'écrit n'est pas premier mais *second* [nous dit Lacan] par rapport à toute fonction du langage, et néanmoins sans l'écrit, il n'est d'aucune façon possible de *revenir* questionner ce qui résulte au premier chef de l'effet de langage comme tel<sup>6</sup> ». Cet écrit de l'ordre logique, pas possible sans le langage, vient à l'endroit de la limite de la parole et du savoir inconscient avec cette forme qui peut soutenir un paradoxe, une aporie et surtout une singularité. Le fantasme, seule affaire du sujet, sous la forme de son écrit, en serait le paradigme.

Lacan dans sa « Proposition » de 1967 évoque que la passe « se forme du modèle du trait d'esprit, du rôle de la *dritte Person*<sup>7</sup> ». Dans la suite de Freud, Lacan souligne la troisième personne à qui s'adresse le *Witz*, et à préciser : « Il n'y a pas de trait d'esprit *solitaire*<sup>8</sup> ». Le trait d'esprit ne se réalise que quand la *dritte Person* perçoit le « peu de sens » et authentifie-le « pas de sens » avec l'équivoque du « pas » que la langue française nous fait entendre. La passe, modèle du trait d'esprit dans sa fonction d'éclair, modèle d'un sens « au-delà de ce qui reste inachevé<sup>9</sup> », serait le modèle d'un lien avec parfois même la production d'un rire pas forcément de l'ordre du comique.

Il s'agit, dans le dispositif analytique, de deux mouvements. Du mouvement de la solitude qui concerne notre rapport au savoir inconscient et ses limites vers celle qui s'adresse, qui se communique, d'abord à un dispositif et par conséquent à une École. Et aussi d'un mouvement qui concerne l'écrit. La solitude s'écrit et tient dans une formule, une lettre qui est propre au sujet analysé ; cette solitude qui s'écrit est une forme d'impératif, qui demande *aussi* une adresse, elle demande d'être communiquée, entendue et reçue même si nous ne savons pas ce qui viendra remplir cette communication<sup>10</sup>.

Mais il y aurait aussi un troisième mouvement, celui qui marque le passage à l'analyste et par conséquent la position de l'analyste qui nécessite « une expérience dont on ne sait pas même répondre ». Si on suit Lacan dans son *Discours à l'École freudienne de Paris* l'« être seul » du psychanalyste couvre le « être le seul » et devient l'accompagnateur de la solitude<sup>11</sup>.

<sup>3</sup> *Ibid.*, p. 109.

<sup>4</sup> *Ibid.*, p. 108.

<sup>5</sup> *Ibid.*, p. 110.

<sup>6</sup> J. Lacan, *Le Séminaire, livre XVIII, D un discours qui ne serait pas du semblant*, Paris, Seuil, 2006, p. 64.

<sup>7</sup> J. Lacan, « *Discours à l'École freudienne de Paris* », *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 265.

<sup>8</sup> J. Lacan, *Le Séminaire, livre V, Les formations de l'inconscient*, Paris, Seuil, 1998, p. 97.

<sup>9</sup> *Ibid.*, p. 98.

<sup>10</sup> *Ibid.*, p. 103.

<sup>11</sup> J. Lacan, « *Discours à l'École freudienne de Paris* », *op. cit.*, p. 262 : « Je ne peux faire mieux pour honorer les *non licet* que j'ai recueillis que d'introduire l'éclusion prise d'un drôle de biais, à partir de cet "être le seul" dont on se donne les gants d'y saluer l'infatuation la plus commune en médecine, non pas même pour le couvrir de l' "être seul", qui, pour le psychanalyste, est bien le pas dont il entre en son office chaque matin, ce qui serait déjà abusif, mais pour, de cet être le seul, justifier le mirage à en faire le chaperon de cette solitude ».

S'il n'y a pas d'« homosémie » entre « être seul » et « être le seul », il y aurait une dialectique à entendre. Car l'analyste s'il est le seul pour l'analysant, le seul à porter le transfert et l'amour au savoir, le seul objet, il est aussi seul face à son acte, seul à être frappé par le « désêtre ». Mais comme Sophie Rolland-Manas le signale dans son prélude, il n'est pas seul à être le seul, un lien s'impose.

Le sujet analysé passé notamment par le dispositif de la passe et devenu analyste, « produit de son expérience », ayant mesuré sa singularité, ayant signé l'écrit de sa solitude là où le savoir fait défaut, et ayant expérimenté la solitude de l'acte analytique est amené à suivre un destin, celui du lien et ceci dans une École de psychanalyse. Suivre un destin, c'est ainsi que j'entends l'impératif du lien : en tant qu'École mais toujours dans le sens antique du terme, École-refuge, σχολή, à entendre aussi dans une certaine suspension temporelle, comme une trêve, un répit. Est-ce dans ce lieu où le sujet analysé passé à l'analyste viendrait déposer sa solitude, *non pas comme affect mais comme écrit*, sous une formule qui lui est propre et singulière ? Cette *sublimation* de la solitude est soutenue par quelques satisfactions épistémiques inédites, et parfois aussi elle est soutenue par un enthousiasme, quoi qu'éphémère. Cette sublimation de la solitude soutiendrait-elle un narcissisme qui ferait impérativement lien malgré tous les désaccords, les différends ou même les divergences qu'un lien social implique ? Ceci nous amène à se poser une question : un analyste pourrait-il soutenir son acte et orienter l'inconscient, seule politique, sans lien à une École ?

## POLITIQUE DE L'INCONSCIENT

*Bernard Toboul*

*« Le lien social n'est réel  
qu'intégré au système »,*

*Claude Lévi-Strauss,  
Introduction à l'œuvre de Marcel Mauss*

Le lien social ne fait pas seulement l'objet d'une attente subjective, d'une défense contre la prédation spontanée des fauves humains, ou d'une espérance de vie relationnelle. Il est de structure comme l'énonce Lévi-Strauss et comme Lacan l'écrit sous la forme des « discours ». Comme il y a plusieurs discours, il y a plusieurs sortes de liens. Ma question est : qu'en est-il du lien qu'engendre l'inconscient ?

L'inconscient n'est pas un enfant de chœur. C'est la première des thèses freudiennes qui se déplie depuis le désir œdipien de meurtre jusqu'aux aberrations de la sexualité humaine à l'approche de l'objet. Freud et Ferenczi, aux premiers temps de leur amitié, avaient une *private joke* : à nous analystes rien de ce qui est inhumain ne nous est étranger.

La version de cela chez Lacan, c'est le discours du maître, avec en arrière fond la dialectique hégélienne du maître et de l'esclave, et sa cruauté, à quoi Lacan fait si souvent référence.

Voyons, à partir de là, comment la politique de l'inconscient se formule sur le mode structurel, comment les discours en répondent, et comment le discours de l'analyste y répond. Vaste programme. Le temps imparti m'oblige à m'en tenir à trois points essentiels.

1. Le sujet est représenté par un signifiant auprès d'un autre signifiant ; cette célèbre phrase désigne à la fois l'émergence d'un sujet-de-l'inconscient et son assujettissement qui le fait disparaître sous la barre (la formule du discours du maître et du discours du psychanalyste seront présentées par rétroprojecteur). Cette émergence et cette disparition ont pour effet un savoir qui ne se sait pas. Je note que c'est aussi la

définition par Lacan du refoulement originaire freudien, et le refoulement originaire est bien, selon Freud, la condition pour qu'advienne un inconscient mais au prix de « rester dans les dessous » (Freud et Lacan).

De là, une tension vers le savoir qui a pris mille formes de théories et de pratiques à travers les âges. Elles ont façonné les liens sociaux d'ordre politique. Ici une citation de Lacan (*L'Envers de la psychanalyse p. 33*) : « l'idée que le savoir puisse faire totalité est...immanente au politique en tant que tel. » À notre époque cette tension vers le « tout savoir » prend la forme de la bureaucratie, dit Lacan. On peut ajouter : de la technocratie et du renseignement (dans le jargon administratif au lieu de remplir un formulaire, on nous demande maintenant de « renseigner »). Lacan parle, ici, de « nouvelle tyrannie ». Cohérence de sa mise en inquiétude de toute totalité et de ses flashes sur la politique.

Première conclusion de cet exposé, la politique de l'inconscient est prise dans une alternative : soit *l'homme* soit la *pas-toute*.

Je réserve, ici, pour la discussion les deux thèses majeures de Lacan après 68 : l'inconsistance de l'Autre, voire son inexistence, et l'au-delà de l'Œdipe. Cela m'évite pour l'instant les travers où certains psychanalystes oscillent pour les uns vers la nostalgie du patriarcat, pour les autres vers cet opportunisme politique de vouloir dire son mot sur l'actualité et sur ses modes. Car Lacan se tient toujours, non sans ironie, un pas en-deçà de toute incursion idéologique des psychanalystes.

2. Le second élément de structure déterminant s'écrit S1/\$. C'est le moment nucléaire de la logique de l'inconscient, l'Identification – c'en est le mathème. Le sujet s'identifie, en prélevant sur l'Autre un trait, trait unaire dit Lacan en 1960, état premier, minimal, natif du signifiant. L'identification est, pour un sujet, « être comme », racine de l'Idéal du moi et autres « causes » toujours perdues. Cette rencontre avec les premiers S1 est traumatique. *L'Instance de la lettre* parle du « signifiant énigmatique du trauma », qui désigne le S1 premier refoulé. C'est le noyau du symptôme et la matrice des formations de l'inconscient.

Or, si le discours du maître est l'envers de la psychanalyse cela implique que le discours du psychanalyste déstructure un inconscient organisé à partir de l'assujettissement du sujet-de- l'inconscient et restructure autrement les choses.

Illustrons déjà cela sur le premier point. La cure analytique met le savoir au travail. L'insu est convoqué à jouer le jeu de la vérité. Vérité paradoxale qui ne peut se dire que dans les bévues des formations de l'inconscient et les paradoxes du symptôme. La cure met en œuvre un nouveau lien, un transfert où le savoir qui ne se sait pas est mis au travail par l'adresse à un supposé savoir. Un nouveau savoir s'y révèle.

L'analyse tient alors à portée de main, de langue et d'oreille le troisième point clé : le fantasme.

3. L'aperception de l'objet s'offrait au sujet-de-l'inconscient comme issue à son assujettissement au signifiant. Mais, de nouveau, le sujet n'y est pas le maître. Il n'a pas le contrôle de sa jouissance. Cela s'écrit  $S \ll a$ . Le sujet défaille à l'endroit de son objet. Ainsi Lacan dit-il que le fantasme ne peut pas s'écrire dans le discours du maître.

Et, c'est à l'opposé, qu'opère le discours du psychanalyste où la partie haute est  $a \rightarrow S$ . Opération majeure d'une analyse, la construction du fantasme.

Or, la mise en lumière des signifiants primordiaux, les S1, s'opère dans le même mouvement à partir de cet acte qui met le plus-de-jouir, le petit *a*, en position d'agent. Lacan exprime cela à la fin de *Radiophonie* « soumettre à la question du plus-de-jouir... le passage du sujet au signifiant du maître ».

La politique du lien en reçoit deux inflexions sous l'effet de la cure analytique :

- Si la relation aux petits autres se révèle téléguidée par le fantasme, qu'est-ce que cela change ? Ladite « traversée » du fantasme permet d'en être moins captif, moins naïf à l'égard de ce qui nous excite et nous fait jouir. La relation aux petits autres se déniaise de la capture par le plus-de-jouir. Pour certains, cela sera prise de distance, pour d'autres position cynique (jeu de mots de Colette Soler le « narcynisme »). C'est ainsi que je lis ce que Lacan appelle l'« ordure décidée » en tant que l'ordure, c'est celle de l'objet, cernée en connaissance de cause, et non pas l'ordure d'un sujet cynique et content de l'être.

- Mais nous l'avons dit, simultanément, s'opère dans la cure la mise à jour des signifiants S1, autrement dit des pôles identificatoires. S1/\$, la gauche du discours de maître est l'envers de \$/S1, la droite du discours de l'analyste. Le « franchissement du plan des identifications » dont parle Lacan dans le Séminaire XI est une politique de la psychanalyse qui déjoue les effets politiques de la structure de l'inconscient. En effet, l'identification est le mécanisme qui, en politique, produit le maître, le chef, le Führer, comme dit Freud dans *Massenpsychologie*, chapitre VII. Alors la psychanalyse, c'est le crépuscule des idéaux.

Sortir de l'assujettissement aux signifiants unaires, cela ouvre-t-il à la potentialité d'un lien social qui s'en libérerait ?

Si, comme le dit Spinoza ( Spinoza et Machiavel sont les esprits clairs en politique), l'objet de toute institution est, pour persévérer dans son être, de fonctionner à l'obéissance, la question devient : la mise à plat du lien identificatoire y change-t-elle la donne ?

Encore faut-il qu'une analysante ou un analysant se soutienne de cette désidentification en supportant ce qui a pour nom le « désêtre » de la référence, du sujet supposé savoir, donc de l'Autre.

Question pour tout lien à une institution, voire pour tout positionnement au rapport à la sexualité. Mais nous ne sommes plus là dans la politique de l'inconscient mais dans la politique d'une analyse finie.

## 2<sup>EME</sup> TABLE

### CROYANTE SANS RELIGION

*Dimitra Kolonia*

Ça ne pouvait pas tomber plus mal, ce moment d'ouverture de l'inconscient qui m'a conduite à entrer dans le dispositif de la passe. Mais l'inconscient, ne s'autorise que de lui-même. Trésorière, au bureau de notre Ecole en France, je me débattais avec les comptables et les comptes, en vue de l'Assemblée Générale. Alors, dans ce moment-là, le dernier de mes soucis était la passe et le désir de l'analyste !

Et pourtant ! Un événement, quelque chose qui est devenu pour moi un événement, et dont j'ai été à l'initiative, sans pouvoir anticiper ses effets, a été à l'origine de ce moment où l'inconscient s'est imposé à moi, avec une série des formations, sans relâche, pendant plusieurs jours.

Qu'est-ce qu'elles seraient devenues ces formations, sans l'Ecole, étant donné qu'elles ont été produites hors du transfert de la cure, bien des années après la fin de mon analyse ? Je crois que c'est grâce à l'Ecole, dans ce lien à l'Ecole, qu'elles n'ont pas été perdues dans une impasse et qu'elles ont été interprétées comme telles et ont trouvé leur issue dans l'offre du dispositif de la passe.

Donc, ça ne pouvait pas tomber plus mal, sauf que ça tombait juste. L'analyse m'avait appris qu'on attrape au vol ce qui vient. Que le moment juste, n'est pas le moment idéalement confortable. Que faire ?

J'avais toujours pensé que je ferai la passe si quelque chose de l'inconscient s'imposait, se manifestait, comme ce fut le cas pour moi. Mais avant que ce moment n'arrive, je n'avais jamais pensé que cela n'était pas suffisant. Qu'il fallait aussi une décision, celle, du sujet, pour entrer ou pas, dans le dispositif.

Que faire avec la passe, dans un contexte, où même la penser était impossible ?

Report.

Le report n'était pas nouveau pour moi. Les premiers pas de ma vie ont été marqués par un report. Le report de la passe, de la décision, était un choix, à la différence du report au début de ma vie, subi et imposé, par le corps médical, dans le but d'empêcher un effet qui aurait été irréversible au niveau du corps.

L'effet irréversible a été évité, mais c'est la solution proposée qui a marqué le corps, en le faisant souffrir. Et c'est issu de ce contexte, que date le signifiant qui a laissé sa trace indélébile dans mon fantasme. Un signifiant, venu d'un Autre, mais devenu mien, prononcé par un proche, qui parlait de moi. J'ai grandi avec ce signifiant, je me suis construite avec ce signifiant, il a toujours été là pour moi, il circulait dans le récit de la famille; mais il n'était pas pour autant moins refoulé. Car, non seulement je ne faisais aucun lien, mais surtout, son évidence, sa présence fidèle de toujours et son injonction, ne laissaient place à aucune interrogation.

C'est grâce à l'analyse que j'ai pu repérer sa valeur de fantasme, c'est grâce à l'historisation qu'il a pris sens et que j'ai pu repérer que j'étais assujettie à ce signifiant. Il a fallu un long trajet, afin de faire un premier lien et repérer que ce premier signifiant, signifiant primordial du trauma, était refoulé et substitué à un autre, synonyme, mais méconnaissable sans l'analyse, prenant place dans une phrase, une proposition, cette fois-ci la mienne, qui ne cessait pas de se décliner depuis mon plus jeune âge. Quoi qu'il arrivait, je retombais à cette même place, et cette répétition, cette infatigable confirmation, était la force même de sa véracité ! Pas d'espace possible pour mettre en question une vérité qui se confirmait par sa répétition même.

C'est à la phase finale de mon analyse que cela fut possible et dont j'extraits aujourd'hui quelques moments enseignants, sans lesquels je n'aurais pas trouvé la sortie et qui m'ont aussi marquée, par leur cheminement logique, indispensable pour la conclusion.

C'est lors de cette phase finale de mon analyse, qu'un événement m'est tombé dessus. Il n'avait rien à voir avec l'événement du début de ma vie ; il n'était pas de mon fait, dans le sens qu'il n'était pas produit ou lié à un symptôme, ni il était un produit du temps logique de la fin de la cure. Il avait mis, entre autres, entre parenthèse la fin de l'analyse. Report. Encore subi. Je ne questionnais pas la tristesse qui en découlait. Le fantasme n'était pas encore repéré, et l'espace qui avait commencé à s'ouvrir dans la cure en le mettant en question, il s'est aussitôt refermé. Seule réponse possible, face à ce qui m'arrivait, celle de toujours ; retour au fantasme, pour lequel toute occasion est bonne pour rendre n'importe quel événement en rencontre manquée.

Le repérage de la vérité menteuse, qu'est le fantasme, est arrivé à partir de deux rêves et le constat d'une incohérence logique.

Dans ces rêves, la question de la castration et puis de la mort, étaient au premier plan. Ce qui semblait être vrai, dans un premier temps, en me fiant à ce qui paraissait, et en restant spectatrice face aux deux scènes, ne l'était plus, quand dans un deuxième temps, en faisant quelque chose, en me déplaçant, en prenant une position active, l'optique de la scène se renversait, puisque ce qui se passait en réalité, n'avait rien à voir avec ce que j'aurais pu croire, en ne changeant pas de position et d'optique. La conclusion à laquelle je parvenais, pour les deux rêves, était la même : « ce qui paraît n'est pas ». Je le formulais comme ça.

« Ce qui paraît n'est pas ». Je connaissais très bien cette logique. C'était l'astuce que j'avais trouvé, enfant, pour déjouer mon surmoi, quand il m'imposait de dire la vérité, rien que la vérité, toute la vérité, alors que je ne voulais pas. Ne pouvant pas me défaire de cet impératif du surmoi, je tentais de le déjouer, et jouer ainsi avec la vérité, en m'appuyant sur ce qui m'a toujours animée, dès mon plus jeune âge, à savoir, jouer avec les mots et leur équivoque. Ainsi, je disais la vérité, tout en faisant croire à l'autre, que je disais

autre chose et pas ce qu'il paraissait être dit, alors qu'il était dit. Selon cette même logique du « ce qui paraît n'est pas ». Ce jeu m'a toujours beaucoup amusé.

J'ouvre une parenthèse à ce niveau, car je ne peux pas ne pas penser au thème de notre journée d'Ecole, « l'impératif du lien social », et le contraste que ça fait avec l'impératif du surmoi, dont je parle. L'impératif du surmoi, injonction faite au sujet, pex impératif de dire toute la vérité, poussant à la jouissance. Et l'impératif du lien social, par exemple dans une articulation à l'Ecole, et que je n'entendrais pas comme une injonction, mais plus comme une émanation, d'une position prise d'un sujet face au réel et la jouissance à la fin de son analyse, et dans son choix d'occuper pour d'autres, la fonction de l'analyste. L'impératif du lien social comme un « pas sans l'Ecole », qui permet de penser l'analyse, alléger et partager l'acte solitaire, permettre la formation des analystes.

« Ce qui paraît n'est pas ». Inévitablement, ce jeu logique, qui m'était si familier, et avec lequel, moi-même, je jouais avec la vérité, il ne pouvait plus ne pas m'interpeller, et commencer à faire vaciller la vérité du fantasme.

Parallèlement, je commençais à interroger le bien fondé de ma position, de mon optique, induite par mon fantasme, qui n'était pas encore repéré, comme réponse à cet événement réel qui m'avait secouée lors de cette phase finale de mon analyse. Ma position, d'une radicalité féroce, qui ne laissait ouvert aucun possible, elle me rappelait quelque chose. Je la connaissais déjà. Elle était là, elle se déclinait, toujours la même, depuis mes quatre ans.

Et puis surtout, je repérais pour la première fois un hic dans sa logique temporelle. Cette position, tellement absolue et vraie, était valable seulement dans le temps présent. Une fois le temps du présent passé, même si la situation restait la même, la proposition devenait caduque pour le passé (c'est maintenant que c'est comme ça, avant non). La logique prenait de l'eau ! La place à laquelle j'étais assignée (que mon fantasme m'assignait), je la croyais ici et maintenant, dans le présent. Une fois devenue passée, elle n'était plus vraie pour le passé, même si j'y avais cru toujours sur le moment !

J'y croyais dur comme fer. Telle une croyante sans religion. Une croyante de la vérité. Cette vérité elle m'était familière. Mais sa logique commençait à trébucher. Quoi croire ? « Ce qui paraît n'est pas ». Je me suis retrouvée dans un tiraillement inconfortable en analyse. D'une part, ce que j'ai toujours connu, une croyance, pas un savoir, qui était familier, mien, depuis toujours : cette vérité, dont le mirage n'était pas encore repéré. De l'autre, une incohérence dans la logique, qui mettait en question le scénario fidèle.

Je disais en analyse « je ne crois pas ce que je crois. Quoi croire ? ».

La traversée du fantasme, repérer la vérité menteuse du fantasme, était également une traversée de satisfaction pour moi. Une satisfaction qui a traversé aussi le corps. Et surprise ; car jamais je n'aurai pensé que le savoir puisse donner une satisfaction.

Une fois le fantasme repéré, sa vérité a perdu sa consistance (son assurance). Le moment, et le processus de l'analyse, avaient quelque chose d'amusant et d'intéressant à mes yeux, avec les renversements logiques et les jeux de « ce qui paraît n'est pas », qui m'animent tant, et qui font sans doute partie des traits qui m'ont accrochée à cette fonction de l'analyste. Je m'étais dit qu'il fallait de l'humour à la fin d'une analyse, pour passer d'une croyance aussi aveugle, à laquelle on s'y accroche avec une telle force, pour la voir à la fin se défaire aussi simplement !

Le moment se prêtait pour dire au revoir à mon analyste, qui ne m'a pas retenue. Encore une preuve que j'avais terminé mon analyse ! Et encore une idée reçue ! Cet arrêt, qui n'était pas la fin de l'analyse, a mis sur le devant de la scène la tristesse, restée en sourdine, depuis cet événement qui m'avait tant bousculée.

Cet arrêt, fût un moment crucial de mon parcours analytique et seule, il me semble, la conception des temps logiques, et non chronologiques, peut permettre sa lecture. Selon le temps de l'horloge, on aurait pu dire que cet arrêt n'a pas eu lieu, puisqu'en réalité, je n'ai manqué aucune séance, entre celle qui était censée être la dernière et celle d'après, où je me suis rallongée sur le divan, après avoir interrogé s'il y avait quelque chose à faire avec cette tristesse, que je pouvais par ailleurs bien supporter.

Cet arrêt était une vraie coupure et elle a beaucoup compté pour moi. Il était aussi, une décision de sortie prématurée, si on juge par les effets de tristesse qui se sont fait davantage sentir à l'arrêt. C'est une lecture que j'ai fait dans l'après-coup. Car sur le moment, je ne comprenais pas ce que je faisais en analyse. Tous les éléments étaient là : la vérité menteuse, la satisfaction, mon analyste ne m'avait pas retenue ; j'étais convaincue que j'avais terminé mon analyse. Alors pourquoi je retournais sur le divan ? Eh bien, pour faire un « SPA analytique », je l'avais nommé comme ça, ce retour, pour le distinguer du processus analytique !

C'est dans ce temps, plus large, de l'arrêt et de la reprise, qu'il y a eu une ouverture de l'inconscient avec une série des rêves très significatifs, concernant la rencontre toujours manquée, où par exemple, peu importe le scénario, je manquais toujours le bus, ou, j'arrivais en retard au mariage de mes parents. Mais aussi des rêves, concernant la fin de l'analyse, le désir de l'analyste, tous en lien aussi à notre Ecole et la passe, car faits, dans la suite d'une journée d'Ecole, lors d'une rencontre internationale.

Et puis, après cette ouverture de l'inconscient, rien. Le désert. Une longue période commençait, où rien ne se passait. Pas des rêves, pas d'association libre. Je ne comprenais pas ce que je faisais en analyse. Mais une analyse va au-delà de l'espace du transfert et elle ne se termine pas au seuil du sens et de la vérité. Ce qui m'embrouillait le plus était ma croyance que, si mon analyse n'était pas terminée, mon analyste ne m'aurait pas laissée partir sans me le dire.

Heureusement pour moi, elle ne l'a pas fait. Ça m'a permis de passer par mes propres tours et détours logiques, pour trouver la sortie. De constater, dans la confrontation des impasses de mon questionnement, de mes croyances, de mes idées reçues, que chaque analyse est singulière, que chaque fin d'analyse, malgré les temps logiques, est singulière aussi. Que l'analyste, n'a pas une manière de faire, une pour tous, une fois pour toutes, mais ses manœuvres dépendent de l'analysant, du moment de la cure. Rien de nouveau. Si ce n'est, que pour moi ça a été un enseignement par l'expérience propre, éprouvée.

Restée sans l'autorisation de l'Autre, décider seule, dans ce mouvement de séparation d'avec l'Autre, qu'est l'analyse, dès le premier jour, mettait à l'épreuve l'acte. Le mien. Avoir été seule à décider, ça ne voulait pas dire que j'ai été seule dans ce moment de conclusion. Mon expérience m'a montré que la présence de l'analyste fut nécessaire, pour moi, jusqu'au dernier jour du processus. La chute du sujet supposé savoir (SSS), ne signifie pas, il me semble, que l'analyste lors de la phase de fin du processus, et dans cet au-delà de l'association libre, n'est plus nécessaire.

Alors, qu'est-ce que je faisais toujours en analyse ? Je tentais d'y répondre, mais je butais. Par exemple, l'analyste ne sait pas forcément quand son analysant a terminé son analyse. Est-ce que l'analyste sait quand c'est la fin d'une analyse ? On peut avoir terminé son analyse et continuer d'y aller. Mais alors, pour quoi faire ? Qu'est-ce qui est analytique ?

La solution est venue, motivée par une présentation de malade et une discussion autour de la tristesse comme lâcheté, discussion qui m'a renvoyée à ma tristesse, en fait, pas encore la mienne, mais cette tristesse, mise sur le compte de l'événement extérieur. Je n'y étais pour rien pour l'événement, alors je n'y étais pour rien pour l'affect ! Mais je croyais aussi... Lacan ! Je ne suis pas lâche, alors qu'est-ce que je faisais avec cette tristesse qui durait depuis tout ce temps ?

Je suis rentrée dans un jeu, de réponse/question, logique, qui fut aussi le dernier, dans un dialogue interne, moi adressée à moi. Mes questions, essayaient de déstabiliser ma croyance, c'est à dire, que cet affect était extérieur à moi, et mes réponses, tentaient de refermer aussitôt mes questions. C'est ainsi que je suis arrivée face à une question ultime :

Quelle est la responsabilité du sujet face à ce qui lui tombe dessus, même quand ce n'est pas de son fait ? Est-ce, parce que quelque chose n'est pas fait du sujet, que ça lui donne plus de légitimité de jouir ?

NON, fut ma réponse.



Déduction logique, à partir de cette position : si je continue à être triste, j'en ai une responsabilité, donc, cette jouissance elle est la mienne.

Ce fut un moment fort, où je me suis retrouvée face à une décision à prendre. C'est comme ça que je l'avais vécu. Une position à prendre face à ce réel. Et j'ai été surprise, par rapport à la passe, comme à la fin de l'analyse, de me retrouver, d'une manière inattendue, pour moi, face à une décision à prendre de nouveau, cad entrer ou pas dans le dispositif.

Une fois la jouissance identifiée, comme étant la mienne, la conclusion était là, et avec elle une affirmation :

« Maintenant je sais interpréter un rêve », j'avais dit en séance. Cette affirmation, qui venait comme un point final, qui venait grâce à la conclusion, me renvoyait à deux moments différents de mon analyse, qui ont pris sens ensemble, et ils se sont articulés, en ce moment de fin.

Le premier, une colère adressée un jour à l'analyste, qui n'avait jamais interprété aucun de mes rêves. Je lui avais dit « je vais finir mon analyse et je ne saurai pas interpréter un rêve »! Elle fut l'unique fois que mon analyste a interprété un rêve, ramené ce jour-là, qui n'était pas, par ailleurs, n'importe lequel, puisque ça concernait mon désir.

Deuxième moment : des années plus tard, à la période de la fin de mon analyse, un rêve :

« Mon analyste me conduit en contrôle. Nous sommes dans une voiture, elle conduit et je suis assise derrière. A un moment nous sortons de la trajectoire (ceci est en lien avec cet événement qui m'avait éjectée de la mienne) et mon analyste conduit avec rage dans le vide. Malgré les lois de la physique, on n'y tombe pas, elle rattrape le chemin au virage suivant.

Je lui dis : vous conduisez la voiture comme vous conduisez la cure.

Elle répond : j'utilise de moins en moins les vitesses (sous-entendu dans le rêve, il faut juste le volant).

Ça passe ou ça casse, je réponds.

On arrive devant un champ, et on s'arrête, on est face à face. » Fin du rêve.

Le volant qu'il faut juste, distillat de la direction de mon analyse, je l'ai interprété comme une boussole à garder, face au réel et la jouissance. C'est ce qui restait à identifier, après avoir repéré le signifiant de mon fantasme, et ce n'était pas un SPA analytique que je faisais !

La tristesse s'est évaporée. Et même si j'ai toujours ri avec beaucoup de choses, c'est depuis cette vérité, « qui paraît mais qui n'est pas », que je peux rire avec, et de, mon inconscient ! Pouvoir le faire, ça m'allège et ça m'amuse beaucoup !

## LE LIEN MALGRÉ TOUT

*Dominique Touchon Fingermann*

*Liens.  
Cordes faites de cris  
Guillaume Apollinaire*

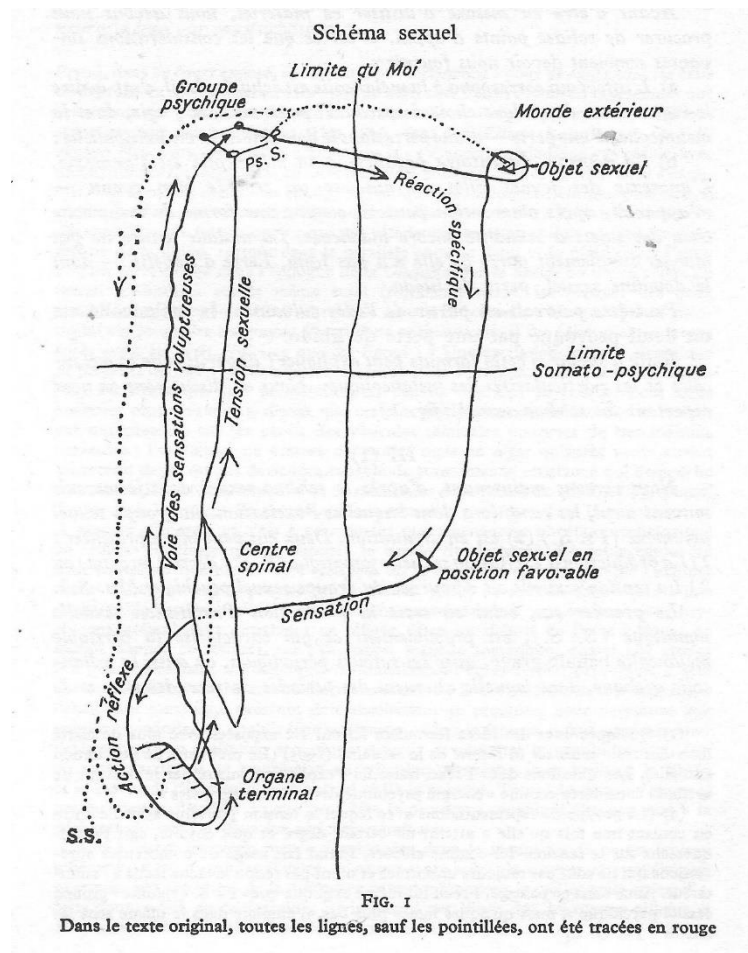
« L'Impératif du lien », thème de cette journée d'École répond au problème lancé pour la Convention européenne de l'IF « l'Éthique de la singularité », comme si ce binôme venait dessiner la portée politique

de la psychanalyse et son exigence paradoxale de connexion de l'Un à l'Autre du début à la fin des liens dessinés par le transfert. Notre École a jugé pertinent d'interroger le paradoxe apparent d'un impératif du lien pour un discours orienté par l'éthique de la singularité.

### - L'impératif du verbe

Au début, ce dont il s'agit c'est d'un lien à tout prix : choix forcé de l'aliénation malgré la séparation première entre l'un et l'autre. Choix, « insondable décision<sup>1</sup> », qui ne va pas sans dire... ou pire. L'aliénation, « l'impératif du verbe<sup>2</sup> » produit le parlêtre et cet objet qui reste, mais ne reste pas tranquille, « ce rien qui se soutient de son avènement<sup>3</sup> », lieu entre corps et lettre, comme on dit entre cuir et chair, lieu en puissance de l'acte de Dire. Le Discours du Maître serait le mathème qui écrirait cet impératif du signifiant qui commande et engage ce lien marqué de l'impossible.

Freud nous avait indiqué la libido comme organe du lien et dessiné le circuit de la pulsion qui depuis le corps, se relie aux représentations avant de se trouver l'objet quelconque qui la satisfait - attachement précaire et éphémère qui reviendra encore et encore sur la source corporelle. Un des premiers schémas de l'appareillage « psychique » du corps passant par l'autre, et son ratage, appelé le « schéma sexuel »<sup>4</sup>, montre bien ce nœud toujours recommencé.



La première qualité de la libido est donc ce « faire lien » qui butera sur la répétition de « ce qui ne se lie pas », pulsion de mort selon Freud. Lacan la nommera « jouissance » ce qui entre autres, est une manière

<sup>1</sup> Lacan J. *Propos sur la causalité psychique*, *Ecrits*, Seuil, Paris 1966, p.177

<sup>2</sup> Lacan J. *Position de l'inconscient* *Ecrits*, Seuil, Paris 1966, p.835

<sup>3</sup> Lacan J. *Fonction et champ de la parole et du langage*, *Ecrits*, Seuil, Paris 1966, p.322

<sup>4</sup> Freud S. Manuscrit G, in *Lettres à Fliess - La naissance de la psychanalyse*, PUF Paris.

d'indiquer la puissance de son insistance et il précisera progressivement le pluriel des destins de cet hors-norme singulier, intime/*extime*, dont il proposera l'écriture.

Tous les schémas, graphes, mathèmes, la topologie des surfaces et celle des nœuds qui scandent l'enseignement de Lacan, tous écrivent ce lien, toujours en coupure, en pointillé, en discontinuité, entre le corps et le signifiant. Tous écrivent ce lieu « entre » l'Un et l'Autre, que la mathématique écrit comme l'ensemble vide, et où nous pouvons avec Lacan écrire le lieu de l'*ex-sistence* du Dire.

Dès le début, donc, le corps parlant se noue de ces « *cordes faites de cris* ». Il s'y attache et ébauche ce nœud, qui tresse les trois consistances pour échapper à la détresse de l'*Hilfflosigkeit*. Encore faut-il le dire, pour que ça tienne et retienne les corps invisiblement. C'est là aussi que commencent ces « *singuliers enchevêtrements* »<sup>5</sup>, soit les embrouilles, et que, l'un dans l'autre on se fait de sacrés nœuds.

### - Un « lien d'exception »<sup>6</sup>

C'est en ce point que peut commencer une analyse, et son traitement des nœuds et des embrouilles par un lien hors du commun.

L'angoisse, comme le symptôme témoignent de l'Un-tout-seul qui cherche à qui parler. La plainte peut trouver une adresse et mettre le sujet en question et au travail du transfert. Encore faut-il le Dire - celui qui supporte la demande- et qu'il rencontre le bon entendeur. C'est ici que le Discours Analytique est mis sur la sellette et à l'épreuve du lien qu'il peut assurer pour qu'une analyse suive et trouve sa fin. Il est impératif que le lien social à deux que supporte « *de l'analyste* » réponde en connaissance de cause à la carence du rapport. La « *responsabilité sexuelle* »<sup>7</sup> de l'analyste c'est de mettre aux commandes de ce lien d'exception, l'objet qui ne fait pas rapport. C'est ainsi qu'un analyste est celui qui se distingue par son savoir-faire, sa disposition à assurer un discours, un lien, un dispositif, « *dont le réel touche au réel* »<sup>8</sup>. Comment ce qui ne fait pas lien peut-il toucher ce qui reste structurellement hors de portée ? En fait, le dire de l'interprétation donne lieu au dire de la demande analysante. C'est comme si « de l'analyste » soit son silence, son acte, s'inscrivait en discontinuité dans les dits de l'analysant y forçant l'ensemble vide que chaque un recèle et qui renvoie au point de départ de l'acte de l'énonciation insaisissable. Il soutient l'impossible rapport auquel le lien analytique supplée : transfert, de l'amour qui s'adresse au savoir, et qui par chance rencontre dans ce lien d'exception le dire de l'interprétation soit la position, le lieu de l'inconscient, réel. C'est ainsi que je lis cette phrase étonnante de Lacan : « *Tout amour se supporte d'un certain rapport entre deux savoirs inconscients.* »<sup>9</sup>

Malgré le « *Pas d'amitié n'est là qui cet inconscient le supporte* »<sup>10</sup>, je ne peux m'empêcher de citer ici Blanchot et sa version du lien qu'il appelle l'amitié : « *Nous devons renoncer à connaître ceux à qui nous lie quelque chose d'essentiel ; je veux dire nous devons les accueillir dans le rapport avec l'inconnu où ils nous accueillent, nous aussi dans notre éloignement... L'amitié, ce rapport sans dépendance... (où est réservée) la distance infinie, cette séparation fondamentale à partir de laquelle ce qui sépare devient rapport* »<sup>11</sup>

Ce lien paradoxal de l'analyse n'en termine pas moins sur une aporie « Il n'y a pas de rapport » soit Il y a de l'Un : l'analyse ne termine pas sur le trou du traumatique mais sur la trouvaille de cette identité de séparation qui fait que quelqu'un peut tenir debout, tout seul, malgré tout.

<sup>5</sup> Lacan J, *Encore Séminaire livre XX* Seuil, Paris p.120 Néanmoins, il est clair que le lien privilégié du premier rond au second et de l'avant-dernier au dernier continuant à valoir, l'introduction du premier et du dernier dans le chaînon central y entraîne de singuliers enchevêtrements.

<sup>6</sup> Soler C. Une clinique d'exception, Éditions Nouvelles du Champ Lacanien, Paris, 2022

<sup>7</sup> Lacan J. *Le Sinthome, Le Séminaire Livre XXIII*, Seuil, Paris, 2005, p. 64

<sup>8</sup> Lacan J. *...ou pire, résumé du Séminaire, Autres Écrits*, Seuil 2001, p.548

<sup>9</sup> Lacan J. *Encore, Le Séminaire Livre XX*, Seuil, Paris, p.139

<sup>10</sup> Lacan J. *Préface à l'édition anglaise du séminaire XI, Autres Écrits*, Seuil, 2001, p 571

<sup>11</sup> Blanchot M. *L'Amitié*, Gallimard, Paris 1971 p.328

Ce dire qui n'est plus oublié, « se soutient de son avènement » mais encore faut-il que la distinction singulière de ce « silence, exil, astuce »<sup>12</sup> puisse trouver une certaine adresse<sup>13</sup> hors du lien analytique. Dire malgré tout, malgré le pas de rapport généralisé.

### Le lien malgré tout

J'emprunte ce « malgré tout » à V. Klemperer, « Le témoin jusqu'au bout »<sup>14</sup> qui signait ainsi l'endurance du Dire qui lui a fait trouver au-delà des tournures et tortures du langage du III Reich, les fissures nécessaires pour faire y passer le souffle animé par la langue. « *Cette amertume plus forte que je n'aurais cru pouvoir l'éprouver, je me dois de la noter* »<sup>15</sup>. C'est impératif. « *Possibilité éthique* – commente Didi Hubermann – *qu'il lui fallait à chaque fois ouvrir dans l'espace du malheur* ». Impératif du lien de la langue malgré tout, qui passe « entre », dans les fissures, les intervalles, les fêlures, ou passe le souffle du dire existentiel.

Ces passeurs du dire malgré tout, nous en retrouvons, parfois, le témoignage dans les récits des survivants des camps, des guerres, des exodes, des traumatismes du monde. Quelque fois aussi devant un ballet, une œuvre musicale, littéraire, ou plastique qui nous soufflent à notre tour. Nous en recevons aussi le témoignage dans nos cabinets ou notre entourage de ceux qui, à bout de souffle savent rester vivants jusqu'au bout.<sup>16</sup>

Toutes ces catastrophes de l'ordre de la destitution subjective, ou pire de l'écrasement de tout lien possible, notamment avec son petit bricolage RSI, peuvent nous donner des nouvelles de ceux-là qui restent passeurs de leur propre dire

C'est cette persistance du Dire de l'un que nous attendons d'une analyse depuis ses effets de nœud inattendus dont la passe à l'analyste peut témoigner.

Reste à savoir comment ceux qui n'ont pas de communauté peuvent, malgré tout, faire communauté ?<sup>17</sup> A ce propos je remercie D. Marin et B. Geneste pour leurs publications aux Éditions Nouvelles du Champ Lacanien de leurs impressionnantes lectures de Beckett : lectures partagées qui font communauté, pour ne pas dire qui font École.

Donc Beckett pour conclure :

*« Plus qu'à se mettre debout. Tant mal que pis se mettre et tenir debout. Tant mal que pis y tenir. Ça ou crier. Le cri est si long à venir. Non. Nul cri. Douleur simplement. Debout simplement. Fut un temps où essayer comment. Essayer voir. Essayer dire. »*<sup>18</sup>

## LA CHANCE DU LIEN

Marc Strauss

Si à la question de l'impératif du lien j'ai répondu par la chance du lien, ce n'est pas seulement par esprit de contradiction. C'est que ma curiosité était depuis longtemps en suspens autour de ce qui me paraissait une contradiction chez Lacan.

<sup>12</sup> Joyce J. *Portrait de l'Artiste en jeune homme* - bilingue français anglais, Gwen Catala Editeur -

<sup>13</sup> Adresse aux deux sens : destinataire et agilité, astuce comme dans un tour de passe-passe

<sup>14</sup> Didi Hubermann G. *Le Témoin jusqu'au bout*, Éditions de Minuit, Paris, 2022

<sup>15</sup> Klemperer V. *Mes soldats de papier*. Journal 1933-1941 Seuil, Paris, 2000, p. 20 cité par Didi Hubermann op. cit. p.85

<sup>16</sup> De son vivant – film de 2021 Emmanuelle Bercot – C Deneuve - B Magimel- G Sara

<sup>17</sup> Blanchot M. *La communauté inavouable*, Éditions de Minuit, Paris, 1983

<sup>18</sup> Beckett S. *Cap au pire*, Éditions de Minuit, Paris, 1982, p. 11

Le mot est peut-être un peu fort, mais pendant longtemps dans son enseignement, le psychanalyste doit savoir mettre la chance de son côté, la provoquer, la forcer même. Et pour cela il lui faut connaître la structure du parlêtre, sinon aucune chance. Du coup, les obstacles à la révélation d'abord de la castration, puis de l'absence de rapport sexuel, ne sont que les manifestations de la résistance du psychanalyste, un lapsus de son acte.

Mais vers la fin de sa vie, la note semble plus fataliste : quelle que soit la connaissance qu'a l'analyste du graphe du désir, de sa place d'objet, il ne lui faut pas moins de la chance pour que ça marche. Qu'est-ce que cette chance qui vient de surcroît, inéliminable ?

Mettons en regard deux parmi les nombreuses citations de Lacan pour faire entendre cette opposition :

Bien sûr, le passage bien connu dans Introduction à l'édition allemande des Écrits à propos de la psychanalyse : « ...non qu'elle soit moins illusoire, mais qu'elle se donne un partenaire qui a chance de répondre, ce qui n'est pas le cas dans les autres formes. Je remets enjeu le bon-heur, à ceci près que cette chance, cette fois elle vient de moi et que je doive la fournir.

Jusqu'à la lettre de dissolution 318 Ceux que j'admettrai avec moi feront-ils mieux ? Au moins pourront-ils se prévaloir de ce que je leur en laisse la chance.

Mais dans l'insu, la leçon IX du 15 mars 1977, une autre note résonne. Il parle du symptôme : « ...seule chose vraiment réelle, c'est-à-dire qui ait un sens, qui conserve un sens dans le Réel. C'est bien pour ça que le psychanalyste peut, s'il a de la chance, intervenir symboliquement pour le dissoudre dans le Réel. »

Et puis dans son interview à Rome, il laisse tout à la fortune. Ce n'est pas tout à fait exact, il a laissé beaucoup de sa fortune à Jacques-Alain Miller, mais ce n'est pas faux non plus.

Et nous nous souvenons tous de sa réponse à la question comment se rencontrent un homme et une femme : par hasard. Pour celui qui a inventé le graphe du désir, a tant parlé de la structure du fantasme, la réponse a de quoi intriguer.

Le hasard, selon sa définition mathématique : c'est l'imprévisibilité, l'absence de règle qui permet de deviner à l'avance le résultat, même partiellement.

Posons donc notre question : en quoi dans notre discours est-ce le hasard qui impose les liens ? Autrement dit, notre discours lui-même tient-il par le fait du hasard ? Et si oui, quelles en sont les effets sur les autres discours ?

Alors l'impératif du hasard ? Je tiens en effet qu'il y a un impératif du hasard dans la structure. Le hasard qui fait procéder à l'appariement de deux signifiants, des signifiants qui copulent en se faisant écho, en faisant résonner l'un pour l'autre une jouissance qui les conjoint en les opposant.

Il y a bien sûr l'impératif de la loi, qui fait le sujet serf du semblant pour satisfaire ses besoins, via l'Autre et son désir.

Mais au niveau de la structure, il n'y a pas d'impératif du lien puisque la structure est celle du lien. Le lien qui articule un signifiant avec un autre, dans une paire qui effectue le sujet. Pensons à la paire primordiale de l'enseignement de Lacan aussi : blanc / noir. Elle existe dans le discours le plus commun, le plus universel, mais chacun doit pour autant la constituer comme telle. Il faut au sujet l'appoint d'un certain nombre d'éléments qui vont provoquer chez lui une tension, tension d'abord temporelle et qu'il va réguler par l'identification.

J'ai montré que déjà le texte de 1945, le temps logique et l'assertion de la certitude permet de dire ce qui constitue la paire signifiante : un jeu de six éléments, trois d'une couleur, trois de l'autre, moins un. Et tout repose sur ce moins un comme Lacan le précisera longtemps après. J'ai essayé de montrer à Madrid le lien entre ces six de 1945 et les six de 1977, les six points de croisement dans le nœud, points auxquels Lacan s'intéresse au point de s'appliquer à les nommer.

Il arrive que cet impératif à l'appariement signifiant se heurte à de sérieux obstacles. Je vais parlerai d'une mathématicienne qui présente ce qu'on appelle actuellement un Asperger. Elle voudrait bien faire lien, mais n'y comprend rien. Elle voit surtout chez les autres des mensonges qu'aucun intérêt n'explique à ses yeux. Et son corps ? Elle ne voit pas l'intérêt que portent la plupart des gens à la sexualité mais on ne peut pas dire qu'elle ne soit pas « genrée » : elle est immuablement habillée d'une même façon, qui évoque la féminité un peu provocante des magazines des années 60.

Dans la mathématique au moins, une proposition est soit vraie soit fausse – elle peut éventuellement être vraie et fausse, mais dans la cadre d'un système qui reste ordonné.

Ainsi, elle n'a pas renoncé à son plaisir de faire des mathématiques, et à son attente qu'un autre mathématicien l'y reconnaisse comme sujet et discute avec elle de mathématique et rien que de mathématiques.

Pourtant, ça ne va pas, sa vie lui paraît sans raison d'être et elle envisage quelquefois d'y mettre un terme.

Que suis-je pour elle, alors que personne ne peut être à la place de son manque... puisque de manque elle n'a pas. Pour elle, un blanc est un blanc, un noir est un noir, comme pour tout le monde, et le reste est littérature, surtout cette histoire à dormir debout de noir qui manque et de *pastout*.

Qu'est-ce qu'elle me demande, elle pour qui les signifiants s'opposent sans copuler ?

Dans les faits, c'est très clair, je suis celui qui lui dit c'est comme ça, il faut apprendre à s'en satisfaire. Mais ne suis-je pas du coup et surtout un regard, celui qui voit et reconnaît une femme qui malgré sa souffrance d'exister ne renonce à rien : ni à son apparence physique ni à son plaisir intellectuel. Ne pas renoncer à exister, n'est-ce pas la première réponse du sujet à l'aliénation signifiante ?

Mais cette coalescence d'un objet et d'un signifiant, n'est-ce pas la définition même du symptôme, en ce qu'il a d'autiste et d'irréductible chez chacun ? Alors qu'est-ce qui nous différencie de notre mathématicienne, sinon que nous aimons parler pour ne rien dire, et même qu'en y mettant un peu de méthode on y trouvera quelque vérité sur soi-même. Notre héroïne, qui n'est pas portée à cela, de n'avoir aucun manque à adresser à l'autre n'aurait-elle rien à faire entendre ? Au contraire, elle n'a à faire entendre que la souffrance d'une singularité qu'elle arrive à supporter un peu en séance. Le manque du manque du sens sexuel chez elle empêche la substitution entre le jeu mathématique et le jeu des corps et son existence s'y trouve coincée comme dans une prison de verre incassable. Nous pouvons aider ces sujets à supporter l'implacable impératif de ce lien en défaut.

Le névrosé, c'est une tout autre affaire. En réponse à l'impératif du lien, il a pu ou su persister dans la structure et accorder son corps, via le corps de l'Autre, à la résonance de la paire signifiante, une paire que rien ne justifie sinon le hasard. Fort-Da par exemple. Le sujet se dégage de l'alternative mortelle et se fait représenter, avec son lot d'impératifs entre lesquels naviguer. S'il ne retrouve pas son chemin, il peut en analyse suivre un fil au hasard de son transfert, le fil de l'objet *a*. Ainsi, au terme, il reste l'irreprésentable, dit aussi inconscient, avec son os de sinthome. Cet irréductible n'est pas moins contraignant que celui de notre héroïne, mais sa mise à jour aura dévoilé au sujet sa face de satisfaction incontestable. Il faut là que l'analyste ait cette chance de surcroît, arrive à saisir les points où le recouvrement des ordres s'était fait fixation.

Garder tout ça pour soi, c'est bien triste, et c'est probablement pour cela que Lacan a accentué la face comique du phallus plutôt que sa face tragique, qu'il a tout à fait reconnue aussi. Je ne sais même pas comment c'est possible, comment on peut ne pas faire lien dans notre façon de questionner le lien en tant que tel, avec ce qu'il comporte de points de rencontre calculables et de hasard inimaginable par avance.

Continuons donc d'approfondir nos questions sur ce qui fait lien, mais ne rêvons pas : si en théorie Lacan nous dépasse encore pour beaucoup, nous vivons à l'époque du post patatras. Il a fin 1980 nommé patatras la rupture d'un lien qui ne pouvait et ne devait pas se défaire. Je passe sur l'affect que Lacan y

rattache : la honte, une honte qui l'a bien rattrapé, lui qui croyait s'en être débarrassé depuis l'Envers. Quelle leçon pouvons-nous en tirer, sinon que les séparations se font comme les rencontres, par hasard.

### Références bibliographiques

Jerôme Cardan, *XVI<sup>e</sup> siècle : premières considérations rigoureuses sur le hasard*, <http://math.univ-lyon1.fr/~aubrun/MMI-hasard.pdf>

## DE PAS DE DEUX EN PAS-DE-DEUX

Christelle Suc

Après la passe quelque chose se creuse, ça se creuse. Les témoignages de cette expérience, le réson que cela fait aussi pour moi, les remarques et questions produisent un nouveau frayage, un nouveau forage que je pourrai qualifier d'autonome.

Les différents témoignages d'aujourd'hui permettront sûrement d'entendre la singularité du sillon de chacun. Pas d'industrialisation de la psychanalyse, elle est moulée à la main de chaque-un comme l'était l'outil lorsque chaque ouvrier se façonnait le sien à sa main et qu'il n'y en avait pas deux pareils.

C'est alors à partir de l'expérience singulière de chaque un qu'il peut, peut-être, y avoir une production pour le commun à partir de l'École. Les initiales AE pourraient s'entendre « à eux » et faire résonner la dimension collective, la communauté-école et non buter sur le « de », deux, entre analyste et école. Pas deux, d'eux. Je cite Lacan « *La satisfaction du sujet trouve à se réaliser dans la satisfaction de chacun c'est à dire de tous ceux qu'elle associe dans une œuvre humaine* »<sup>1</sup>

Je vais rester au plus près de mon expérience propre, me tenir autant que possible sur le vif de mon témoignage pour essayer de maintenir, autant que possible, l'ouverture.

Mon blabla bla, mes élucubrations ne sont pas ce qui importe, mon bara-tint s'il a chance de porter ne peut l'être qu'à tinter, sonner. Pari du réson et non des raisons. C'est le rêve que je fais avant mon premier témoignage: je suis invitée à venir à la table, comme ici, et je suis ennuyée, comment dire ce qui, par définition, ne se dit pas ? Lorsque je prends la parole je ne dis que des consonnes, qu'on sonne, que ça sonne au-delà des dits, seul pari de la transmission.

L'expérience de la cure puis celle de la passe arriment un certain savoir analytique mais il l'arrime dans l'éprouvé, le corps. Quelque chose ne passe pas au mot mais éclaire le chemin.

Dans « le moment de conclure » Lacan indique que « *l'analyse ne consiste pas à ce que l'on soit libéré de ses symptômes, l'analyse consiste à ce que l'on sache pourquoi on est empêtré* »<sup>2</sup>

De ma cure, j'en ai extrait un certain savoir à partir de l'instant de voir, du temps de comprendre et du moment de conclure. Pas de moment de conclure sans les temps précédents. On ne peut pas aller plus vite que la musique. Il y a cette part première et Freudienne du déchiffrement, de l'élucidation, c'est même la condition de l'au-delà ou de l'en- deçà du sens mais pas sa garantie.

<sup>1</sup> J. Lacan, « *Fonction et Champ de la parole et du langage* », dans *Écrits*, p.321

<sup>2</sup> J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XXVI, Le moment de conclure*, 10 janvier 78

Temps 1 : Instant de voir : L'entrée en analyse se fait par l'insupportable que je rencontre dans la répétition (écrit avec un trait d'union pour faire entendre la demande à l'Autre) et avec ma demande d'un savoir Absolu qui répondrait aux tourments de mon être et en particulier le savoir quant au sexe et à la mort. L'analyste est en place d'un être idéalisé, je lui prête un savoir sans limite donc non castré. Installation du sujet supposé savoir. Au savoir donc bien plus que supposé !

Transfert, moteur de la cure en pas-de-deux. La mise en place du transfert est la condition de ce temps, celui de comprendre. Course au déchiffrement. Temps 2 : S1 cherche son S2 ...désespérément !

Place donc à la longue et nécessaire série du S1 + S2, série des tours et détours...

Les tours se font autour du trou, l'anagramme enserme les 2 mots, valse en pas-de-deux.

Phase de la recherche Du sens, de celui qui dirait la vérité, la vraie de vraie. Le névrosé court après sa vérité, après le sens de l'existence, il cherche le pourquoi mais le parce qu'est toujours métonymique. Bien entendu, il trouve des choses en chemin, il y a un efficace de la parole, ça a des effets précieux mais la vérité on ne peut la dire toute, les mots nous manquent « *matériellement* »<sup>3</sup> dit Lacan, la vérité on ne peut que la mi-dire.

Les tours des dits sont comme des ronds concentriques qui se resserrent mais ils se resserrent autour d'un point, tourner en rond autour d'un point fixe : mon fantasme : fiction et fixité (à la fois invariable du film, immuabilité de l'objet et amarre de jouissance) fiction écrit avec un x.

Ce tourner en rond, je l'ai énoncé régulièrement dans une phrase récurrente sur le divan : « je me sens dans la machine à laver ». Je faisais des tours et des tours autour d'un point fixe qui voilait le trou et me rendait captive, captive de la machine à laver, de l'Autre.

Lacan précise que « *la valeur de la psychanalyse c'est d'opérer sur le fantasme* »<sup>4</sup>

À partir d'une scène infantile précoce et primordiale qui met en jeu la question du regard et l'Autre, je déplie ma grammaire pulsionnelle « voir, être vue, se faire voir » (avec l'équivoque qui s'inscrit dans la répétition). Ma petite musique fantasmatique, lame de fond de mon inconscient, cherche à faire consister l'Autre, et par là moi-même. Me voir dans le regard de l'Autre. Le fantasme écrit pour chacun un rapport de jouissance réglé à l'objet.

Le fantasme, arrangement signifiant, c'est le scénario imaginaire que j'ai construit pour, justement ne pas voir ! Le « au moins un », du début de ma phrase fantasmatique, obturait le rapport, celui qu'il n'y a pas, et me permettait d'essayer d'ignorer le manque mais le manque ne m'ignorait pas... Le fantasme fait doublement écran, c'est à dire dans un même temps il bouche et il projette.

Passe clinique : il aura fallu à partir de l'intervention de mon analyste sur une équivoque, qu'il me donne à entendre l'autre sens que la signification sur laquelle je m'accrochais, que l'autre sens fasse résonner le sexuel, celui de l'infantile. Il aura fallu donc la levée, partielle, du refoulement, c'est à dire passer du ne rien vouloir en savoir à l'horreur de ça-voir. L'inavouable œdipien a cédé, un virage s'opère. C'est avec la coupure produite par l'équivoque qui fait sonner autre chose que ce qui est dit que l'assurance que je prenais dans mon fantasme vacille. La fiction sur laquelle je m'appuyais commence alors à se faire jour, la connivence entre la *ré-pétition* et le scénario fantasmatique m'apparaît. C'est une affaire de dupe. Ce qui faisait vérité jusqu'alors est ce qu'il y a de plus fictif et de plus insistant : « *la vérité mentuse* ».

Je fais un pas de plus à partir d'une autre intervention de mon analyste faisant référence au regard. C'est à partir de cette scansion que j'ai entr'aperçu le cadre de la fenêtre du fantasme. Le pas de recul me décolle de la fenêtre : Je n'étais plus captivée, captive de la scène fantasmatique, « le pour de vrai » tombe, la fiction se dévoile. Fin de l'hypnose. Traverser le fantasme permet donc de voir le cadre comme cadre. Pour le dire autrement, mon rapport au monde et aux choses se faisait en regardant encore et encore par

<sup>3</sup> J.Lacan, *Télévision*, Seuil, 1973, p.9

<sup>4</sup> J.Lacan, *Discours de clôture des journées sur les psychoses*, 1967, p.5



les mêmes lunettes, toujours la même histoire et à y croire dur comme fer ! et un jour j'ai simplement aperçu les lunettes que j'avais sur le nez et repéré que c'est moi qui me les étais non seulement mises mais aussi fabriquées !

Je fais un petit détour par la hâte. Se hâter vers la sortie mais pas sans avoir levé le mirage fantasmagique. Lacan fait équivoquer et entendre que la hâte c'est avec la sonorité de la lettre « a-t » ce petit a, ce petit a té, athée d'athéisme. Mon discours religieux de dieu le fantasme s'effrite, je suis devenue athée, incroyante de ma propre fiction. Avec la traversée du fantasme c'est ce qui se produit, la vérité, la sienne on y croit plus. La quête de la vérité dévoile le mensonge, la course à partir du sens prend logiquement fin. Changement de paradigme. Je ne suis plus engluée dans le fantasme, le pas de recul me situe en périphérie, profondeur de champ, je ne suis plus dans la scène.

Alors, l'écran projette toujours le film mais ne fait plus obturation. Le film est pris pour ce qu'il est : une fiction avec un c. Ma petite musique fantasmagique est toujours là mais ne fait plus chant des sirènes. La traversée du fantasme indique ce dont il s'agit : traverser, passer à travers, franchir l'écran. La traversée indique un mouvement et non une disparition. Le scénario ne s'évanouit pas mais avec le mouvement on n'est plus assujéti à son fantasme parce que l'on ne s'en sert plus.

Ce mouvement produit une dé-fix(a)tion, celle de l'objet. La condition de ce mouvement est liée à la croyance qui chute et non au savoir de la connaissance. Si l'on suit la définition d'Alain Rey<sup>5</sup> croire c'est « *admettre comme vrai* », ce qui chute donc c'est le « pour de vrai ». La connaissance n'écorné pas ce qui est pris pour vérité : parce qu'on le sait bien que la vérité est menteuse, que l'Autre ne sait pas, qu'il n'y en a d'ailleurs pas etc...on le dit, le répète, le martèle mais le savoir théorique n'a pas d'effet, il faut que la croyance au plus intime du sujet soit touchée, entamée.

Le fantasme n'opère pas sur le Réel, il le recouvre. Le fantasme a plutôt pour fonction de démentir la castration et donc d'essayer de faire exister le « 2 » soit le rapport sexuel en terme lacanien.

1+1 n'égal pas 2. C'est ce que m'indiquent mes rêves de fin de cure : je suis secrétaire de la passe, quel est donc le secret à taire ? la suite de mon rêve me le donne : 1+1 ça ne marche pas, ça rate, ce n'est pas possible. Un autre rêve consécutif à celui-ci illustre ce que Lacan répète « *le rapport sexuel n'existe pas* », c'est à dire que les jouissances ne se répondent pas, ne se partagent pas, pas d'union ou de fusion, pas de S2 à son S1.

Je suis dans une pièce de type atelier de pâtisserie, mon mari est présent, sur la table il y a plein de choux coupés en deux avec de la crème dedans, j'essaie de refaire les paires, de trouver le bon chapeau, celui qui compléterait parfaitement la partie du dessous, je n'y arrive pas et me dis que peut être ce n'est pas possible. Je m'arrête et demande à mon mari, il me dit aussi que ce n'est pas possible que ce soit pile, que ça tombe pile.

Pas de complémentarité : Les deux ne font pas la paire. Pas de deux.

Ce rêve annonce, je peux le dire rétroactivement, le troisième temps, le moment de conclure. C'est le temps trois, que je propose d'écrire trou-a, car l'homophonie fait sonner le trou et le a en même temps que la trouée.

S1//S2 la coupure radicale, l'un isolé de l'autre.

La fin ne se décrète pas, elle ne se prévoit pas, elle arrive, vous tombe dessus à partir d'une contingence. Inattendu et imprévisible, ça ne se pense pas, ça se sait mais pas avec la raison, qui relève du symbolique, mais avec le *réson*. Pour que ça résonne faut le corps, il faut une caisse de résonance soit du vide, il faut donc qu'il ait eu du mouvement, celui de la traversée, celui qui lève le voile du fantasme et qui par là-même dénuce la béance. Le moment de conclure se présente en acte. C'est un moment Un-ique.

<sup>5</sup> A.Rey, Dictionnaire historique de la langue française, Le Robert, 2012

Contingence, hasard de la rencontre. Hasard oui mais rencontre, j'écoutais pour la première fois un témoignage d'AE. Je l'écoutais de manière flottante avec la sensation que ça travaillait tout seul comme sans moi, presque hors de moi. J'entends une voix au loin qui produit une mélodie. A ce moment-là, ce n'est pas le sens de la signification qui court mais celui de la direction : Ce sont les vagues, l'onde qui se propagent et me percutent. C'est le corps qui en jeu, c'est lui qui est touché pas la pensée. Touchée par le corps de la langue, l'énonciation fait *réson*. La percussion fait coupure celle qui ne se dit pas mais se sent. Ce ne sont pas les énoncés de la parole qui sont véhiculés mais le souffle même de la parole comme effet de passe.

Dans ce temps, hors temporalité, à la fois suspendu et fulgurant un dernier signifiant me vient, il vient à moi, surgit à ma grande surprise et ordonne de manière logique ma cure. En un éclair, pour reprendre l'image de Lacan, la plaine s'ouvre sous mes yeux et se referme. C'est d'une telle clarté et évidence. Cette découverte m'amuse c'est tellement simple et logique. « Tout ça pour ça » me suis je dis ! Et je ris.

A l'instant de l'apparition de ce signifiant et avec le « j'ai fini » que j'énonce, une grande satisfaction m'envahit avec une pointe de tristesse, elle s'accompagne d'un effet de corps transitoire : un trou dans la poitrine avec la sensation d'un léger souffle frais.

La coupure fait ouverture. Regain de vie dans le corps. Mise en circulation du souffle, celui qui me manquait enfant, étouffée par l'Autre, sclérose asthmatiforme.

C'est peut-être de cela dont j'essaie de témoigner en racontant comment ça s'est passé pour moi : le Réel ne se s'attrape pas c'est lui qui vous attrape. Il ne se démontre pas, du réel se montre, s'impose et l'écho est dans le corps. Rencontre d'un Réel avec la définition première de rencontre, c'est à dire se trouver en présence, certes par hasard, mais pas sans y répondre de sa place. C'est un aperçu que l'on pourrait écrire un *a* perd su.

La sortie n'est donc que dans l'au-delà du sens, la limite du sens fait sortie et non impasse. Dans l'au-delà des mots, c'est une rencontre en forme de coupure dont on se rend responsable en y reconnaissant le signe de la fin : c'est évident, c'est fini. Le « c'est fini » comme dire performatif ne se soutient que de lui-même sans garantie. Solitude radicale du Un.

Ce signifiant, le dernier, est celui après lequel il n'y a plus rien à dire. Le rideau est tombé et fait coupure en tombant. Certitude que mon analyse est finie. La course au sens prend fin, elle n'a plus aucun sens.

« Privée » est l'ultime signifiant qui surgit et s'impose, il ne s'additionne pourtant pas aux autres. En étant hors-série, il arrête la série : il fait du moins et pas du plus et en même temps il boucle la signification : il faut boucler la boucle pour qu'elle apparaisse.

Ce dernier signifiant produit le moment de conclure non pas en mots mais en acte et c'est ce qui produit le franchissement. C'est un moment conclusif et résolutoire.

Ce « privée » a un autre statut que celui de signifiant, c'est un signe-fiant c'est à dire un signe auquel je me fie.

« Privée » est à la fois dernier et premier. Premier, car il est à l'origine, marque mon origine à plus d'un titre. Il a toujours été là en étant absent de mes formulations. Je n'ai jamais articulé ce mot en séance, il ne m'a jamais effleuré l'esprit mais me chevillait au corps.

De privée à drivée, il suffit de faire pivoter la lettre : le renversement du p est un d. Driver, mot passé au français, vient de l'anglais qui veut dire conduire. Toujours donc drivée, conduite, à mon insu, par le privé, présence radicale absente de mon discours. Ce radical grammatical qui se détache à faire pivoter la lettre, dans p-rivée et d-rivée il y a le rivée. River qui estampille l'ancrage de la jouissance dans le corps.

Le « privée » a drivé mon existence car il était rivé, chevillé au corps. Il n'apparaît pas dans le symbolique et fait signe au moment de la coupure.

Le privée tisse mon histoire dès les premiers signifiants avant même ma venue au monde. Privée en écho de lalangue occitane paternelle : le patois entendu comme le pas-toi sans S, moi je n'étais pas « patoisienne », « patoisien » néologisme forgé dans mon enfance pour nommer les habitants de lalangue patois.

Le « privé » vient se mettre en écho d'un autre, que j'ai nommé peu de temps avant comme mon symptôme. Au départ, je me disais l'endroit et l'envers d'une même pièce mais je pense que c'est le même côté de la pièce, ni endroit ni envers mais une surface où endroit et envers sont en état de se joindre partout : c'est la définition de la bande de Moebius. Pas de bi-face donc mais une face unilatère avec un seul bord. C'est ce que j'appelle mes deux ronds dans le dos, pour reprendre la dialectique des 3 prisonniers. Non pas, un, en ce qui me concerne mais donc deux qui fonctionneraient en pas-de-deux comme un « un » : pas d'alternance mais une continuité discontinue. Et ceux-là, ces ronds-là, ils ne sont dans le dos de personne d'autre. Ces ronds c'est moi ! Donc voyant les ronds que j'ai dans le dos je me hâte vers la sortie : on ne peut pas faire demi-tour, quelque chose est franchi, définitivement. Court-circuit, n'en déplaise à Descartes ce moment est sans le je, ça se passe sans Moi, quelque chose s'efface. Le moment de conclure est en acte.

L'acte est ce qui sépare S1 de S2. Plus d'Autre, personne pour répondre. La croyance en l'Autre chute et avec elle le sujet supposé savoir.

Mais avant la destitution, il y a eu l'érosion du transfert, le transfert aussi pourrait se penser comme une traversée, en traversant le transfert, il y a la traversée de l'Autre, d'un Autre à pas d'Autre, « *d'un Autre à l'autre* » titre Lacan, c'est à dire d'y croire à ne plus y croire.

Alors depuis quelques temps, je repérais mon manque d'élan pour poursuivre mon analyse, des demandes tout à fait nouvelles de séances par téléphone, des oublis de séances... choses absolument inédites et impensables jusqu'alors, j'ai toujours été décidée et enthousiaste. Les 3 ou 4 séances oubliées pendant ma cure avaient un parfum bien particulier. Mais là je trainais des pieds, plus d'élan, pas envie, moment de « badmood » disent les jeunes.

Il y a eu un rêve : je dois aller rencontrer un analyste, qui dans mon rêve est le représentant de mon analyste, mais je n'arrive jamais au bon étage, je cherche un peu et je décide de laisser tomber, je repars sans embarras et sans prévenir. Je ne comprends absolument rien à ce rêve mais je le raconte à mon analyste.

Ce rêve, la succession d'oublis, mon manque d'élan indiquaient quelque chose que je ne pouvais pas nommer mais le « il faut venir en séance » que me lance mon analyste au téléphone me saisit et opère un virage. L'impératif de sa phrase résonne comme illégitime, Mais pour qui se prend -il ? Et c'est juste quelques jours après que mon analyse s'est conclue ...

Avec l'avènement de la coupure, il y a un avant et un après, l'acte change un sujet. Après les choses ne sont plus ce qu'elles étaient dans la mesure où les coordonnées antécédentes n'existent plus. Je dirai que je suis la même mais changée, définitivement. Pas de transformation mais plutôt une métamorphose, comme la chenille en papillon, c'est le même être vivant mais changé définitivement. Métamorphose liée aux effets de la cure et à ce passage de l'impuissance, qui se soutient de la croyance en l'Autre, à l'impossible logique qui était déjà sur le ticket d'entrée. Dire que c'était sur le ticket d'entrée veut dire que la fin ne dépend que du début. La cure est une démonstration logique de l'impossible.

Du Savoir absolu à ne rien vouloir savoir et puis avec horreur voir-ça et cheminer vers un savoir troué où le a de a-absolu se fait privatif. En se détachant le a fait limite. Avec l'Avènement d'une absence, d'un blanc, mon dire a changé de sexe c'est-à-dire qu'il est devenu féminin. Je suis entrée en analyse avec un dire masculin, bardé du phallus et à la sortie je me soutiens d'un dire qui sait faire avec l'absence. Du tout au pas-tout. La traversée m'a menée de l'au moins un à l'un en moins.

Pas de deux, y'a d 'l'Un.

Guidée, je le suis maintenant par un fait d'expérience dont je ne peux m'entretenir avec vous mais à ne pouvoir le dire, je peux au moins m'en servir.

Et comme disait ma grand-mère:

« Clic clac lou counte es accabat ! »

## CE QUI GROUILLE...

Martine Menès

« En fin de compte il n'y a que ça, le lien social. Je le désigne du terme de discours parce qu'il n'y a pas d'autre moyen de le désigner dès lors qu'on s'est aperçu que le lien social ne s'instaure que de s'ancrer dans la façon dont le langage se situe et s'imprime, se situe sur ce qui grouille, à savoir l'être parlant<sup>1</sup> »

1 – Ce/ux qui grouille/nt,

ce sont les êtres humains, c'est-à-dire nous.

Dans la région où j'ai passé mon enfance nous étions d'abord des *grouillots*, terme utilisé pour nommer les petits enfants.

Ces grouillots, petits et grands, doivent, impératif, être ordonnés, dans le sens d'être mis en ordre, de reconnaître leur place les uns par rapport aux autres, pas dans le sens de leur donner des ordres. Mais l'équivoque ne peut être ignorée.

« Le discours – dit Lacan en avril 1977 - sert à ordonner ... à porter le commandement ... que j'appelle intention du discours<sup>2</sup> ». L'intention c'est d'abord de mettre chacun à la bonne place, selon le discours qui l'anime, maître, savant, désirant, ou objet cause. Il faut donc un discours qui nomme, qui positionne, qui fasse classe plus ou moins commune pour que les êtres humains, ceux qui grouillent, se trouvent dans un lien social. Un lien social c'est ce qui noue, voire ce qui fait des nœuds. Inévitable.

Les *parlêtres* comme nous appelle Lacan sont d'origine assujettis, imprégnés et structurés par le langage ; ils s'en trouvent installés à un jeu de places qui indique le lieu d'où ils sont parlés et d'où ils parlent. Le discours est une structure qui utilise le langage pour faire tenir ensemble les grouillots. La parole s'y loge ensuite, d'où la remarque de Lacan inaugurant le séminaire *D'un Autre à l'autre*<sup>3</sup>, « l'essence de la théorie psychanalytique est un discours sans parole ».

Le nom du discours met en évidence le type de lien social qu'il désigne. Lacan dégage en 1969 dans le Séminaire suivant *L'envers de la psychanalyse* les trois discours historiques qu'il écrit sous forme de mathèmes, celui du maître, de l'universitaire, et le discours hystérique, selon qui occupe la place d'agent. Et il inaugure un nouveau discours, le discours de l'analyste, spécifique de la relation analysante, qu'il définit ainsi : « Le discours que je dis analytique, c'est le lien social déterminé par la pratique d'une analyse<sup>4</sup> ». Mais ce discours nouveau peut aussi modifier le lien avec des autres, au-delà du couple analyste-

<sup>1</sup> LACAN J., *Le Séminaire livre XX, Encore*, Paris, Seuil, 1975, p.51.

<sup>2</sup> LACAN J., *Le Séminaire « L'insu que sait de l'une-bête s'aile a mourre »*, inédit, leçon du 19.04.1977.

<sup>3</sup> LACAN J., *Le Séminaire D'un Autre à l'autre*, Paris, Seuil, 2006, p.11.

<sup>4</sup> LACAN J., *Télévision*, Paris, Seuil, 1974, p.27.

analysant, par extension, par transfert, dans les lieux d'élaboration seul et ensemble, les cartels, la passe, les contributions d'École, etc. Voilà pour ce qui est de l'impératif car sans lien social, pas d'École, pas même de transmission au sens large.

Freud les avait relevés, ces discours, par leur mission qu'il qualifiait d'impossible : gouverner, éduquer, soigner pour y réduire l'acte analytique, que Lacan dégagera radicalement de cette fonction, ce que sa déclaration : « la guérison vient de surcroît » sanctionne<sup>5</sup>. Cependant Freud en avait aussi l'intuition. En 1909, dans une lettre qu'il adresse à Jung, le 25 Janvier, il confie : « Pour apaiser ma conscience, je me dis souvent : « Surtout, ne cherche pas à guérir. » Quant à l'hystérie, ce fût un discours si peu impossible qu'il l'amena à la psychanalyse.

Lacan dans *L'envers de la psychanalyse*<sup>6</sup> souligne « le recouvrement de ces trois termes (des missions impossibles) avec ce que je distingue cette année comme constituant le radical de quatre discours. »

2 – Ce qui laisse désirer,

dans la micro foule qu'est la collectivité d'une école de psychanalyse, impératif pour qu'il y ait cause commune, c'est le discours hystérique qui oriente le lien dès que l'on est plus de deux car l'agent en est le désir. Pas l'objet cause qui sera dans le discours de l'analyste, mais le désir contagieux, celui des jeunes filles du pensionnat dont parle Freud, et plus récemment celui des féministes du MLF dans les années 70 qui déclamaient : « nous sommes toutes des hystériques historiques », slogan dont Lacan s'est probablement inspiré – il avait sur son divan ces hystériques historiques - pour introduire en 1976 le terme de *hystoriques*<sup>7</sup>.

Faire désirer qui serait le propre du discours de l'hystérique<sup>8</sup> a aussi sa part d'impossible mais qui laisse une chance, celle de faire place au réel des failles, et les failles, ça laisse passer la lumière disait une analysante. Le désir sans fond, insatisfait de nature, qui en est le moteur pousse les uns vers les autres, dans une attente toujours déçue, de nature elle aussi, mais enfin pousse, fait lien, circulation et échanges. C'est ainsi que j'entends l'appel pas si rare à plus de convivialité, les remarques envieuses que c'est mieux ailleurs, en Province pour Paris, à l'étranger pour la France. Et réciproquement sans doute. C'est mieux ailleurs, à condition que l'extériorité qui attire soit en même temps interne à notre communauté d'École.

Ce lien social suppose le désir d'un désir, celui qui fonde la troisième identification selon Freud, celle dite par contagion, qui repose sur une communauté imaginaire d'affect, et amène chacun/e à disparaître sous un désir commun, agalmatique, une « répercussion infinie du désir sur le désir<sup>9</sup> » commente Lacan.

Mais l'hystérie 'imparfaite' ne veut pas être l'objet *a* pour être désiré, place qui est celle de l'analyste 'guéri', qui a fait ses preuves d'être reconnu par ses pairs, arrivé à l'identification à son symptôme comme Lacan en témoigne pour lui-même : « Je suis un hystérique parfait, c'est-à-dire sans symptôme sauf de temps en temps.<sup>10</sup> »

Mais voilà que le discours de l'analyste inaugure un lien social inédit qui crée une solidarité d'une nature épistémique, non sans affect cependant, et pas pour autant indexée à un maître. Le désir vise un partage de savoirs, voire d'un savoir unique et particulier via la passe. En somme le discours de l'analyste pour chacun pourrait s'étendre à l'occasion dans les actualisations du transfert à la psychanalyse (cartel, passe, séminaire...), celui de l'hystérique serait pour tous dans la communauté d'École.

Et l'école fonctionne, alternant, combinant discours analytique et discours hystérique.

3 – Rien n'a changé et tout est différent

<sup>5</sup> LACAN J., « Variantes de la cure-type », *Ecrits*, Paris, Seuil, 1966, pp. 324-325.

<sup>6</sup> LACAN J., *Le Séminaire L'envers de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1991, pp. 193-194.

<sup>7</sup> LACAN J., *L'insu que sait de l'une-bévue s'aile à mourre*, inédit, leçon du 14.12. 1976.

<sup>8</sup> LACAN J., *Le Séminaire L'envers de la psychanalyse*, op. cit. p.201.

<sup>9</sup> LACAN J., *Le séminaire Problèmes cruciaux pour la psychanalyse*, leçon du 3 03 1965.

<sup>10</sup> LACAN J., *L'insu que sait de l'une-bévue s'aile à mourre*, *ibid.* La séance précédente, le 16 novembre il a parlé de s'identifier à son symptôme.

Il y a un point où les épars tout en restant désassortis<sup>11</sup> peuvent s'appareiller : tous analysants, à un moment en tout cas, ce qui constitue une classe sinon un groupe. Le reste, le solde, singularité inépuisable, fait le sujet seul mais pas forcément solitaire. Un singulier avec ses singularités, sujet qui porte sa différence (absolue peut-être), sa ré/conciliation avec son symptôme devenu au mieux *sinthome*. Le désir de l'analysant, l'intime, qui alimente le transfert au sujet supposé savoir, 'nettoyé' de l'horreur de savoir qui immobilise, laisse place au désir de savoir, l'extime, et le transfert devient transfert de travail. Lien fédéré par un intérêt commun pour la psychanalyse, l'étude, le traitement des problèmes soulevés par la pratique, la formation des analystes, la prise en compte de l'inconscient.

L'École fait place à ces épars que nous sommes pour les faire co-exister et même travailler ensemble, une « fraternité discrète <sup>12</sup> », non sans joie, parfois... Elle est le lieu où accueillir ce qui réassortit ces uns isolés. Cela passe sans doute par la reconnaissance de l'intérêt de l'autre pour la psychanalyse. D'où le poids donné aux productions de savoir, qui sont admirées, critiquées, ignorées, copiées, etc.

L'appel de Lacan au moment de la dissolution<sup>13</sup> : « ceux qui m'aiment encore... » condense l'amour pour la psychanalyse et l'attachement de solidarité à un analyste particulièrement singulier. Emouvant exemple d'un lien d'école.

4 – Et ... pour conclure, « Plus on est de saints, plus on rit <sup>14</sup> »

Pas si simple d'être tel un saint, un analyste déchet dans sa fonction de semblant d'objet a. Et pourtant si l'on se veut dans la légèreté du rire, il faut savoir être comme un rebut, reconnu, pourquoi pas, par d'autres dans la passe par exemple, si passe la légèreté de se savoir ... de passage.

## TRANSFERT, TRAVAIL ET LIEN

*Manel Rebollo*

*Dis-solution*, c'est la réponse de Lacan à « un problème de l'École » le 5 janvier 1980. Dissolution de l'Association qui, à cette École – poursuit-il – donne statut juridique. Cette dissolution, il l'effectue avec un objectif précis : pour un travail... qui dans le champ que Freud a ouvert, restaure le soc tranchant de sa vérité.

Ainsi Lacan persévère – *père sévère* – et il appelle à s'associer à nouveau avec ceux qui, en ce janvier 1980, veulent poursuivre avec lui.

Il démontre ainsi en acte que ce n'est pas de son fait que l'École serait institution, effet de groupe consolidé. Et il ajoute : « On sait ce qu'il en a coûté, que Freud ait permis que le groupe psychanalytique l'emporte sur le discours, devienne Église<sup>1</sup> ».

Nous savons ce que Freud pensait des deux statuts pour les sociétés humaines et qu'il ne voulait pas pour la psychanalyse : l'Église et l'Armée, toutes deux toujours à l'affût d'une appropriation de la communauté analytique que nous appelons École, que nous disons vouloir tenir hors de tels modèles de groupe. À

<sup>11</sup> LACAN J, « Préface à l'édition anglaise du Séminaire XI, *Les quatre concepts...*, *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p.572.

<sup>12</sup> Lacan J., « L'agressivité en psychanalyse », *Ecrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 124.

<sup>13</sup> Lettre du 26 janvier 1981.

<sup>14</sup> Lacan J. *Télévision*, Op. cit., p.29.

<sup>1</sup> Lacan, J. *Lettre de dissolution*, 5 janvier 1980, École Freudienne de Paris.

côté du collage militariste de l'Armée, nous avons la dérive du sens religieux, deux effets et affects de collage que les deux institutions représentent et devant lesquelles Lacan propose son *Décolage* : le décollage et le décollement comme principes pour que le 10 mars de cette même année il institue : la Cause Freudienne.

Face à la « faute » de Freud d'avoir laissé les analystes sans recours et « sans autre besoin que de se syndiquer <sup>2</sup> », Lacan tend à leur inspirer une autre envie : celle d'ex-sister, terme qu'il a maintes fois utilisé pour désigner ce lieu extérieur, au discours, au lien, à partir duquel opérer.

Cette ex-existence se suppose être dehors, dans un lieu ex-time, dans la limite impossible entre le lien social et le discours analytique.

« Il est impossible que les analystes forment un groupe <sup>3</sup> » ... « Néanmoins, le discours psychanalytique est justement celui qui peut fonder un lien social nettoyé d'aucune nécessité de groupe... je mesure l'effet de groupe à ce qu'il rajoute d'obscénité imaginaire à l'effet de discours.

... La remarque présente de l'impossible du groupe psychanalytique est aussi bien ce qui en fonde, comme toujours, le réel. Ce réel, c'est cette obscénité même : aussi bien en « vit-il » *comme* groupe <sup>4</sup> ».

Obscénité est un mot dérivé du latin et de distinctes origines étymologiques selon les versions. Parmi les plus connues, ce sont celles qui proviennent de *ob* et *caenus*, quelque chose comme *a cause du déchet*, ou bien de *ob-scaenus* (dans le sens où seulement dans une scène peut se représenter ce qui ne peut se dire), il apparaît que l'usage de ce terme, plus ancien que les versions citées, se réfère au mauvais augure, à ce qui ne doit pas se voir, à ce qui est de mauvais présage.

Au-delà des différentes versions sur les effets de l'apparition ou disparition du « s » et du « ae » dans *obscenus*, il me semble que les trois versions parlent de l'émergence du réel dans la scène, de ce qui n'a ni image ni symbole, et qui pourtant ne devrait pas se scénariser.

« Cette vie de groupe - poursuit Lacan - est ce qui préserve l'institution dite internationale, et ce que j'essaie de proscrire de mon École <sup>5</sup> ».

Aussi, en 1964, lorsqu'il fonde son école, Lacan annonce que « le groupe constitué par choix mutuel selon l'acte de fondation et qui s'appellera *un cartel*, se présente à mon agrément avec le titre du travail que chacun entend y poursuivre <sup>6</sup> ».

Un peu plus tard, en 1967, il affirme : « Au commencement de la psychanalyse est le transfert... par la grâce de celui que nous appellerons... le psychanalysant... Il est au départ. Mais qu'est-ce que c'est ?... le transfert fait à lui seul objection à l'intersubjectivité : il la réfute, il est sa pierre d'achoppement... aucun sujet n'est supposable par un autre sujet <sup>7</sup> ».

« L'enseignement de la psychanalyse ne peut se transmettre d'un sujet à l'autre que par les voies d'un transfert de travail », affirme-t-il aussi dans son « Acte de fondation <sup>8</sup> ». C'est cette transmission d'un sujet à l'autre qui nécessite un lien, mettant en jeu les trois termes de cette intervention : transfert, travail et lien. Mais, quel lien pour les analystes dans une École ?

Ceci est le point impossible dans une École de psychanalyse : le regroupement entre analystes.

Arrivés à la fin de l'analyse, l'opération produit des « *unarités* », des modes singuliers d'affronter, de savoir, de métaboliser la jouissance de chaque un, sans plus les inhibitions qui se perpétuent dans les symptômes

2 Lacan, J. « *D'Écolage* », 11 mars 1980.

3 Lacan, J., « *L'étourdit* », dans *Autres écrits*, Seuil, Paris, 2001, p.474.

4 *Ibidem*, p. 474-475.

5 *Ibidem*, p. 475.

6 Lacan, J., « *Acte de fondation* », dans *Autres écrits*, *op.cit.*, p. 235.

7 Lacan, J., « *Proposition sur le psychanalyste de l'École* », dans, *Autres écrits*, *op.cit.*, p.247.

8 Lacan, J., « *Acte de fondation* », dans *Autres écrits*, *op.cit.*, p.236.

et avec l'identification au symptôme permettant de se déprendre de l'Autre pour se débrouiller avec les autres, avec moins de pression pour le sujet.

Comment alors espérer que les analystes se regroupent, qu'ils renoncent à leurs satisfactions au nom du collectif ?

À maintes reprises, le réel, l'obscénité, se met en jeu dans l'espace École, peut-être plus fréquemment dans les différentes zones monolingues de notre communauté Internationale, ceci à cause du fait que la jouissance s'arrange avec le particulier de chaque *lalangue*, et parfois sans qu'elle ne soit prise en compte dans d'autres contextes linguistiques. Probablement que l'établissement des Cartels d'École Internationaux et Bilingues peut y jouer son rôle en s'appuyant sur l'idée lacanienne d'établir des principes « limitatifs » à la structure des groupes.

C'est ainsi que Lacan pose dans sa « Proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'École » les « limites » y compris du nombre, à propos du cartel. Prenons ces principes dans son dernier développement, en 1980, dans « Décollage ou décollement de l'École ».

« Je démarre la Cause freudienne – expose-t-il dans le texte -et restaure en leur faveur l'organe de base, repris de la Fondation de l'École, soit le cartel, dont, expérience faite, j'affine la formalisation.

Premièrement. Quatre se choisissent, pour poursuivre un travail qui doit avoir son produit. Je précise : produit propre à chacun, et non collectif.

Deuxièmement. La conjonction des 4 se fait autour d'un Plus-Un, qui, s'il est quelconque, doit être quelqu'un. À charge pour lui de veiller aux effets internes à l'entreprise, et d'en provoquer l'élaboration.

Troisièmement. Pour prévenir l'effet de colle, permutation doit se faire, au terme fixé d'un an, deux maximum.

Quatrièmement. Aucun progrès n'est à attendre, sinon d'une mise à ciel ouvert périodique des résultats comme des crises du travail.

Cinquièmement. Le tirage au sort assurera le renouvellement régulier des repères créés aux fins de vectorialiser l'ensemble<sup>9</sup> ».

Ces cinq points montrent un par un les limites du nombre que Lacan propose pour ce petit groupe qu'est le cartel. Il me semble que toutes les considérations de cartel élargi ou de groupe étendu excèdent totalement les limitations du cartel qu'en 1980 Lacan continue de considérer comme « l'organe de base » de l'École.

De quel lien se pourvoir dans la tâche de nous collectiviser dans une École et ne pas mourir dans la tentative ?

Des deux premiers discours établis par Lacan, celui du Maître et celui de l'Universitaire, nous ne pouvons pas espérer grand-chose. Ce sont des discours conformes à la masse freudienne et en aucune mesure ils n'augurent quelque chose de différent à l'obscénité. D'autre part, le discours analytique, qui est le seul entre deux, analyste et analysant, n'offre pas la possibilité d'un regroupement entre analystes puisqu'il promeut précisément : *l'unicité* comme destin : la différence absolue.

Nous sommes immergés dans le capitalisme, mutation du discours du Maître dans lequel nous sommes « tous des prolétaires », sans un maître sur lequel s'appuyer. Et le seul lien qui nous reste, en tenant compte que le réel du capitalisme c'est « il n'y a pas de lien social », en consonnance avec le réel du discours analytique : « il n'y a pas de rapport sexuel », c'est le discours hystérique.

Nous avons quelques exemples de grands hystériques, comme Socrate, qui « seulement savait qu'il ne savait rien », ou bien Hegel, celui du « savoir absolu », et un dernier « hystérique parfait », Jacques Lacan, intéressé, au-delà de son « *unicité* », par le symptôme de l'autre, qui l'amena pour une part à cette pratique

<sup>9</sup> Lacan, J., « *D'Écolage* », le 11 mars 1980.



de la psychanalyse et à « penser la psychanalyse », tâche pour laquelle il fonda et dissolut son École, ensuite, il créa son Champ : la cause freudienne.

Aussi bien, nous pouvons lire dans le texte de Jacques Adam à propos du cartel, sur le site Web de l'EPFCL, que c'est le discours hystérique qui est adéquat dans une École de psychanalyse, dans la mesure où c'est un discours dont le produit est un savoir. Colette Soler illustre ces questions dans son cours de 2011-2012, « Qu'est-ce qui fait lien ? ».

Elle y pose l'ex-istence de l'analyste comme hors de l'humanité en s'appuyant pour cela sur la « Note italienne » dans laquelle Lacan énonce : « Il n'y a d'analyste qu'à ce que ce désir lui vienne, soit que déjà par là il soit le rebut de la dite (humanité)<sup>10</sup> ».

Dans ce même texte, elle énonce l'existence d'un « (...) lien secret entre le groupe et l'analyse, et c'est que le groupe des analystes est nécessité par le discours analytique<sup>11</sup> ».

En 1975, dans son séminaire *RSI*, Lacan aborde la troisième identification freudienne, l'identification avec l'objet *a*, comme celle propice au désir hystérique et donc celle qui conviendrait dans le lien entre analystes<sup>12</sup>. Dans le cours de Colette Soler, nous lisons : « [La voix de Lacan qui marquait] "qu'à côté à la fois du discours commun et du groupe obscène, il y a ce qu'il nomme un « nœud social » possible par cette identification hystérique, qui est identification participative au désir de l'autre, réglée par ce qui est au cœur du nœud, l'objet *a*<sup>13</sup>».

Juste après, elle intitule le développement qui suit : « L'École de l'hystérie », où elle explicite la différence entre les hystériques freudiennes, qui rencontreraient comme réponse de Freud son « il n'y a pas de rapport sexuel », et les hystériques lacaniennes, relatives au dire de Lacan « Y'a d'l'Un ».

Ces hystériques, analysantes travailleuses, pourraient donner une nouvelle impulsion à la production du savoir analytique. « Je conclus : seul le lien hystérique est susceptible de fonder un lien d'école original.<sup>14</sup> »

Sept ans plus tard, en 2019, dans son cours « *Retour sur la « fonction de la parole »* », Colette Soler se réfère aux communautés analytiques disant qu'elles « agrègent » de « deux fois les épars ». D'un côté, « épars » par l'inconscient, et de plus doublement « épars » par la solitude de l'acte. Ainsi, « ils n'instaurent pas de lien social, seulement un voisinage d'unités séparées<sup>15</sup> ».

Ces agrégats qui s'établissent quasi automatiquement dans les groupes analytiques et qui fondent quelques Uns minuscules, sont effets de la structure du transfert. Mais elle avertit que c'est encore autre chose que de l'encourager par quelque voie obscure que ce soit et en avançant que ceci lui « paraît tout aussi fautif que la pensée unique et même plus surnois. En tout cas l'École est aussi faite pour porter contre cet effet, dès l'origine, et pas seulement parce que Lacan le dit mais parce que la primauté de l'invention du cartel, indiquait qu'elle ne peut, ne doit, soutenir aucun transfert de groupe<sup>16</sup> ».

Pour terminer, je voudrais citer quelques paroles que nous rappelait Montserrat Pallejà dans notre liste de courrier F8 et qui paraissent très pertinentes dans les moments que nous vivons au sein de notre communauté locale. Elle citait Beatriz Zuluaga dans son texte du *Wunsch* numéro 14 et dans lequel elle nous invite à « être attentifs, pour ne pas être surpris un jour, comme cela arriva à Lacan, et que ce soit la psychanalyse elle-même qui soit exclue de son École à cause du réel même qui la constitue<sup>17</sup> ».

10 Lacan, J., « Note italienne », dans, *Autres écrits, op.cit.*, p.308.

11 Soler, C., « *Qu'est-ce qui fait lien ?* », cours 2011-2012, version Word, leçon du 14 mars 2012.

12 Lacan, J., *Le Séminaire*, livre XXII, *RSI*, inédit, leçon du 15 avril 1975.

13 Soler, C., « *Qu'est-ce qui fait lien ?* », *op.cit.*, *Ibid.*

14 *Ibidem.*

15 Soler, C., « *Retour sur la « fonction de la parole »* », ENCL, Paris, 2019, p.150.

16 *Ibidem*, p.152.

17 Zuluaga, B., « *L'École, encore* », dans *Wunsch* 14, 2014, p.17.

## ÉTHIQUE DU DISCOURS

Colette Soler

Partons de ceci : la psychanalyse, portée par le désir du psychanalyste vise à ce que, pour chaque analysant, sa singularité soit avérée. Voilà une de « ces choses je cite qui importent et qui seront massives dès qu'on en aura pris conscience »<sup>1</sup> et que l'on parvient en effet à discerner dans une psychanalyse. Qu'il sache ce qu'il ne savait pas de sa « différence absolue » l'analysant, qu'il sache qu'il est un « épars désassorti ». Cette singularité est une des versions du « Y a d'l'un » de Lacan. Cependant, épars désassorti, l'analysant il l'était déjà avant que ça ne se dévoile puisque ce n'est pas une conquête de l'analyse c'est le destin de tous les parlants, un effet de langage, dont nous vérifions qu'il se manifeste principalement en répétition, comme une nécessité qui est subie. En fait elle est là dès l'entrée de la cure sous des formes cliniques souvent typiques qui soutiennent la demande. C'est que nous sommes tous des particuliers de cet universel qu'est l'effet de langage, mais nous ne le sommes pas de la même façon, celle-ci est singulière pour chacun, au gré de ce que fut dans son histoire la diachronie de l'effet de langage. Autant dire que ce qui est gagné par l'analysant sur ce point de sa différence absolue l'est au niveau du discernement, du savoir acquis. Acquis pas sans l'interprétation car, dès lors que le désir qui se signifie par la parole de demande transférentielle ne peut pas se désigner dans cette même parole, Il lui en faut une autre, celle de l'interprétation. Tout cela ne fait donc en rien une éthique de la singularité, mais du lien. Et voilà qui questionne l'opération analytique.

Il est d'ailleurs facile de vérifier que tous les textes de Lacan qui réfèrent à l'éthique — d'abord implicitement dès FCPL, puis explicitement après le Séminaire sur *L'éthique de la psychanalyse* — tous la situent comme une éthique du lien. Il ne peut pas en être autrement dès lors que la psychanalyse est un discours, soit un lien ordonné à partir du psychanalyste en fonction de cause. Que l'un des deux acteurs y gagne de cerner sa singularité est un bénéfice de ce qui opère dans ce lien, mais l'éthique de ce lien c'est l'éthique de son opération.

C'est d'ailleurs le cas pour tous les liens établis, ordonnés en discours, car les éthiques sont relatives au discours que l'on sert. Elles se formulent ces éthiques, il vaut de le souligner, avec des verbes à l'infinitif qui ne se conjuguent pas et laissent de côté les pronoms personnels. L'éthique du discours du maître et de l'Université c'est au fond de faire marcher droit, mais celle de la psychanalyse n'est pas l'inverse, à savoir de laisser marcher chacun de son propre pas. Ça, on l'obtient, mais ce n'est pas un bénéfice pour la psychanalyse - voir « La lettre aux italiens » - et Lacan a produit son propre infinitif : bien dire.

Y a-t-il un rapport entre cette éthique et le fait des singularités qu'elles soient méconnues ou dévoilées ?

Eh bien je crois que l'éthique du bien dire est rendue nécessaire, justement en raison de ce qui est un fait, la singularité irrémédiable des parlants. Seulement quand Lacan avance sa définition de « différence absolue » tout n'est pas dit sur la singularité des êtres de parole. L'infinitif bien dire, est tardif sous sa plume. C'est qu'il ne pouvait être produit que dans les années 70, après « L'étourdit » et sa conceptualisation du dire dans sa différence d'avec les dits, d'avec les énoncés langagiers qui représentent le sujet. D'où aussi, à partir de cette date, l'usage du mot « le parler » qui substantive le verbe *a contrario* des usages du français. « Qu'on dise reste oublié... ». Ce « on » c'est le on de l'universel des parlants que nous sommes, il exclue toute différence, celle du sexe comme celle des structures cliniques. Mais le modal du verbe (il n'a pas écrit le dire reste oublié), le modal du verbe indique que ce dire comme profération est « moment d'existence », c'est son expression. Il est émergence qui ex-siste au langage, événement, contingent donc, et de là imprévisible autant qu'opaque et insondable. Cet événement se manifeste dans les phénomènes dans une palette qui va du mutisme aux diverses façons de donner de la voix, il est, comment dire ? comme le souffle premier, le principe dynamique, le moteur. Cette manifestation de la singularité pure, radicale, et ce n'est pas celle du Séminaire XI qui la suppose et qui, elle, est poinçonnée

<sup>1</sup> *Ouverture de la section clinique* le 5 janvier 1977.

par le signifiant. J'en dirai quelques mots de plus à la fin de la Convention. Cette pure singularité du dire, préside à tous les dits, mais pas moyen de la dire elle-même, toutes les propositions grammaticales en viennent mais elle n'a pas de proposition. C'est cet impossible qui fonde, je veux dire qui rend nécessaire, l'éthique du bien dire sans laquelle il n'y a pas moyen de cerner « la faille » - expression de Lacan - la faille dans le savoir de l'Inconscient qu'est cette singularité pure.

Qu'en dire sinon qu'elle n'est pas rassurante ? Voisine d'un narcissisme absolu qui se passe de tout miroir aussi bien celui du stade du miroir que du miroir de l'Autre reflété par les autres. Ce qui explique sans doute qu'elle fascine à ce point les névrosés quand, parvenus au terme de leur parcours, eux qui furent tellement aliénés à ces deux miroirs, découvrent enfin que pastout d'eux-mêmes n'y était pris. Dans ce que l'on nomme maintenant le commun, qu'il faudrait écrire en deux mots, le comme Un, auquel préside le discours courant, le narcissisme de la singularité s'ordonne en une courbe de Gauss qui va du monstrueux au génial, je parle du génie de la création, en passant par la gamme de toutes les insignifiances possibles lesquelles cependant ne réduisent en rien le pouvoir disruptif de la singularité. D'où l'impératif du lien social. Lacan ne disait-il pas de celle reconnue dans *le Séminaire XI*, qu'elle est hors des limites de la loi où seulement elle peut vivre ? Bien dire donc.

Bien dire

Le lien qui s'instaure par le bien dire n'est évidemment pas n'importe lequel. Le bien dire, n'est pas le bien dit, pas le beau dit, pas non plus le bien écrit. Ces trois-là produisent des effets sémantiques et ils ne nécessitent pas un autre présent, ils se suffisent d'un autre imaginaire à l'adresse duquel on peut en effet cultiver le bien dit, le beau dit et même le bel écrit. Le bien dire, lui, ne fonctionne qu'avec le deux du couple analytique ce pourquoi Lacan dit Ethique de la psychanalyse qui se fait à deux. Il a formulé à l'occasion « éthique de l'analyste » mais c'est parce que sans lui pas de psychanalyse, ce qui n'empêche pas qu'il soit lui-même à la merci de l'analysant. Voir sur ce point *le discours à l'EFP*. C'est que Le bien dire n'est pas sujet, il n'est ni de l'analysant, ni de l'analyste, il est le produit des deux dits en jeu dans une analyse, il se situe à leur conjonction. Ce qui ramène à ce que j'ai évoqué comme éthique du procédé.

Il n'y a qu'à plus en dire que répond le pas assez »<sup>2</sup>, écrit Lacan. Paradoxe pour le discours commun. Cette formule est celle des injonctions-à-dire qui pèsent sur l'analysant sans considération pour la quantité du déjà dit. Dîtes encore... Qu'est-ce qui la justifie ? Elle se fonde sur le fait qu'il n'y a pas de limites à l'articulation des dits. Logique des nombres entiers. Son infinitude ne peut se résoudre que d'ailleurs, dans le registre non des dits, mais du dire.

Du Bien dire on attend donc des effets qui ne sont pas des effets d'expression, n'en déplaie à la passion que tant d'humains mettent à vouloir s'exprimer. Non, le bien dire agit autrement. Il satisfait, il fait assez, assez d'effets qui ne sont pas sémantiques. Et, si je puis fabriquer un néologisme condensant l'effet et le faire, je dirai il éffait, e, 2f, a i t. Ce faire Lacan a passé des années à essayer de le concevoir comme un changement structural, situable par la logique ou la topologique, un changement dont se distingue l'avant et l'après d'une psychanalyse. Dans tous les cas, dans la psychanalyse ce faire du bien dire, *a contrario* de tous les autres discours, creuse « la faille » langagière structurale de la singularité du dire pur. C'est dans cette faille que peut s'insérer le dire, substantif cette fois, le dire propositionnel « à faire exister » dans une analyse, disons la phrase unique qui s'infère de tous les dits analysants. L'important ici c'est que ce dire-là qui fixe l'être d'un parlant, savoir acquis donc, ce dire substantif ne serait pas sans la source qu'est l'Un-dire ex-sistentiel de la singularité absolue, a-propositionnelle, « l'Un-dire qui se sait tout seul » formule Lacan. Je l'ai dit déjà, on savait que Lacan n'avait jamais été vraiment structuraliste, mais là il donne la clé de l'impossibilité structurale de toute éthique de la singularité.

Seule la mise en acte de l'éthique du lien qui est aussi une éthique du désir permet de dévoiler la consistance de l'unarité de chacun. Dans l'analyse, il faut parvenir au cas par cas et par l'interprétation, non seulement à cibler l'énigme de ce désir qui ne peut se dire, mais à avérer en outre l'objet qui le détermine ce désir. C'est sur lui que porte l'interprétation - pas l'interprétation de ce qui se dit, mais de la

<sup>2</sup> -Lacan J. « ...Ou pire », *Silicet* 5, Seuil 1975, p.9

demande transférentielle. Voir sur ce point la Postface au Séminaire XI. Elle dit « la demande à interpréter ». ça ne désigne pas les dits multiples de demande d'un analysant, mais son dire unique. Un seul dire de demande à ne pas oublier dans une analyse. On interprète donc l'inconnue insaisissable du désir qui court dans les dits par ce que requiert le dire de la demande, par ce qu'il cherche « à obtenir » et c'est un quantum de jouissance. L'objet a substantifié en plus-de-jouir, qui fait l'unarité du sujet a-a-substantiel, son centre de gravité et sa consistance. C'est la réponse langagière au Che vuoi ?

Encore y faut-il ce que Lacan a appelé « le parler » qui fait que votre fille n'est pas muette. Au fond sous le nom de désir, au dernier terme, on cherche dans une analyse à dévoiler ce qu'est le moteur du parler et de l'agir de ces êtres de parole que nous sommes, ce par quoi, quels que soient leurs symptômes, il se maintient dans cette vie des parlants qui n'est pas seulement celle d'un organisme biologique, mais celle du dynamisme d'une subjectivité.

## CONCLUSIONS

### CONCLUSION 1<sup>ÈRE</sup> TABLE

*Cathy Barnier*

Ce titre a de quoi surprendre lorsqu'on constate, comme le remarque Colette Soler dans sa présentation de la journée Ecole de cette troisième Convention européenne, le délitement des liens et la poussée vers l'individualisme que produit la domination toujours plus dure du discours capitaliste, mais aussi pour nous qui pratiquons la psychanalyse après avoir fait l'épreuve et la preuve dans la cure de notre solitude comme rançon de notre singularité.

Car, pour ce qui nous intéresse, une question se pose en arrière-plan : qu'est-ce qui pousse un analysant à la fin ou après sa cure, alors qu'il vient de faire le constat de cette solitude de structure et de se séparer de son analyste, à rejoindre une Ecole de psychanalyse ?

C'est donc de L'impératif du lien social... dans l'Ecole qu'il a été débattu dans cette journée

Dans sa première partie, Anastasia Tzavidopoulos, Bernard Toboul et Elynès Barros ont tenté de répondre chacun à sa façon à cette question, mais j'ai noté que les trois ont mis l'accent sur le rôle et l'importance d'un autre rapport au savoir rendant nécessaire ce lien à l'École.

Pour Anastasia c'est l'impératif subjectif de se présenter à la passe qui répond à l'impératif du lien social dans l'Ecole, soulignant ainsi l'étroitesse du lien entre la passe et l'Ecole. Car il s'agissait pour elle de témoigner du passage dans sa cure de la solitude comme affect de départ à une solitude comme trace qui s'écrit.

Car si le rapport ne peut s'écrire, la solitude, elle, s'écrit/ après qu'elle se soit écriée dans un appel vain fait à l'Autre durant la cure ; « Cette solitude qui s'écrit vient là où le savoir inconscient ne donne plus la réplique », nous dit-elle, ce savoir qui donnait consistance à l'être. Cette rupture de savoir fait rupture de l'être quand l'affect du départ s'est mué en trace d'un autre savoir qui s'écrit, procurant ainsi la satisfaction épistémique de la fin. Écrit sans lequel il n'est pas possible de questionner ce savoir issu de l'effet de langage, comme elle nous le rappelle avec justesse par une citation de Lacan

Oserais-je le néologisme épistémétique, pour désigner cette poussée à mettre à l'épreuve, pour lui donner consistance, ce savoir en l'adressant à l'Ecole ?

En introduction à cette journée, Elynes Barros, nouvelle A.E, a témoigné aussi de cette solitude comme issue logique à la fin de la cure après qu'elle se soit séparée du signifiant « sœur » et de tout ce qu'il commandait de jouissance et de collage à l'aversion/la version de l'Autre maternel. Ce consentement à la solitude et le fait d'avoir pu cerner sa cause, fut pour elle l'occasion d'un nouveau lien à l'Ecole, comme, je reprends ses mots, « une communauté où l'on peut partager ce qui n'est pas commun ».

A rebours d'Anastasia, Bernard Toboul part du lien social comme étant de structure, et choisit de s'interroger sur le lien qu'engendre l'inconscient. L'inconscient, avec son désir œdipien meurtrier et ses pulsions sexuelles destructrices, qui a fait dire à Freud, s'adressant à Ferenczi : « à nous analystes, rien de ce qui est inhumain ne nous est étranger ». Nous ne sommes pas loin de ce que Lacan disait à propos de l'analyste tenant son assurance de la rencontre avec la saloperie qui peut le supporter... Elynes, dans son intervention a évoqué aussi à sa façon cette part « inhumaine » avec la bête immonde dont elle accouche dans un rêve.

Bernard Toboul nous a donné donc sa réponse aux questions : comment les analystes, avertis de l'inhumain se débrouillent avec le lien dans le transfert ou comment se formule la politique de l'inconscient et comment le discours de l'analyste y répond ? Les effets de cette réponse concernent le rapport à un savoir qui à l'inverse de celui visé par le politique non seulement ne fait pas totalité mais nous préserve de vouloir y tendre.

## CONCLUSION DÉUXIÈME TABLE

Marie-José Latour

J'aurais bien aimé réussir à vous proposer un haïku qui aurait donné en quelques syllabes mélodieuses et efficaces les échos et les perspectives issus de la deuxième table de notre matinée de cette rencontre Ecole.

J'ai cru un moment que le héros de ces contrées, à la silhouette autant singulière qu'universellement reconnue, Don Quichotte de la Mancha, animé par une impérieuse force d'insurrection nouée à une infatigable défense du lien, voudrait bien me prêter son concours pour cette séquence conclusive.

J'ai osé espérer que le grand Baltasar Gracian, référence de Lacan tout au long de son enseignement, m'inspirerait un peu de cette *agudeza*, mot réputé intraduisible, dont il a fait un remarquable traité<sup>1</sup>, traduit en français par *La pointe ou l'art du génie*, non pas la pointe d'esprit mais plutôt la pointe de l'esprit.

Mais la bonne chance ne se présente pas seulement parce qu'on la souhaite !

Marc Strauss nous a rendu sensible la déclinaison plurielle de l'impératif, qu'on le dise celui du hasard, celui de la loi, du lien, du surmoi, celui de la demande, et même celui de la psychanalyse. N'être d'aucun troupeau, n'épargne pas la rencontre de cet impératif universel, celui du signifiant.

Qu'un sujet n'aimerait mieux pas, *I would prefer not to*, y avoir affaire se révèle invivable.

Pour le sujet qui souhaite s'élargir un peu de ce commandement du signifiant il serait plus engageant d'aller sur la voie de l'invitation que Dominique Fingerman fait résonner chez Beckett : « Essayer dire. » Le signifiant commande sans produire le rapport. Du même coup, n'est-il pas également ce qui signale irrémédiablement ce qui ne se lie pas, ce qui résiste à l'impératif du lien ?

<sup>1</sup> B. Gracian, *La pointe ou l'art du génie*, L'âge d'homme, UNESCO, 1983

Quand l'objet (a) est aux commandes, il produit à coup sûr une marge, un écart, une respiration ! Aucun slogan mais quelques zigzags et quelques éclairs pour trouver un possible chemin.

Dès lors, je conclurais volontiers ce petit propos en reprenant la formule de Dimitra Kolonia : « Ce qui paraît n'est pas. » Ce qui paraît...un impératif, n'est pas ...un impératif.

Mais encore faut-il que la chance ou la fortune, selon les goûts, noue un désir décidé avec le temps qu'il faut, pour qu'advienne cette possibilité, comme Lacan le disait dans ce texte précieux pour notre Convention, de « passer dans le bon trou de ce qui lui est offert<sup>2</sup>».

## CLOTURE 3<sup>ÈME</sup> TABLE

Trinidad Sanchez-Biezma de Lander

Le lien social génère en soi des effets sensibles. *Dans Psychologie des foules...* Freud va utiliser des termes tels que *contagion, domination*, qui se réfèrent aux effets ou à l'influence qu'une personne exerce sur une autre. Ces termes, utilisés à plusieurs reprises dans le texte, suggèrent que dans le lien social il y a toujours une relation de pouvoir en jeu, en particulier dans les phénomènes de foule. Lorsque *l'influence* réciproque dans le lien n'est pas du côté de l'harmonie, Freud s'interroge : Qu'est-ce donc qu'une foule ? D'où tire-t-elle sa capacité d'influencer de façon déterminante la vie psychique de l'individu pris isolément ?

L'esprit communautaire de la société, aussi louable et nécessaire soit-il, ne renie pas son origine première : la revendication d'un traitement égalitaire pour tous. Il y a lien social dès que la relation duelle narcissique est surmontée. Le lien fraternel, suffisamment modifié, est l'une des sorties vers le social ; viendront plus tard les amitiés et les inimitiés.

*C'est bien dans la mesure où quelque chose dans tout discours qui fait appel au « Tu », provoque à une identification camouflée, secrète, qui n'est que celle à cet objet énigmatique qui peut être rien du tout, le tout petit plus de jouir (la petite différence) (Lacan, 1971)*

Une identification camouflée, secrète qui accorde une identité commune, ce qui est en soi une contradiction ou un impossible, et qui est aussi une supposée homogénéisation des modes de jouir comme reste de cette identification, entraîne immédiatement la ségrégation des autres modes de jouir qui étant différents, sont rejetés.

*Je ne connais qu'une seule origine de la fraternité...c'est la ségrégation...dans la société... tout ce qui existe est fondé sur la ségrégation, et au premier terme, la fraternité. Aucune autre fraternité ne se conçoit même, n'a le moindre fondement, ... le moindre fondement scientifique, si ce n'est parce que on est isolé ensemble, isolé du reste, par quelque chose dont il s'agit de savoir la fonction, et pourquoi c'est comme ça. Mais enfin, que ce soit comme ça, ça saute aux yeux, et à force de faire comme si c'était pas vrai, ça doit avoir quand même quelques inconvénients (Lacan, 69-70)* Cette thèse est une lecture de Lacan du dernier mythe freudien : *Totem et Tabou*

*Est exclu, qu'il le veuille ou pas, celui qui ne participe pas d'une manière ou d'une autre à cette économie des biens.... Cette exclusion s'accompagne généralement d'une autre : celle du monde de la parole et des échanges, en tout cas, dans le cadre des discours dominants. (Askofaré 2012)*

La ségrégation est au fondement du lien social, je dirais même de sa poussée et de son impératif. Martine disait : *Le désir sans fond insatisfait par nature, est son moteur, il pousse l'un vers l'autre dans une attente toujours déçue, aussi par nature, mais finalement il pousse, il fait lien, circulation et échanges.*

<sup>2</sup> J. Lacan, « Intervention à la suite de l'exposé d'André Albert », *Lettres de l'Ecole Freudienne* N°24, 1978

*Ce lien social suppose le désir d'un désir.... et conduit chacun/une à disparaître sous un désir commun, agalmatique, répercussion infinie du désir dans le désir. (Lacan 65)*

Qu'en faire ? Même en admettant que, comme l'indique Jean Paul Sartre, *l'enfer c'est les autres*, je crois qu'on peut dire que Lacan avait l'idée que la psychanalyse devait faire quelque chose de cet insupportable, inhumain. Non pas l'insupportable des autres mais de soi-même, l'insupportable qui m'habite : ...*cerner la cause de son horreur, de sa propre à lui, détachée de celle de tous, horreur de savoir...savoir être un rebut, ...* Il n'y a pas d'analyste si n'advient pas ce désir... souligne Manel de la lecture de Lacan (Note Italienne)

Comme le soulignait Colette plus tôt...nous savons qu'il n'y a pas « *de limites à l'articulation des dits. Son infinitude ne peut se résoudre qu'ailleurs...dans le registre du dire... bien dire qui est à l'œuvre dans le couple analytique. Le bien dire n'est pas sujet, il est produit* ». Il s'agit d'une éthique relative au discours. Relative à la parole qui fait acte et modifie le sujet dans son rapport au réel. Ce n'est pas une belle parole littéraire, ni de l'oratoire ou de la rhétorique, c'est une position à partir de laquelle ça se dit, ça s'énonce. Et c'est dans une analyse qu'une telle position est possible.

Je termine avec Lacan quand, dans le Séminaire XVI, il rappelle l'Ecclésiaste pour traiter de l'incurable, en reprenant « *les paroles d'un vieux roi qui ne voyait pas de contradiction entre être le roi de la sagesse et posséder un harem. Tout est vanité sans doute, jouis de la femme que tu aimes. Fais anneau de ce creux, de ce vide qui est au centre de ton être. Il n'y a pas de prochain si ce n'est ce creux même qui est en toi, c'est le vide de toi-même.* » (Lacan - 13 novembre 1968)

Et de ce vide où le symptôme n'a pas cessé d'inscrire son pathos et où le sinthome advient comme nœud, il est toujours possible de faire quelque chose pour faire face à l'incurable de l'un et des autres. Face à l'irréductible du malaise dans la culture, la voie du bien dire s'ouvre comme un possible. Le cri de Münch ou le Guernica de Picasso, sont à mon sens, des exemples de possibilités d'y faire avec ce qui est de l'ordre de l'indicible.

Bienvenue à Madrid

### Références bibliographiques

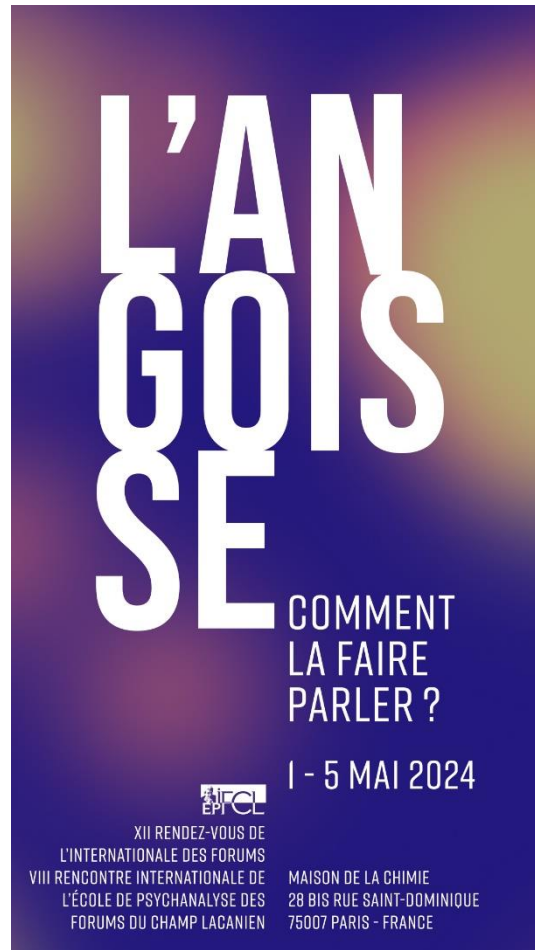
- Freud, S. *Psychologie des foules...*
- Lacan, J. *Séminaire 18. D'un discours qui ne serait pas du semblant...*
- Lacan, J. *Séminaire 17. L'envers de la psychanalyse...*
- Askofaré S. *Clinique du sujet et du lien social.* p. 155
- Menes, M. *Ce qui grouille.* Intervention à la Rencontre d'Ecole de la III Convention Européenne. Madrid 2023
- Lacan, J. *Problèmes cruciaux -.* 3-3-1965
- Rebollo, M. *Transfert, travail et lien -* Intervention à la Rencontre d'Ecole de la III Convention Européenne. Madrid 2023
- Lacan, J. *D'un l'Autre à l'autre,* 1968-69
- Soler, C. *Ethique du discours.* Intervention à la Rencontre d'Ecole de la III Convention Européenne. Madrid 2023

*Traduction : Martina Blatché – relecture Anne-Marie Combres*





ÉVÉNEMENTS À VENIR



---

4<sup>a</sup> Demi-Journée des Cartels d'École  
Internationaux et Bilingues du CAOÉ

14 septembre 2024

Par visioconférence

« Le devenir analyste et l'acte analytique »

---

Vle Symposium interaméricain  
des Forums du Champ lacanien  
4 - 6 juillet 2025, Buenos Aires.

"L'analyste et la clinique"

Journée d'Ecole

4 juillet 2025

Thème : à définir par le CIG 2025-2026

---

IVe Convention européenne

12 - 14 juillet 2025, Venise, Italie

"Le symptôme dans la psychanalyse".

Journée d'Ecole

Organisée par les membres européens du CIG

12 juillet 2025

"La passe : expérience et témoignages".

Wunsch 24 a été édité par le CIG (2023-2024), grâce à la Commission Wunsch, composée de Carolina Zaffore, Dominique Fingermann, Ricardo Rojas et Pedro Pablo Arévalo, avec la collaboration d'Anne-Marie Combres, Rebeca García, Diego Mautino, Glauca Nagem et Susan Schwartz, responsables des équipes de traduction.

## REMERCIEMENTS

Le CIG 2021-2022 remercie chaleureusement tous les collègues de toutes les langues qui ont contribué au travail de traduction. Sans cet important effort collectif, il serait impossible de publier périodiquement nos débats sur l'École et ainsi d'en faire vivre la dimension internationale.

### **Traducteurs en langue française**

Martina Blatché, Anne-Marie Combres, Lina Puig, Sophie Rolland-Manas, Magali Raynaud.

### **Traducteurs en langue espagnole**

Ana Alonso, Pedro Pablo Arévalo, Pepa Cabrillas, Rebeca, Mikel Plazaola, Alejandro Rostagnotto, Francisco Santos.

### **Traducteurs en langue portugaise**

Tatiana Carvallho Assadi, Leonardo Assis, Elynes Barros Lima, Beatriz Chnaiderman, Luis Guilherme Coelho Mola, Maria Cláudia Formigoni, Luciana Guareschi, Andrea Hortélio Fernandes, Glauca Nagem de Souza, Beatriz Oliveira, Míriam Pinho, Daniele Guilhermino Salfatis, Lia Silveira, Sheila Skitnevsky Finger, Viviana Senra Venosa, Gabriela Simão Monteiro.

### **Traducteurs en langue italienne**

Susanna Ascarelli, Maria Luisa Carfora, Diana Gammarota, Isabella Grande, Diego Mautino, Laura Milanese, Maria Rosaria Ospite, Maria Domenica Padula, Michele Ribolsi, Cristina Tamburini, Nicola Tonetti, Francesca Velluzzi.

### **Traducteurs en langue anglaise**

Pedro Pablo Arévalo, Daniela Avalos, Sebastián Báquiro Guerrero, Diana Correa, Gabriela Costardi, Chantal Degril, Esther Faye, Deborah McIntyre, Nathaly Ponce, Elisa Querejeta Casares, Susan Schwartz, Devra Simiu.

## SOMMAIRE

Carolina Zaffore (Argentine), *Editorial*.....p.3

### V JOURNÉE INTERAMÉRICAINNE DE L'EPFCL

#### « SINGULARITÉ, PASSE ET LIEN SOCIAL »

Ana Laura Prates (Brésil) / Alejandro Rostagnotto (Argentine), *Présentation de la Journée*..... p.7

##### 1ère Table

Elynes Barros (Brésil, AE), *Desacontecimento – Un événement qui se défait* .....p.8

Constanza Lobos (Argentine, AE), *Un signifiant nouveau qui ouvre au réel* .....p.13

##### 2ème Table

Stella Casanova (Panama), *Le passeur : les affects dans l'expérience* .....p.16

Beatriz Oliveira (Brésil), *Éffet d'École* .....p.19

##### 3ème Table

María Victoria García (Brésil), *Une tentative idiote pour dire* .....p.22

Glauca Nagem (Brésil), *Jusqu'ici, je ne Te connaissais que par oui-dire* .....p.27

### JOURNEE D'ÉCOLE DE LA III CONVENTION EUROPÉENNE DE L'EPFCL

#### « L'IMPERATIF DU LIEN SOCIAL »

Mikel Plazaola (Espagne), *Ouverture* .....p.33

##### 1ère Table

Elynes Barros (Brésil, AE), *Décollée* .....p.36

Anastasia Tzavidopoulou (France), *L'impératif de la solitude : satisfactions épistémiques, enthousiasme éphémère*.....p.41

Bernard Toboul (France), *La politique de l'inconscient* .....p.43

##### 2ème Table

Dimitra Kolonia (France, AE), *Croyante sans religion* .....p.45

Dominique Fingermann (France), *Le lien malgré tout* .....p.49

Marc Strauss (France), *La chance du lien* .....p.52

##### 3ème Table

Christelle Suc (France, AE), *De pas de deux en pas-de-deux* .....p.55

Martine Menès (Espagne), *Ce qui grouille* .....p.60

Manel Rebollo (Espagne), *Transfert, travail et lien* .....p. 62

Colette Soler (France), *Éthique du discours* .....p.66

*Conclusions*

Cathy Barnier (France), *Conclusion 1ère table* .....p.68  
Marie José Latour (France), *Conclusion 2ème table* .....p.69  
Trinidad Sanchez-Biczma (Espagne), *Clôture 3ème table* .....p.70

EVÉNEMENTS A VENIR .....p.73

REMERCIEMENTS AUX TRADUCTEURS .....p.75